

Enfantasme

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

ENFANTASME

CRIME FLEUVE NOIR



G.-J. ARNAUD

ENFANTASME



CRIME FLEUVE NOIR



G.-J. ARNAUD

ENFANTASME

CRIME FLEUVE NOIR

Édition originale parue
dans la collection Spécial-Police
sous le numéro 1235

© 1976, Fleuve Noir.

CHAPITRE PREMIER

Quand la couche de neige devenait trop épaisse, Guy laissait sa BMW dans une grange de Chapelle-des-Bois. Charlotte venait le chercher avec le *snow-car* et pour rentrer chez eux ils coupaient à travers le plateau en direction de la grosse ferme trapue. Ce qui demandait une petite demi-heure. Le dimanche après-midi le scooter réapparaissait dans une poussière de neige, Berthod reprenait sa voiture et la route de Dijon.

— Remonte vite avant la nuit, lui conseilla son mari avant de s'installer au volant.

— Les jours allongent, en janvier, répondit-elle. J'achète du comté, différentes choses et je retourne à La Rousse.

La BMW démarra sur la route sablée et Charlotte pénétra dans la fruitière. Des gens du pays, des propriétaires de résidences secondaires buvaient du vin blanc qu'un Parisien avait apporté. Elle en accepta un verre.

On lui demanda si elle ne s'ennuyait pas trop toute seule à La Rousse.

— Pas du tout. J'en profite pour me reposer.

— Il va encore neiger cette nuit, dit le gérant. S'il y en avait trop on irait vous dégager un peu sinon vous en auriez jusqu'aux fenêtres du premier étage. Et n'hésitez pas à téléphoner s'il y a quoi que ce soit.

On était très gentil avec elle, prévenant. Peut-être inquiet qu'elle reste toute seule la semaine dans cette ferme isolée. On savait qu'elle souffrait de dépression nerveuse, qu'elle ne pouvait plus supporter de vivre à Dijon depuis près de huit mois.

— Au revoir, lança-t-elle.

Le gérant avait raison, il commençait de neiger, de minuscules flocons. Elle coiffa son casque, ajusta sa visière. Le scooter démarra du premier coup et elle roula à faible allure dans le petit village, accéléra plus loin. Au lieu de couper court à travers le plateau, elle préféra suivre le tracé de la petite route. En cas de panne elle aurait plus de chance de rencontrer quelqu'un. Mais les chenilles dérapaient un peu sur le verglas, n'adhéraient pas comme dans la neige profonde.

Elle n'aperçut l'enfant qu'au dernier moment. Avec la vitesse de

l'engin les flocons paraissaient se précipiter en plus grand nombre contre sa visière, ne lui permettaient de voir qu'à une dizaine de mètres. Il marchait dans le même sens qu'elle, vêtu de noir, avec une grande cape qui l'enveloppait jusqu'en dessous des genoux et dont le capuchon englobait sa tête.

Charlotte ralentit, tourna la tête sur la droite.

— Tu vas loin ? cria-t-elle.

L'enfant continuait à marcher dans la banquette de neige rejetée par le triangle, comme s'il ne l'avait pas entendue. Elle le dépassa, s'arrêta sans couper le moteur.

— Hé ! Tu ne veux pas monter ?

Il avait ramassé une grosse poignée de neige, la pétrissait avec soin, la transformant en boule dure, glacée, dangereuse.

— Tu vas chez Lamy ?

Une autre grosse ferme ancienne qu'occupaient trois couples étrangers à la région. On se demandait dans le pays s'ils ne formaient pas une communauté. Il y avait trois ou quatre gosses et celui-là pouvait bien en faire partie.

Comme le scooter des neiges pétaradait, elle coupa les gaz trop nerveusement, étouffa le moteur. Le gosse venait de s'arrêter, continuant à pétrir sa boule de glace.

— Monte, je te ramène.

Le capuchon se secoua avec méfiance.

— Non. Je ne monterai pas.

— Tu as peur d'une femme ? le blagua-t-elle en tirant sur le démarreur.

Le moteur eut un hoquet et refusa de partir.

— Ça marche pas, votre truc.

— Ça marche pas ? Tu vas voir.

Mais elle s'énerva et dut noyer les cylindres. Et comme par hasard il neigeait un peu plus fort. Le gosse continuait de marcher tranquillement.

— Hé ! Attends-moi.

— Faut que je rentre.

— Mais si je reste en panne j'aurai besoin de toi pour signaler que je suis ici.

— Signaler, à qui ?

— À tes parents. Ils sont bien à la ferme Lamy ?

Le gosse n'était plus qu'une silhouette dans la neige qui tombait d'autant plus blanche que la nuit venait. Elle l'appela encore une fois mais il ne répondit pas et disparut complètement.

— Quel sale gosse ! dit-elle.

Cette fois le moteur répondit et elle l'emballa rageusement pour être certaine qu'il ne la lâcherait plus, embraya un peu trop sèchement et

fit un départ brutal qui la fit zigzaguer sur la route verglacée et non sablée. Mais elle avait trop d'entraînement pour que le contrôle lui échappe.

Bientôt elle rattrapa la petite silhouette noire. L'enfant devait avoir une dizaine d'années.

— Allons, ne fais pas ta tête de mule. Je vais te faire gagner du terrain. J'habite La Rousse. Tu connais ? Tout le monde me connaît sur le plateau. Et je te ferai voir comment il marche, mon truc, comme tu dis.

À nouveau elle s'arrêta mais relançait son moteur d'une poigne nerveuse, essayait de distinguer le petit visage tapi au fond du capuchon. On ne voyait plus beaucoup de capes sur les enfants et celle-ci paraissait taillée dans un gros tissu militaire ou quelque chose de ce genre. Il portait des bottes en caoutchouc dans lesquelles il avait enfoncé son pantalon.

— Il va faire complètement nuit et tu n'y verras rien.

— Je connais mon chemin.

Il avait toujours sa boule de glace entre ses mains protégées du froid par des moufles de laine noire également. Charlotte alluma son phare, se rendit compte que les flocons grossissaient, devenaient plus serrés. Elle avait hâte de se retrouver chez elle, un petit quart d'heure tout au plus, mais ne pouvait laisser ce gosse en pleine solitude. Soudain elle crut comprendre. Il avait fait une fugue, ne rentrait pas chez lui mais fuyait au contraire.

— Tu es de Chapelle-des-Bois ?

En ce moment on rencontrait pas mal d'étrangers, beaucoup moins que pendant les vacances de Noël mais enfin une bonne vingtaine. Le congé de février approchait. L'enfant lui paraissait inconnu ; elle connaissait tous ceux ou presque de la région, surtout ceux de cet âge-là.

— Veux-tu venir chez moi ? Il y fera meilleur qu'ici. Tu pourras y passer la nuit si tu veux.

Ainsi le gosse serait en sécurité et elle pourrait téléphoner à Chapelle-des-Bois pour signaler sa trouvaille et rassurer les parents qui pouvaient s'inquiéter.

— Par là, tu sais, la route devient mauvaise et ne mène nulle part.

— Pas vrai. Il y a Foncine. Le Bas d'un côté et le Haut de l'autre.

— Oui, mais ça représente des kilomètres. Tu ne pourras jamais y parvenir. Allons, monte.

Sinon elle serait obligée de téléphoner au village de toute façon. L'enfant ne pouvait passer toute la nuit dehors car il tomberait peut-être un mètre de neige avant que le jour ne se lève.

— Écoute, je te préparerai un bon repas, tu pourras coucher dans un lit bien chaud. Regarder la télévision si tu veux. Et puis il y a Truc.

— C'est quoi, Truc ?

— Mon chien. Tu verras comme il sera heureux de t'accueillir. Il est grand comme ça.

Elle place sa main à soixante centimètres du sol.

— Un chien-loup.

— Je n'aime pas les chiens-loups. Ils deviennent un jour ou l'autre complètement fous et vous égorgent.

— Mais, fit-elle, interloquée, d'où sors-tu ça ?

— Je le sais, c'est tout, fit-il, maussade.

Il y avait eu une série d'articles sur le comportement des chiens de diverses races, à la suite de plusieurs accidents atroces ayant fait la une des journaux. L'enfant avait dû lire le quotidien local.

— Le mien est très gentil. Il n'attaque que les gens suspects, mais s'il te voit avec moi tu deviendras son ami.

Soudain l'enfant grimpa derrière elle. Surprise elle se retourna, ne vit qu'une tache claire au fond du capuchon.

— Tu viens chez moi ?

— Laissez-moi en bas de chez Lamy.

— Ah bon ! C'est là que tu habites ? Il fallait le dire tout de suite.

Il lui faudrait faire un peu plus de chemin, un kilomètre aller et un autre pour le retour avant de quitter la petite route pour rentrer chez elle.

Le scooter faisait trop de bruit pour qu'elle puisse lui poser toutes les questions qui la brûlaient. Ces trois couples de la ferme Lamy l'intriguaient. Elle aurait aimé les connaître, être admise dans leur intimité. Souvent elle songeait à transformer La Rousse en une sorte de communauté mais ne savait quelle formule choisir. Elle en avait parlé à son mari qui avait paru se résigner à cette excentricité nouvelle. Oh ! Il ne se plaignait jamais mais la plaignait, elle, sans le montrer et c'était insupportable. Il la croyait à deux doigts de la folie. Son indulgence finissait par ressembler à de l'indifférence.

Elle dépassa l'embranchement conduisant à La Rousse. Le scooter marchait merveilleusement bien et ce crochet ne lui prendrait même pas dix minutes.

Malgré l'averse de neige elle aperçut les lumières de la femme Lamy sur la hauteur proche d'un bois. Elle vira dans le chemin fortement en pente, bien décidée à aller jusque devant la maison. Le gosse lui frappa l'épaule avec force, lui faisant si mal qu'elle s'arrêta.

— Mais tu es fou ? Tu tapes comme un sourd.

Il sauta du scooter.

— Je monte à pied.

D'ailleurs il passait devant l'engin dans la lumière du phare comme pour lui barrer le chemin. Peut-être avait-il la consigne de ne jamais amener quelqu'un dans la maison. Ces trois couples vivaient

étrangement, ne fréquentaient personne. Ils allaient juste acheter du fromage à la fruitière, très peu d'épicerie. On disait qu'ils faisaient leur pain, se nourrissaient surtout de pommes de terre, de lait et de fromage.

— Comment t'appelles-tu ?

Mais il ne répondit pas. Elle préféra tourner sur place tant qu'elle le pouvait. À peine avait-elle achevé son demi-tour qu'elle sentit un choc et une douleur entre ses épaules. Elle s'arrêta furieuse, se retourna :

— Espèce de sale voyou !

Sur le siège arrière il y avait la boule de glace presque intacte. Elle la saisit pour la jeter, fut intriguée par le corps noir qu'elle apercevait à l'intérieur. Un gros caillou. Voilà pourquoi elle avait si mal malgré l'épaisseur de la veste en peau retournée et celle du pull-over. S'il avait visé plus haut, entre le col et le casque, il aurait pu la blesser grièvement.

Il avait disparu dans la nuit, certainement en direction de la ferme Lamy. Sur le coup, furieuse, elle songea à monter là-haut se plaindre du gosse, mais il faisait nuit, la neige tombait de plus en plus fort. Elle devait rentrer vite.

Le scooter dévala la pente en quelques minutes, remonta ensuite vers La Rousse tapie à l'orée de la forêt du Mont-Noir. Enfin elle fut dans la grange. Truc, qui l'avait reconnue, gémissait de joie dans la cuisine.

Ayant bouclé la grange, elle ôta ses après-ski pour pénétrer dans la maison, le dos tourné, car Truc lui sautait dessus et manquait chaque fois de la renverser. Ainsi elle pouvait subir le choc, s'arc-bouter le temps de lui ordonner d'être sage.

Elle se déshabilla en partie dans la cuisine, continua dans sa chambre où elle enfila une chasuble de laine naturelle. Truc l'attendait devant la cheminée où ne subsistaient que quelques braises. Elle les souffla, posa du bois moyen, une grosse bûche, alla se préparer un whisky à l'eau, y ajouta le jus d'un citron et l'emporta dans le grand living confortable. Poutres apparentes, nombreux sièges bas recouverts de fourrures. Elle s'allongea à plat ventre devant le feu et Truc s'étendit de façon à loger sa tête dans les reins de sa maîtresse.

Plus tard elle prépara la pâtée du chien, grignota un morceau de viande froide, des cornichons, un reste de tarte aux myrtilles qu'elle avait ramassées à l'automne, mises en conserve. Ce qui amusait Guy. Enfin, il souriait avec indulgence.

Elle regarda le film du dimanche soir, mais comme elle faisait en même temps les mots croisés du *Nouvel Observateur*, elle n'y comprit bientôt plus rien, coupa le poste et préféra écouter de la musique classique en cassette. De temps en temps elle écartait les rideaux épais d'une fenêtre, regardait à travers le double vitrage. La neige tombait

dur et elle se demandait comme elle ferait le lendemain matin. La couche serait plus haute que la porte certainement, occulterait les fenêtres. Elle ne songeait pas à téléphoner pour qu'on vienne la dégager. Elle s'arrangerait toute seule.

Avant de se coucher elle se servit un peu d'eau-de-vie de framboise distillée à Chapelle-des-Bois même. Elle en aimait le goût et cela l'aidait à trouver le sommeil.

Truc, la tête allongée sur les pattes, attendait que son sort soit fixé pour la nuit. En fin de semaine, Guy ne le voulait pas dans leur chambre à coucher, mais seule, Charlotte l'acceptait parfois.

— Tu viens ?

Il fut en haut des escaliers de bois avant elle, se coucha avec un soupir bienheureux sur le tapis au pied du lit. Charlotte passa dans la salle de bains, regarda une nouvelle fois par la fenêtre. Il neigeait toujours très fort.

Dans le lit elle se souvint qu'elle avait oublié de régler le thermostat du chauffage central sur quinze degrés. Il lui fallait économiser le mazout, le camion-citerne ne pourrait pas venir la ravitailler avant longtemps. Mais elle n'en eut pas le courage, se tourna sur le côté. Dans un cadre d'aluminium un enfant de dix ans, un garçon brun, au visage régulier lui souriait. Elle enfonça son visage dans le repli de son bras.

Ce furent les grognements de Truc qui la réveillèrent vers 8 heures du matin. Un peu de jour apparaissait entre les rideaux mal tirés. Elle se leva pour voir s'il neigeait encore mais le ciel s'était découvert en fin de nuit et un soleil rouge se levait à l'est tout au bout du plateau.

Truc grognait toujours en direction de la porte. Elle lui ouvrit et il dévala l'escalier, se précipita dans le hall pour aboyer derrière la porte donnant dehors.

— Si tu crois que je vais t'ouvrir, tu te trompes. Il rentrerait des tonnes de neige. Il faut que je sorte par la grange pour la pelleter. C'est quoi qui t'excite ? Un chien errant ? Un quelconque animal ? Tu me laisseras boire mon café, oui ?

Elle n'était pas inquiète. Surtout pas avec le jour. Mais il lui arrivait de décrocher le téléphone pour vérifier la tonalité. Parfois la ligne était coupée. Mais ce lundi matin là, tout marchait. Elle mangea même de bon appétit des toasts de pain beurré, but deux tasses de café avant de s'équiper pour pelleter la neige.

Déjà pour sortir de la grange elle dut creuser une sorte de tunnel qui, plus loin, s'effondra et la recouvrit de neige. Ce qui la mit de bonne humeur.

Truc l'avait suivie et se précipita au-dehors avec la neige jusqu'au poitrail. Il jappait d'une certaine façon en sautant régulièrement, ressemblant à un dauphin en pleine mer. Il disparut dans un creux et

elle attaqua la neige accumulée devant les fenêtres et la porte principale.

Bientôt elle fut en transpiration, marqua une pause. Truc n'avait pas réparé et elle ne l'entendait plus. Elle reprit sa pelle, dégagea un passage pour aller voir ce qu'il fabriquait. Il chassait de petits animaux, parfois se roulait dans la neige interminablement.

Elle atteignit le haut d'une dénivellation de deux à trois mètres, resta interdite.

— Hé ! Dis donc, que fais-tu là ?

Elle reconnaissait la longue cape, le capuchon. L'enfant tournait le dos et Truc tirait le pan de tissu sombre entre ses mâchoires d'acier, s'arc-boutant dans la neige.

— Truc, veux-tu le lâcher ?

Le chien obéit mais l'enfant ne se retourna pas pour cela. Il restait étonnamment rigide et une pensée atroce la saisit. L'enfant était revenu dans la nuit et le froid l'avait frappé debout en pleine neige. Elle se précipita, enfonçant jusqu'à la taille, puis trouva un sol plus ferme. Un peu de vent avait soufflé la couche vers la maison, ce qui expliquait qu'il y en eût plus de deux mètres.

Enfin elle atteignit l'enfant, le contourna. Arracha avec colère la cape à un bonhomme de neige grotesque dont le nez était fait d'un cône de sapin, la bouche d'un bout de bois recourbé et les yeux de deux bouchons.

La cape à la main, elle regarda autour d'elle.

— Où es-tu ?

Truc fouillait la neige de sa truffe, se campait en direction de la petite construction protégeant le puits et la pompe immergée.

— Sors de là.

La porte s'ouvrit et l'enfant apparut. Elle eut un choc en découvrant son visage blanc et maigre.

— Vous trouvez qu'il est gentil, votre chien ? Un vrai fauve, oui. Je n'ai eu que le temps de m'enfermer là-dedans. Et il a bien failli déchirer ma cape avec ses dents.

CHAPITRE II

Comment pouvait-il être aussi maigre, aussi grêle ? En revanche ses cheveux assez longs descendaient presque jusqu'à ses épaules fluettes. Elle était fascinée comme par une apparition.

— Dites-lui de me laisser tranquille.

Charlotte tressaillit.

— Oui, bien sûr. Couché, Truc... Allons, couche-toi.

Le grand chien s'allongea dans la neige, le museau pointé vers l'enfant. Ce ne fut qu'alors qu'il s'approcha à grands pas pour se dégager de la neige. Elle avait l'impression que les bottes étaient trop grandes pour lui, comme le pantalon, le pull-over, la cape.

— Je venais de faire ce bonhomme quand il m'a surpris, dit-il.

— Mais il y a longtemps que tu es là ?

Dans la petite construction du puits il avait récupéré de la laine de verre et en faisait des moustaches à son bonhomme de neige.

— Est-ce que tes parents savent que tu es ici ?

Il y avait plus de deux kilomètres entre la ferme Lamy et La Rousse. Lui, tout occupé à son travail, ne répondait pas. Et comment était-il arrivé jusque-là sans enfoncer dans la neige jusqu'à la taille en certains endroits ? Sa présence était incompréhensible.

— Il vous plaît ?

Charlotte regarda le bonhomme de neige, lui trouva un air cynique qui la mit mal à l'aise.

— Oui, bien sûr. Veux-tu boire et manger quelque chose ?

Il tourna la tête sur le côté et elle remarqua son cou fragile d'oiseau.

— Oui, qu'avez-vous à me proposer ?

— Du café au lait, des tartines...

— Je préfère du chocolat et des brioches au beurre.

— Je n'ai pas de brioches mais des madeleines en paquet.

— Bien, allons-y. Vous n'avez pas de laisse pour votre chien ?

Charlotte en fut choquée.

— Une laisse ? Pour Truc ? Mais ici nous sommes loin du village et il ne peut rien commettre de regrettable. C'est pourquoi nous le laissons en liberté. Tu voudrais le voir en laisse ? Il ne serait pas heureux.

— Comme ça on pourrait l'attacher devant la porte. Mais puisque vous n'aimez pas ça...

Truc se leva et les suivit, le nez sur les talons de l'enfant. Ce dernier finit par s'en rendre compte et par trépigner d'impatience.

— Il va finir par me mordre.

— Mais non, rassure-toi. Il veut jouer. Il a l'habitude d'attraper les souliers des gens.

— S'il le fait je lui donne un coup de talon sur le museau.

— Oh ! Le ferais-tu vraiment ?

Il leva son visage vers elle. Charlotte lui trouva le regard fiévreux, enfoncé dans les orbites.

— Vous ne le frappez jamais, n'est-ce pas ? Vous lui tolérez n'importe quoi et un jour vous le regretterez.

Cette mise en garde la laissa pantoise. Grave et pompeux, même, le jeune garçon continuait de marcher. Il escalada la butte, s'enfonça avant d'atteindre la neige tassée à coups de pelle devant la maison.

— Je préférerais qu'il reste dehors.

— Oui, tu as raison, dit-elle. Lui salirait partout avec ses pattes. Viens, nous passons par la grange.

Il s'arrêta devant le scooter des neiges, le regarda comme s'il cherchait quelque chose sur le siège arrière. Elle se souvint de la grosse boule de glace durcie ayant une pierre comme noyau. Pourquoi la lui avait-il jetée alors qu'elle venait de le transporter ?

— Qu'y a-t-il ?

— Votre chien, vous pouvez donc l'emmener là-dedans ?

— Oui et il adore ça.

Une grimace déforma le petit visage comme s'il détestait que Truc apprécie le scooter.

— Vous le faites souvent ?

— Bien sûr, je vais me promener tous les après-midi et je l'emmène quand je vais dans des coins déserts. Dans le Mont-Noir ou sur le plateau.

— Vous m'emmènerez aujourd'hui ?

— Il faudrait d'abord demander à tes parents. Je te ramènerai chez toi et nous leur poserons la question. Viens déjeuner. Mais à quelle heure es-tu sorti pour arriver jusqu'ici, fabriquer ce bonhomme ?...

Dans le living, il regardait autour de lui avec soin, détaillait chaque meuble, chaque objet. Enfin il accepta de la suivre dans la cuisine, s'installa à la table de ferme tandis qu'elle préparait son chocolat, faisait réchauffer des madeleines, sortait du beurre, de la confiture.

— Tu ne m'as pas dit ton nom.

— Et le vôtre, c'est quoi ?

— Charlotte Berthod.

Il l'examina avec attention.

— Vous n'êtes pas vieille, n'est-ce pas ?

Elle se mit à rire.

— Pas trop. J'ai trente-trois ans.

— L'âge du Christ quand il est mort, dit-il.

Charlotte trouvait qu'il avait de curieuses réflexions. Certaines la mettaient mal à l'aise.

— C'est quelqu'un de ta famille qui dit cela ?

— Appelez-moi Pierre, déclara-t-il soudain.

— Mais ce n'est pas à moi de t'appeler. C'est bien ton nom au moins ?

— Il vous plaît ?

— Beaucoup. C'est un joli prénom. Pierre comment ?

— Pierre. Vous pouvez me servir le chocolat, maintenant.

Il ouvrit ses madeleines en deux, les bourra de beurre et de confiture, mangea à s'en étouffer. Jamais elle n'aurait cru qu'un enfant puisse dévorer une telle quantité de nourriture. Elle dut refaire du chocolat et il termina les madeleines.

— Où les as-tu mises ? dit-elle.

— Quoi donc ?

— Tes raquettes. Tu n'as pas pu venir ainsi jusqu'ici. Tu aurais enfoncé si profondément que tu aurais mis des heures.

— Je n'ai pas de raquettes mais j'ai traversé la forêt. Il y a moins de neige. Il suffit de suivre une petite crête entre deux pentes. Le plus dur a été tout autour de chez vous.

Elle savait qu'il mentait. Il n'avait pu traverser toute la forêt sans trouver de trous remplis de neige.

— Est-ce que c'est bon ?

— Oui, c'est parfait.

Comment ses parents avaient-ils pu le laisser sortir à jeun ? Jamais elle n'avait vu un enfant aussi amaigri, certainement par les privations. Elle soupçonna un scandale caché quelque part dans le pays, une famille trop pauvre ou trop négligente. Il lui fallait visiter les parents de Pierre, se rendre compte sur place de ce qu'elle avait à faire : aider ou mettre en garde.

— Je vais te ramener chez toi, dit-elle. De toute façon il fallait que j'aille au village.

— Votre engin n'enfoncera pas dans la neige molle ?

— Il faut choisir les endroits où l'on passe mais il est fait pour toutes les neiges. C'est pourquoi il est large et léger. À tous les deux nous ne pesons pas beaucoup.

— C'est vrai, vous n'êtes pas grosse. Si vous aviez les joues moins creuses vous seriez très jolie. Vos cheveux sont naturellement blonds ?

D'abord bouche bée, elle éclata d'un rire pas très convaincant.

— Mais dis donc, pour un petit garçon de dix ans tu poses de drôles

de questions.

— Je n'ai pas dix ans.

— Ah ? Plus ou moins ?

Elle ne savait rien de lui, juste son prénom. Lorsqu'il ne voulait pas répondre, il ne cherchait pas de faux-fuyants. Il se taisait simplement et Charlotte se sentait toute intimidée par un être aussi jeune.

— Attends-moi ici. Je vais me changer et je te raccompagnerai chez toi. Est-ce qu'il y a d'autres enfants là-bas ?

Mais elle n'attendait pas de réponse, monta dans sa chambre, prit une combinaison pour le ski, d'autres chaussures, des mi-bottes en phoque. Lorsqu'elle retourna dans sa chambre, il était là, tenant le cadre en aluminium poli entre ses mains.

— Mais que fais-tu là ?

— Qui c'est ?

— Mon fils.

— Et il n'est pas ici ?

— Il est mort.

Elle retourna dans la salle de bains, ne voulant pas éclater en sanglots devant lui. Lorsqu'elle revint dans la chambre il n'était plus là. Il avait soigneusement remis la photographie à sa place. Elle le trouva dans le living, confortablement installé dans une chauffeuse moelleuse.

— On peut y aller.

— Ce n'est pas la peine, dit-il. Je ne viens pas avec vous. Est-ce que je peux rester ici ?

— Mais tes parents ?

— Je ne toucherai à rien.

— Mais ce n'est pas possible...

— Vous avez peur que je vous vole quelque chose ?

— Mais non...

Souvent elle sortait en laissant tout ouvert. Il n'y avait pas de voleurs dans la région. Quant aux rôdeurs de passage, ils n'affrontaient pas le plateau enneigé.

Il parut se résigner.

— Je m'en vais à travers bois, dit-il.

— Mais non, c'est stupide, je peux très bien te ramener chez toi...

Puis elle comprit. Il ne voulait pas qu'elle rencontre ses parents. Avait-il reçu des instructions ou bien avait-il honte de ce qu'elle trouverait dans la ferme Lamy après avoir vu dans quel confort elle vivait ?

— Je peux t'emmener jusqu'en bas de chez toi. Je ne monterai pas si tu ne le veux pas.

Il réfléchit et hocha la tête. Avant de partir elle fit le plein de mélange. Guy avait fait entrer un gros fût avec une pompe à main. Le

moteur démarra tout de suite. Le jeune garçon s'installa derrière elle.

Au départ les chenilles soulevèrent beaucoup de neige avant qu'elle n'atteigne le chemin où elle put augmenter sa vitesse. Comme elle ralentissait pour virer à la droite il cria quelque chose qu'elle ne comprit pas, et elle préféra s'arrêter. Il sauta à terre.

— Mais je peux aller plus loin...

Il marchait comme la veille le long de la route. Un vent froid balayait la neige fraîche, accumulait les congères. Elle ne pouvait supporter de le voir s'éloigner ainsi.

— Pierre ?

Comme il ne se retournait pas elle le rejoignit, coupa le moteur.

— Tu reviendras ?

— Pourquoi vous me mettez dehors, alors ?

Charlotte ne trouvait pas tout de suite les explications nécessaires. Il se remit à marcher et elle dut abandonner son scooter pour lui courir après et essaya de le persuader.

— Tes parents peuvent s'inquiéter... Moi je ne demanderais pas mieux que de te garder près de moi.

— Tout le temps ? fit-il avec un tel espoir qu'elle regretta ce qu'elle venait de dire.

— Non, aujourd'hui, et ensuite une ou deux fois dans la semaine. Mais pourquoi ne vas-tu pas à l'école ?

Bon ! Encore une question à ne pas poser. Ces gens de la ferme Lamy devaient rejeter toute contrainte et elle posait des questions de flic. Elle n'était pas très psychologue.

— Évidemment, si je connaissais tes parents. Ton père ou ta mère... Ce serait plus facile pour moi. Tu comprends, je ne voudrais pas qu'ils viennent me reprocher de t'attirer chez moi...

— Pour quoi faire ?

— Mais...

Elle rougit sottement.

— Ça pourrait leur déplaire.

— Non. Pas du tout.

— Eh bien, écoute ! La prochaine fois tu n'as qu'à m'apporter un petit mot de ton père et de ta mère disant qu'ils sont d'accord pour que tu passes quelques heures à La Rousse. Nous pourrions même manger ensemble. Qu'est-ce que tu aimes surtout ?

— Je voudrais manger une oie farcie, dit-il.

Charlotte fut prise d'un fou rire énorme mais le ravala lorsqu'elle vit qu'il la regardait avec un air de reproche méprisant.

— Tu sais, pour trouver une oie dans le pays... Il faudrait que je descende jusqu'à Morez... Et encore je ne suis pas certaine d'en trouver une tout de suite... Je pourrais la commander... En attendant, que voudrais-tu à la place ?

Au lieu de répondre il regarda derrière eux avec effroi. Elle se retourna vivement, aperçut seulement Truc qui accourait à toute vitesse. D'un geste irraisonné elle saisit le petit aux épaules, l'appuya contre elle.

— Il ne faut pas avoir peur. Le pauvre... Il m'a vue partir trop tard et nous court après depuis...

Fou de joie, Truc plaçait ses pattes sur la poitrine de Charlotte, lui léchait la figure.

— Allons, couché !

— Il va me mordre, gémit Pierre. Ne le laissez pas faire. Il est méchant.

— Mais non !

D'ailleurs Truc léchait aussi le petit visage terrifié. Charlotte se mit à rire et Pierre le prit très mal et parut éclater en sanglots nerveux :

— Il a voulu me mordre. Vous êtes méchants tous les deux.

Il partit en courant. Par jeu, Truc voulut le poursuivre, mais Charlotte le retint par le collier.

— Allons, tiens-toi tranquille, tu lui as fait peur, grand imbécile.

Elle cria de toutes ses forces :

— Pierre, n'oublie pas un petit mot de tes parents si tu reviens chez moi.

Mais il ne répondit pas. Sans lâcher le chien elle retourna vers le *snow-car*, manœuvra pour prendre la direction de Chapelle-des-Bois. Dans le petit café-restaurant elle commanda un café, discuta avec des gens du pays, demanda à la patronne où elle pourrait se procurer une oie.

— Une oie ? C'est qu'on n'est plus au moment des réveillons maintenant. Mais on peut voir du côté de Morez d'ici la fin de la semaine... Vous n'en êtes pas pressée ? C'est pour dimanche ? Votre mari vous amène des invités ?

Elle n'osa pas dire le contraire. Elle sortit en prévenant qu'elle repasserait dans la semaine, se rendit jusqu'à la distillerie où elle décida de déjeuner. Là aussi elle connaissait beaucoup de monde et à la fin du repas le patron lui offrit de la liqueur de gentiane. Truc couché à ses pieds rongait un gros os.

Lorsqu'elle retourna chez elle, elle se sentait plus euphorique, roulait doucement. Ce qui permettait à Truc de poser ses pattes sur son dossier et de se dresser le nez au vent.

— Il va faire froid cette nuit, mon vieux, et demain tout sera verglacé. Ce sera meilleur pour le scooter. On fera une grande balade. Peut-être qu'on ira jusqu'à Mouthe. Mais je ne te promets rien.

Le chien aboyait de plaisir.

— À moins que notre ami Pierre ne vienne nous rendre visite, ce qui ne m'étonnerait pas.

Lorsqu'elle entra dans son living, il était allongé devant la cheminée où brûlait un énorme feu. Charlotte affolée se précipita :

— Mais tu es fou... Où as-tu trouvé le bois ?

— Dans la grange... Va-t'en !...

Truc approchait sa truffe de son cou et fut surpris par cette rebuffade. Il s'éloigna, se roula en boule sur son coussin préféré.

— Tu te rends compte... Ce brasier ? Il y a de quoi flanquer le feu, oui.

Il avait placé une demi-douzaine de bûches qui brûlaient toutes en même temps, dégageant une chaleur intense. Elle pensa que les briques réfractaires pouvaient éclater.

— Il y a longtemps que tu m'attends ?

— Depuis midi.

Effarée, elle calcula que cela faisait près de quatre heures.

— Mais tu as déjeuné au moins ?

— Non. Je n'ai pas voulu toucher au frigo. Juste au bois.

Elle se précipita :

— Je vais te faire un bifteck... Une purée toute prête... Tu aimes la salade ?

— Non. Mais je veux de la moutarde avec la viande.

— Tu en auras.

Elle s'affaira dans la cuisine et lorsque tout fut prêt elle l'appela.

— Tu m'as apporté un mot de tes parents ?

— Ils n'étaient pas là.

C'était fort possible. Sur les trois couples, il y en avait toujours un ou deux qui devaient ne pas se trouver à la ferme. Le hasard avait voulu que ce soient les parents de Pierre. Elle voulait bien accepter cette explication.

— Bien. Ils rentrent quand ?

— Je ne sais pas.

— Ils s'en vont souvent ?

— Oui, très souvent.

Il avalait de gros morceaux de viande et elle craignait qu'il ne s'étouffe.

— Ne mange pas si vite. Tu as tout le temps. Je vais te presser des oranges comme boisson.

— Dites, je pourrai coucher ici ce soir ?

CHAPITRE III

Il avait paru se résigner. Charlotte lui avait démontré que c'était impossible, que ses parents s'inquiéteraient. Que penseraient-ils d'une femme qui aurait si peu le sens des responsabilités au point d'accepter chez elle pour toute une nuit un enfant dont elle ignorait tout, sauf le prénom.

— Je vais te raccompagner. Peut-être que nous verrons tes parents. Et s'ils sont d'accord, la nuit prochaine tu pourras rester ici.

Un instant elle était remontée dans sa chambre. L'avait retrouvé à la même place à son retour. Près du feu qui rougeoyait de braises en couche épaisse. Truc avait demandé à sortir et il paraissait plus rassuré quand le chien n'était pas là.

Le scooter refusa de démarrer. Elle n'y comprenait rien et s'affolait car la nuit approchait et ce gosse ne pouvait rester là. Il la regardait s'énervier en silence et elle remarqua qu'il se tenait debout près de la porte donnant directement sur le living. Normalement il aurait dû l'attendre dehors.

Elle finit par comprendre :

— C'est toi qui as mis le moteur en panne. Peux-tu m'expliquer comment ?

Pierre levait vers elle des yeux indifférents. Comment un enfant aussi jeune aurait-il pu trafiquer efficacement l'engin ? Elle perdait la tête.

— Bon, on va aller à pied, fit-elle. J'ai des raquettes. Toi, tu t'installas sur la luge...

À peine dit qu'elle le regrettait. La luge était accrochée à un mur de la grange et elle n'y avait jamais plus touché. De même pour les skis d'enfant et les raquettes.

Cette fois il réagit avec une colère rentrée :

— Je vais prendre froid sur la luge, immobile. J'ai de la fièvre. Je voudrais me coucher.

Non, il ne l'aurait pas au sentiment. Elle savait bien qu'il n'était pas malade. Il avait dévoré comme un ogre et son regard n'était pas plus brillant que d'habitude.

— Ne t'inquiète pas. Je vais prendre une grosse fourrure. On attelle

Truc. Il y a un harnais spécial pour cela. Il avait l'habitude avec Antoine.

Depuis des mois ce prénom n'était pas sorti de sa bouche et voilà qu'elle se croyait obligée de donner des explications.

— Je ne veux pas que le chien vienne avec nous.

— Pourtant il viendra, dit-elle avec colère. Je ne veux pas rentrer toute seule ensuite.

D'un pas décidé, elle alla décrocher la luge, chercha un moment le harnais. Il se composait de deux courroies. L'une pour le chien, l'autre pour une personne marchant à côté. Toujours appuyé contre le mur, il la regardait aller et venir d'un air sombre.

— Mais, dit-elle, ta cape ? Elle est restée sur le bonhomme de neige ? Veux-tu aller la chercher ?

— Non. Il y a le chien.

— Mais écoute, à la fin. Truc ne te mord pas. Il n'a jamais fait de mal à personne. Pourquoi ne veux-tu pas comprendre ça ? C'est la plus brave bête du monde.

— Pourquoi ne voulez-vous pas me garder ? Vous attendez quelqu'un ?

Il la cloua sur place. Pourquoi fallait-il qu'elle sous-entende une grande perfidie sous cette question.

— Non, je n'attends personne, répliqua-t-elle. Va chercher la cape. Je vais atteler Truc pendant ce temps. Tu vas voir comme il sera joyeux.

Truc se rua dans la grange, tourna comme un fou autour de la luge en aboyant très fort. De lui-même il happa le harnais dans sa gueule, se mit à tirer la luge en direction de l'ouverture de la grange.

— Tu vois... C'est une partie de plaisir pour lui, fit-elle des larmes aux yeux.

Truc se souvenait lui aussi des parties folles de l'hiver dernier aux vacances de Noël et durant le congé de février. Antoine et lui parcouraient des distances incroyables. L'enfant prétendait qu'il était un trappeur de l'Alaska, emportait toujours des provisions. Du lard salé qu'il s'efforçait de manger malgré son dégoût et un thermos de café au lait, ou de chocolat. Parfois sur le plateau elle apercevait une petite fumée, savait qu'Antoine et Truc bivouaquaient auprès d'un feu. Elle les rejoignait plus tard avec le scooter, à cause du feu, toujours inquiète, attelait la luge au *snow-car*. Antoine et Truc s'y installaient cramponnés l'un à l'autre.

— Viens ici, Truc. Je vais te passer le harnais. Allons, Pierre, va chercher la cape.

Traînant les pieds, il se dirigea vers la sortie. Elle pensa qu'elle avait des souliers de son fils, des après-ski, de belles bottes qui iraient très bien à l'enfant. Il était plus chétif qu'Antoine, devait avoir un petit

piéd. Et il y avait bien d'autres vêtements d'hiver en haut dans la chambre d'Antoine.

— Reste tranquille, Truc.

Il lui envoyait de grands coups de langue, tremblant d'impatience. Puis elle alla chercher la fourrure pour protéger Pierre du froid. La glace crissait lorsqu'elle fit sortir l'attelage. Le thermomètre extérieur marquait déjà moins six et sur le plateau la température pouvait devenir sibérienne en une nuit.

— Pierre ?

Que faisait-il encore ? Il aurait dû revenir avec sa cape recueillie sur le bonhomme de neige. Elle se dirigea vers l'endroit. Il restait suffisamment de jour pour qu'elle puisse espérer n'avoir la nuit qu'au retour.

— Mais où es-tu ?

Consternée, elle découvrait que le bonhomme de neige avait été renversé, piétiné rageusement. La cape avait disparu. La neige durcissait si vite qu'elle n'enfonçait presque plus. Elle eut rapidement visité l'abri du puits. Non, il n'y était pas caché. Elle releva des traces de pas en direction de la forêt.

Le plus rapidement possible elle revint près de Truc, attacha la couverture sur le traîneau.

— Viens, nous le rejoindrons par le chemin. Même s'il coupe droit à travers le bois.

Pas question de le suivre. Elle était certaine de le rattraper sur la route. Elle était très habile sur des raquettes, pouvait parcourir de longues distances. Truc se mit à courir si vite que la luge se renversa et qu'elle dut hurler pour le faire arrêter. Elle s'efforça ensuite de modérer son ardeur.

Mais sur la petite route, aussi loin que ses yeux portaient, elle n'apercevait aucune silhouette.

— Il est encore dans le bois, dit-elle à Truc.

Soupçonnant à quelque cent mètres près l'endroit où il rejoindrait la route, elle marqua une pause. Mais bientôt elle sentit le froid et dut aller et venir pour se réchauffer. La température avait dû descendre de plusieurs degrés, avec le coucher du soleil.

Deux phares trouèrent le court crépuscule et elle reconnut la camionnette 2 CV d'un certain Bouvet qu'elle connaissait bien. Il s'arrêta à sa hauteur.

— Hé ! Madame Berthod, des ennuis ?

— Vous n'avez pas aperçu un enfant d'une dizaine d'années sur la route ? Il porte une cape très longue.

— Je viens de Foncine-le-Bas et je n'ai rencontré personne. M'a fallu même pelleter des congères plus haut. Mais que ferait un gosse dans le coin alors que la nuit tombe, madame Berthod ?

— Il était chez moi. Je voulais le raccompagner avec le scooter mais il est en panne. Le temps que j'attelle Truc à la luge il avait disparu, coupant à travers bois.

— À travers bois ? fit Bouvet incrédule. Mais il ne passera jamais. Vous le savez bien.

— Il l'a déjà fait. Je crois qu'il habite à la ferme Lamy.

— Ah ! chez les hippies ! fit joyusement l'homme. Il y a plusieurs gosses en effet. Mais vous devriez rentrer chez vous, madame Berthod. Le thermomètre va dégringoler dur cette nuit. Ça fera du moins vingt et peut-être encore plus pour la nuit prochaine.

Toujours ce ton apitoyé. On devait dire d'elle qu'elle avait l'esprit dérangé.

— Je vais aller voir quand même, dit-elle.

— Je ne connais pas de gosse en longue cape, madame Berthod. Un garçon ? On ne voit plus beaucoup de capes dans le coin. Surtout chez les mômes.

— Merci, dit-elle. Je monte à la ferme Lamy.

— Bonsoir, madame Berthod. Vous feriez mieux de rentrer, quand même.

Les chaînes patinèrent un peu avant d'arracher le véhicule à sa gangue de glace. Bouvet cria encore quelque chose par la vitre relevée mais elle ne le comprit pas. Elle continua sur la route, aperçut bientôt la lumière de la ferme Lamy. C'est en vain qu'elle chercha des traces de petites bottes sur le chemin qui grimpait vers la grosse bâtisse.

Une fois sur la terre-plein elle hésita un peu. Truc décida pour elle en aboyant avec force. Un autre aboiement lui répondit. Un autre chien ? Dans la maison qu'habitait Pierre ? Mais alors pourquoi le lui avait-il caché, faisait-il mine d'avoir peur ? La porte s'ouvrit et un chien-loup s'élança vers eux.

— Ici, Samson !

Dans le rectangle de lumière apparaissaient trois silhouettes d'adultes plus celles d'enfants de petite taille. Aucune ne lui rappelait Pierre.

— Allons, Samson, rentre. N'ayez pas peur, madame. Il veut simplement jouer avec le vôtre. Ils ont l'air de la même race. Est-ce que vous avez besoin de quelque chose ?

Un grand barbu en bras de chemise venait vers elle avec un sourire éclatant.

— Je vous reconnais, vous habitez La Rousse. Vous auriez des ennuis ?

— Est-ce que Pierre est rentré ?

Il la regarda avec stupeur, toujours souriant mais vraiment surpris.

— Pierre ? Mais bien sûr, il est là. Mais entrez, madame. Si vous le voulez bien, je vais attacher votre chien pour qu'il ne s'enfuie pas avec

la luge.

La première chose qui la frappa fut une jeune femme rousse en longue robe de laine tricotée qui donnait le sein à un bébé. Le spectacle l'émut par sa beauté tranquille. Assise près d'une énorme cheminée ou flamboyait un tronc d'arbre cette femme était la tendresse, la douceur même.

— Vous voyez qu'il est là, Pierre.

Le barbu désignait un garçon brun dont le pull à col roulé moulait les larges épaules et qui prenait un air ahuri. Assis à la table, il épluchait des pommes de terre.

— Mais, dit-elle, il y a le petit garçon qui s'appelle Pierre.

Toujours très calme, le barbu saisissait un petit garçon de six ans, le soulevait du sol.

— Voici Jérôme.

Il le reposait au sol, élevait un blondinet joufflu et rieur :

— Et celui-là, c'est Clovis, dit Clo-Clo, dit Guignol.

Ne restaient que deux filles et le poupon qui tétait goulûment le sein de sa mère. Elle parut si consternée qu'ils se précipitèrent.

— Excusez-moi, dit-elle. Je parle d'un enfant d'une dizaine d'années qui porte une longue cape noire. Il m'a dit qu'il habitait ici.

— Nous sommes au complet, madame. Trois couples et cinq enfants. Nous ne cachons aucun enfant de dix ans.

— Je vous crois... Je suis désolée de vous avoir dérangés... Excusez-moi, il faut que je rentre.

— Ne voulez-vous pas vous asseoir un moment ? Nous pouvons vous faire du thé...

— Merci...

— Mais cet enfant dit « Pierre », vous le connaissez bien ?

— Cela fait deux jours. Je l'ai rencontré hier en rentrant du village. Il est monté sur mon scooter et je l'ai laissé au pied de chez vous. Ce matin il était devant chez moi en train de faire un bonhomme de neige. Et puis encore cet après-midi. Je l'ai fait manger. Il voulait passer la nuit chez moi... J'avais peur que les parents s'inquiètent ! J'ai voulu le ramener... Mon scooter est en panne... Il a disparu en direction du bois et je croyais le retrouver ici.

Maintenant ils la regardaient en silence. Même les enfants paraissaient impressionnés. Elle se rendait compte de l'étrangeté de son récit et de son attitude.

— Il faut que je rentre.

— Cet enfant venait peut-être du village, madame...

C'était la femme en train d'allaiter qui parlait d'une voix chaleureuse. Tranquillement elle reboutonnait le haut de sa robe. Le bébé repu dormait dans ses bras avec une bulle de lait sur ses lèvres boudeuses.

— Oui, peut-être.

Elle jugea inutile de leur parler de sa rencontre avec Bouvet qui ne connaissait pas d'enfant en longue cape.

— Nous allons vous raccompagner.

— C'est inutile... J'ai mon chien.

— Vous n'avez rien à craindre de nous, madame. Nous sommes des non-violents et personne ne s'est jamais plaint de nous. Bien sûr, les gendarmes viennent souvent ici car ils se méfient. Ça ne veut pas dire que nous soyons dangereux.

— Je sais, murmura-t-elle avec un sourire crispé.

— Vous n'allez pas vous lancer à la poursuite de ce... de cet enfant ? Il faut rentrer chez vous.

D'abord Bouvet puis ceux-là lui donnaient le même conseil inquiet, comme si elle était folle. Comme si elle avait des hallucinations.

— Mais cet enfant il existe, dit-elle avec force.

— Bien sûr, madame.

Tout autour il y avait un immense plateau, des bois, des combes. Quelques fermes très rares. Si cet enfant n'habitait pas la ferme Lamy ni le village, il était difficile d'imaginer sa présence en un endroit aussi désert, alors que la couche de neige dépassait deux mètres en certains endroits et que le thermomètre atteindrait moins vingt degrés dans la nuit.

— Bonsoir, dit-elle. Je suis confuse de vous avoir dérangés.

Le blond alluma une lampe-tempête fonctionnant au pétrole, sortit avec elle.

— On ne peut entreprendre des recherches la nuit, dit-il. Demain si vous l'acceptez je passerai chez vous. Mais je ne veux pas vous imposer ma présence.

— Vous serez toujours le bienvenu, dit-elle. Si vous aviez besoin de quelque chose...

— Nous nous suffisons amplement, madame, et nous ne manquons de rien. Les enfants mangent à leur faim et n'ont pas besoin de vêtements.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, balbutia-t-elle, navrée qu'on se méprenne sur ses intentions.

Ils devaient se méfier de cette grande bourgeoise qui vivait seule avec ses douloureux souvenirs. Devaient penser que seuls les riches pouvaient s'offrir le luxe d'une dépression nerveuse. Peut-être avaient-ils raison.

Il l'accompagna jusqu'au bas de la ferme, resta sur la route tandis qu'elle marchait à côté de Truc qui tirait la luge. Lorsqu'elle se retourna plus loin elle aperçut le halo de la lampe-tempête et la grande silhouette qui la tenait.

Elle perdit du temps à chercher des traces à l'endroit où elle pensait

que l'enfant avait rejoint la route. Mais puisqu'il n'était pas allé à la ferme Lamy ? Avait-il coupé à travers bois ? Mais pour aller où ? Elle savait qu'il y avait plusieurs maisons forestières. On y trouvait du bois pour se chauffer, des couvertures et même quelques provisions. L'enfant ne pouvait habiter seul.

Tout en marchant vers La Rousse, elle essayait d'y voir plus clair en elle. Bouvet d'abord, puis ces jeunes gens lui avaient donné l'impression de ne pas croire à l'existence de l'enfant. Ils n'avaient pas été catégoriques, n'avaient pas voulu la heurter mais ils doutaient.

« Je ne connais point de gosse en cape longue, madame Berthod. »

N'avait-elle pas été la première surprise en apercevant un petit garçon ainsi protégé du froid ? Encore une petite fille. Les capes revenaient à la mode. Mais on n'en avait pas encore vu dans le coin, même aux vacances de Noël. Qui pouvait encore s'habiller ainsi ? Elle sourit en se souvenant de son frère aîné. Dans les années cinquante, dans les Vosges, il allait ainsi à l'école du petit village où habitaient ses parents. Une longue cape taillée dans un tissu bleu marine, presque noir. Du tissu militaire. Et il portait également des bottes en caoutchouc noir un peu trop grandes. Sa famille n'était pas très riche, alors. Son frère avait été tué durant la guerre d'Algérie. Elle l'adorait.

Ébranlée, elle se mit à courir pour échapper à d'autres réflexions du genre, aperçut enfin la lumière de La Rousse. Avait-elle laissé allumé ? Elle ne se souvenait pas. Truc croyait à un jeu, courait devant elle tandis que la luge allait dans tous les sens, trop légère. Sans prendre le temps de se déchausser elle surgit dans le living, croyant qu'il serait près du feu ou dans une des chauffeuses. Mais elle fouilla partout, la cuisine, sa chambre, la salle de bains. Puis elle entendit Truc gémir dans la grange, alla lui ôter son harnais, referma la porte. Elle se comportait comme une idiote.

Elle se prépara du thé, beurra légèrement deux toasts. Mais avant de manger, elle alla chercher un album de photos, examina longuement celles de son frère enfant. Marc était un garçon brun et maigre à cet âge-là, mais ses yeux bleus n'étaient pas enfoncés dans leur orbite et jamais il n'avait eu cet air méprisant et distant. Au contraire il était très ouvert, drôle, farceur.

Plus tard elle s'arrêta de mastiquer. Lorsqu'elle attendait Antoine, il avait été question, un moment, de le baptiser Pierre. Elle en était certaine. Il y avait même la lettre d'une amie d'enfance qui lui demandait des nouvelles du petit Pierre alors qu'elle était enceinte de sept mois. Elle se souvenait de lui avoir répondu en précisant que l'enfant s'appellerait Antoine s'il s'agissait d'un garçon et de Léonie pour une petite fille.

Son cœur battait avec un bruit sourd dans sa poitrine. Pendant deux mois de sa vie fœtale l'enfant avait été Pierre. Ce temps avait-il été

suffisant pour créer en elle un être imaginaire portant ce même prénom ?

CHAPITRE IV

Lorsqu'elle se réveilla, le soleil brillait très haut et la neige éblouissait le regard à perte de vue. Elle avait très mal dormi, se réveillant en sursaut à plusieurs reprises, croyant qu'on l'appelait. Et même elle était descendue au rez-de-chaussée, certaine qu'on frappait. Truc avait grogné du côté de la porte mais sans grande conviction. Elle avait cédé au sommeil un peu avant l'aube, ce qui expliquait son lever tardif.

Elle ouvrit toutes les fenêtres, heureuse de voir le soleil entrer à flots. Et puis sa joie fut gâchée lorsqu'elle se souvint que le scooter était en panne. Elle avait projeté une longue promenade avec Truc en direction de Mouthe, pensé qu'elle pourrait déjeuner là-bas et rentrer ensuite.

Tandis que son café passait, elle téléphona à un certain Michel. Tout le monde l'appelait ainsi et elle ignorait son nom. En fait elle appela le café dont la patronne alla chercher Michel.

— Vous pourriez monter à La Rousse ? J'ai mon scooter en panne.

— Je vais essayer de faire un saut ce matin, madame Berthod. Ça ne doit pas être bien grave.

Lorsqu'elle eut pris son petit déjeuner, elle fit du ménage. Pendant ce temps Truc se roulait dans la neige. Elle s'efforçait de ne pas songer à l'enfant, craignant que le seul fait de penser à lui le fasse apparaître. Et ce genre de coïncidence aurait achevé de l'inquiéter profondément sur son état mental.

Michel arriva à travers le plateau en skis. C'était un ancien coureur de fond assez connu et il servait de moniteur pour les longues randonnées dans le pays. Dans son sac à dos il transportait son matériel.

— Joli temps, lança-t-il lorsqu'il l'aperçut. Ce serait dommage de ne pas en profiter. Mais il a fait moins vingt-deux cette nuit.

— Vous voulez du café ?

— C'est pas de refus. Je vais tout de suite voir votre engin.

Elle revenait avec la tasse de café lorsqu'elle entendit le moteur s'emballer. Michel la regarda d'un air ennuyé, accéléra une ou deux fois avant de couper.

— Voilà.

— C'est tout ?

— Il a démarré du premier coup.

— Mais pourtant hier... Rien ne répondait.

Le garçon démontra le cache de la batterie, vérifia les cosses, examina tout avec soin.

— Vous aviez mis le contact ?

— Mais bien sûr. Je suis désolée de vous avoir dérangé pour rien mais je vous donne ma parole qu'il n'a pas voulu tourner.

Il prit la tasse de café et la vida d'un trait.

— Ça fait rien. Une balade c'est toujours bon pour l'entraînement.

— Attendez.

Elle courut, revint avec un billet de cinquante francs.

— Pour votre dérangement.

— Pensez donc !

Mais elle l'obligea à les prendre. Puis, songeuse, elle le regarda s'éloigner en direction du village. Profitant de la légère déclivité il filait à grands coups de hanches. Il ne mettrait pas plus de temps qu'avec le scooter.

Elle mit le moteur en marche sans difficulté, sortit le *snow-car* devant la porte. Plus question d'aller jusqu'à Mouthe, elle n'en avait pas le temps. N'ayant pas envie de cuisiner, elle décida d'aller manger à Chapelle, tout en faisant un grand détour pour retrouver la route beaucoup plus loin.

Lorsqu'elle pénétra dans le café il y eut un court silence. Justement, au comptoir, Bouvet buvait un verre avec Michel. Elle était certaine qu'on venait de parler d'elle à l'instant. Bouvet la salua d'un air gêné.

— Bien rentrée, hier au soir, madame Berthod ?

— Oui, très bien, je vous remercie.

Elle s'assit à une table, commanda un Cinzano.

— Vous avez retrouvé le gosse ?

— Non, dit-elle. Il a disparu.

Maintenant tout le monde le savait. Le village, les jeunes de la ferme Lamy.

— Vous êtes montée chez les hippies ?

— Oui. Le gosse ne venait pas de chez eux.

— Dans ce cas il aurait dû parcourir une sacrée trotte pour venir jusque chez vous.

— Ne venait pas de Sur-les-Gifs, dit quelqu'un. N'ont pas d'enfants.

Elle devenait le point de mire de la demi-douzaine de consommateurs. Il lui était impossible de déjeuner là. Elle vida son verre un peu trop vite, surprit des regards. On penserait qu'elle buvait peut-être un peu trop.

— Votre scooter, il marche ? demanda Michel.

— Parfaitement. J'ai fait une longue balade après votre départ.

Il ne se passait rien dans le petit pays et le moindre fait prenait de l'importance, était accolé à d'autres et comme une boule de neige roulant d'un sommet finissait par devenir une véritable avalanche.

Sur la route de la distillerie où elle avait décidé de prendre son repas elle roulait lentement. On avait encore sablé et les chenilles faites pour la neige en souffraient. Lorsqu'elle laissa le scooter devant la porte du petit restaurant il y eut bientôt quelques gosses pour se rassembler autour.

L'après-midi, elle évolua à pleine vitesse sur le plateau, prenant des virages très secs, sautant par-dessus des buttes. Truc perdit l'équilibre, roula dans la neige. Inquiète, elle s'arrêta pour l'appeler. Il accourut mais refusa de monter à nouveau derrière elle. Elle dut rouler lentement vers la maison tandis qu'il suivait, au prix de gros efforts, à côté. Il finit quand même par accepter de monter mais se tapit, apeuré, dans le fond.

En approchant, elle le vit qui dévalait une pente, allongé sur la luge. Il était allé chercher celle-ci dans la grange et s'amusait tout seul avec une gravité curieuse. Il ne l'avait pas vu arriver et elle accéléra pour lui couper la route, l'obligeant à virer sec. La luge se retourna et il sortit de la neige en s'ébrouant avec un air furieux.

— Vous avez failli me rentrer dedans, cria-t-il avec rage.

— Dis donc, qui t'a permis de prendre la luge ?

— Vous n'étiez pas là, lui lança-t-il. Mais vous pouvez la reprendre. Elle marche mal.

— Tu mens. Elle est excellente.

Elle bouillonnait de questions rageuses, elle aussi, mais comprit qu'il se méfiait, était prêt à filer vers les bois si elle montrait sa rancune. Sans plus s'occuper de lui, elle rentra l'engin dans la grange, alla se servir un whisky avec beaucoup d'eau. La neige l'altérerait toujours.

— J'ai rapporté votre luge, lui dit-il. Elle est dans la grange. Pourquoi vous n'avez pas fait du feu ?

Tandis qu'il s'approchait de la cheminée, elle le contourna innocemment, lui barrant la sortie. Elle eut envie de lui dire : « À nous deux, mon bonhomme », mais s'abstint.

— Hier au soir, je suis allée à la ferme Lamy. Ils ne te connaissent pas, là-haut.

Il se retourna lentement, l'air méprisant.

— Vous m'espionnez.

— Je veux savoir d'où tu sors, cria-t-elle.

Puis s'en rendant compte, elle essaya de sourire.

— D'abord tu vas me dire ton nom. Ensuite où tu habites.

— Ça ne vous regarde pas, dit-il.

Il se dirigea vers elle d'un pas si ferme qu'elle eut peur.

Fugitivement, mais peur tout de même.

— Où vas-tu ?

— Laissez-moi passer, je pars.

Truc soudain se redressa et grogna inexplicablement. L'enfant se mit à hurler :

— Laissez-moi sortir, il va me mordre.

— Tu sais bien que ce n'est pas vrai. Truc ne te fera pas de mal.

Elle le saisit par le bras. C'était la première fois qu'elle faisait un geste pareil, était heureuse de sentir de la résistance sous la cape. Pierre était réel, bien vivant.

— Vous m'embêtez, dit-il. Je vais partir et je ne reviendrai plus jamais, comme votre petit garçon.

Horriifiée, elle le lâcha.

— Que dis-tu ?

— Il est parti et n'est jamais revenu ? Puisqu'il est mort ?

— Comment sais-tu cela ?

Pierre la regardait avec une expression sournoise. Non, il n'avait rien prémédité. Il ne pouvait pas savoir. Ou alors il appartenait à une famille du pays. Et dans le pays on savait comment Antoine avait disparu.

— Laissez-moi sortir.

— Depuis quand es-tu ici ?

— Je veux partir.

— Tu ne veux rien manger ?

Une ombre d'hésitation parut le faire flotter mais il secoua la tête avec une hargne visible.

— Vous vous moquez de moi. Vous ne me donnez jamais ce que je veux. Vous m'aviez promis de l'oie farcie et où est-elle ?

— Mais je n'en ai pas trouvé, fit-elle, partagée entre le rire et l'effarement. Et puis je ne t'avais rien promis, c'est toi qui m'as demandé.

— Que pouvez-vous me faire ?

— Tu veux goûter du foie gras ?

— J'aime pas le foie.

— Mais celui-là... Bon... On peut regarder ce qu'il y a dans le congélateur, si tu veux.

— Le grand machin blanc comme un coffre ?

Ce n'était peut-être qu'une ruse pour l'écarter de la porte. Elle en accepta le risque mais il la suivit dans la cuisine. Elle fit l'inventaire de ses réserves, songea à des frites avec du coq au vin. Il finit par accepter.

— Là, qu'est-ce qu'il y a ?

— Un gigot mais il faudrait du temps pour le faire cuire.

— Demain vous pourrez ?

Comment pouvait-il venir chaque jour sans que personne ne s'inquiète ? C'était impensable. Tout paraissait normal durant quelques instants puis on basculait vite dans l'irréel avec lui.

— Tu pourras venir demain ?

— Mais j'y serai. Je couche ici ce soir. Mes parents sont d'accord.

Elle se sentait lasse à l'avance. Le harceler de questions comme un policier ne servait qu'à l'épuiser elle. Et il pouvait disparaître comme il l'en avait menacée. Elle ne souhaitait pas qu'il parte pour ne plus revenir.

— Tu devais me rapporter un mot, dit-elle.

— Mais je l'ai... Attendez.

Il quitta la table pour aller fouiller dans la poche intérieure de sa cape, rapporta un papier plié en quatre. Du papier d'écolier quadrillé. « J'autorise mon fils à passer la nuit chez vous chaque fois qu'il voudra. »

— Je ne peux pas lire la signature, dit-elle.

— C'est mon père. Il signe toujours comme ça.

Un mot calqué sur ces billets par lesquels on excuse son fils auprès d'un instituteur. L'écriture en était malhabile, enfantine. Elle pensa tout de suite que c'était Pierre qui l'avait fait.

— Bien, dit-elle songeuse en posant le pot sur le buffet. Ça ne dit toujours pas ton nom.

— Roso, dit-il.

— Comment tu l'écris ? murmura-t-elle dans un souffle, craignant avoir mal entendu.

Enfin elle détenait une preuve.

— R.O.S.O. C'est tout simple.

— Oui.

Brusquement heureuse à éclater, elle alla examiner la signature du billet. En effet on pouvait lire un O dans le gribouillis. Elle en oubliait son repas. Les frites précuites n'avaient besoin que d'un bain d'huile bouillante et le coq au vin réchauffait lentement.

— Écoute, dit-elle. Pendant que tu manges, je vais te chercher d'autres habits. Tu verras, ils sont tout neufs. Il y a même une belle combinaison imperméable pour le ski... ou la luge, des knickers, des chaussures et des bons pulls. Je reviens tout de suite.

Dans le living quelque chose frôla son esprit, la troubla mais elle ne put préciser plus complètement cette sensation. Elle revint les bras chargés de vêtements.

— Regarde si c'est joli.

Il mangeait et ses yeux allaient et venaient au fond des orbites creuses. Il tendit soudain sa fourchette vers un pull jacquard :

— Ça !

— Tu aimes les couleurs ? Grège et marron ? Tu as bon goût.

— Je peux me changer tout de suite ?

— Tu as fini ?

Sans répondre il se leva. Il commença d'enlever son pull noir puis s'arrêta. Elle comprit qu'il était intimidé.

— Voilà comment tu vas faire, dit-elle. Tu mettras cette chemise pour éviter que la laine ne te gratte. Puis le pull, puis ce slip, les chaussettes montantes, les knickers. Et tu choisiras les chaussures qui te plairont le plus.

Elle alla dans le living, fit sortir Truc qui grattait à la porte. Il faisait encore grand jour. Elle referma. Son œil dut enregistrer un détail, car à nouveau elle ressentit un vague malaise mais n'eut pas le temps de le préciser. Pierre sortait et il était méconnaissable. Pire, il ressemblait vaguement à Antoine.

« Je suis folle, pensa-t-elle. Antoine n'était pas ainsi. Ses cheveux étaient plus clairs, pas si noirs. » Ceux de Pierre pendaient sur les épaules. Ils étaient sales.

— Tu es très beau, dit-elle, les yeux pleins de larmes.

— Vous avez une glace dans votre chambre. Je peux monter ?

Pierre s'examina avec soin devant le miroir, se retourna même pour vérifier ce que ça donnait dans son dos.

— Tu es très bien ainsi. Il y a une veste en peau retournée si tu veux.

— Et la combinaison ?

— Pas avec les knickers. Tu l'essayeras demain.

— Oui, demain.

— Tu peux aller faire de la luge.

— Vous venez ?

— Non, je vais ranger la cuisine.

Tout en ôtant le couvert, elle examina les vêtements abandonnés par le jeune garçon. Ils étaient de mauvaise qualité. Mais la cape était épaisse, très lourde.

La vaisselle achevée, elle entendit Truc gémir, pensa qu'il voulait entrer. Il était attaché par une des courroies de la luge à un gros anneau scellé dans le mur de façade.

— Mon pauvre vieux, dit-elle.

Là-bas, Pierre descendait en luge et à cette distance elle pouvait croire que c'était Antoine, son fils. Peut-être n'aurait-elle pas dû. Qu'en penserait Guy ? Il reviendrait à la fin de la semaine, vendredi soir ou samedi matin. Il téléphonerait. C'était ennuyeux. Mais elle lui expliquerait que mieux valait désacraliser leurs souvenirs. En commençant par les vêtements.

— Rentre, dit-elle à Truc.

Elle lui donna à manger pour le consoler, lui fit la surprise de deux morceaux de sucre.

Quand la nuit tomba, elle alla chercher Pierre qui continuait ses descentes. Il était à bout de souffle mais s'entêtait à poursuivre son jeu.

— Tu vas te rendre malade, dit-elle. Pourquoi ne voulais-tu pas que Truc joue avec toi ?

— Il m'embêtait, voulait me mordre.

Parviendrait-elle à le réconcilier avec le chien-loup ? Elle en doutait. Il faisait beaucoup de comédie à ce sujet mais il avait quand même osé s'approcher de l'animal pour lui passer la courroie de cuir dans le collier et l'attacher.

Elle le lui fit remarquer tandis qu'ils revenaient vers la maison.

— Je l'ai eu par surprise, dit-il, mais il a failli m'arracher la main.

— Tu me racontes des blagues, dit-elle.

— Je vous jure. Vous l'avez détaché ?

— Il est dans la maison.

— Pourquoi ne le mettez-vous pas dans la grange ? Moi je serais plus tranquille.

— Il a l'habitude de vivre avec nous, dit-elle sèchement. Il est inutile de revenir là-dessus.

Pour le consoler elle lui proposa du chocolat.

— Tu ne feras que boire. Tu viens de manger et...

— J'ai encore faim.

Il dévora un paquet de gâteaux fourrés aux abricots. Charlotte en prit un pour le donner à Truc.

— Vous lui donnez des gâteaux ? fit-il avec indignation. De mes gâteaux ? Je n'en veux plus.

— Mais voyons, il les aime, tout comme toi.

— Vous l'aimez plus que moi.

Charlotte le fixa en s'efforçant de rester impassible. Mais ce cri du cœur l'avait bouleversée.

— Je ne l'aime pas plus que toi, dit-elle, lui c'est une bête et toi tu es un être humain. Entre lui et toi, c'est toi que je choisirais s'il le fallait. Mais tu vois, il aimait beaucoup Antoine et ça je ne peux pas l'oublier.

— Mais vous me choisiriez moi s'il le fallait ?

— Je viens de te le dire.

— S'il mourait alors ? Je pourrais rester tout le temps chez vous ?

— Que vas-tu dire là ? Tu ne peux pas rester tout le temps chez moi. Tu n'es pas mon enfant. Tu es le fils de M. et de Mme Roso. C'est ainsi. Mais nous pouvons nous voir assez souvent puisque ton père le permet. Tu sais, j'aimerais bien le rencontrer pour le remercier. Est-ce qu'il habite loin d'ici ?

— Donc si Truc n'était plus là vous ne pourriez quand même pas me garder tout le temps ?

— Je viens de te le dire. Mais tu sais, Truc est indispensable. Il me protège. Grâce à lui j'ai moins peur dans cette maison toute seule. Personne n'oserait l'affronter.

Lorsqu'il soulevait son bol pour boire, sa tête disparaissait presque dedans.

— Tu ne veux pas prendre un bain ? Dans la baignoire en haut ?

— Je viens de manger, dit-il. Il ne faut pas.

— Tu sais, moi je ne fais jamais attention et je ne m'en porte pas plus mal. Il faut se laver quelquefois.

— Je peux regarder la télévision ?

— Pour le moment il n'y a pas grand-chose, dit-elle, mais on peut écouter de la musique.

Intrigué, il la regarda placer la cassette. Puis il écouta avec surprise pendant une minute, parut déçu.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un concerto de Bach. Ça ne te plaît pas ?

— Pas beaucoup.

À ce moment-là, Charlotte découvrit les longs roseaux massettes qu'elle avait cueillis durant l'été et placés dans un vase. Elle s'expliquait enfin le malaise qui l'avait effleurée à deux reprises.

— C'est bien Roso que tu t'appelles ? fit-elle en se contenant. C'est un drôle de nom.

CHAPITRE V

Elle désigna les massettes dans le vase.

— Ce sont des roseaux. Aussi. Tu les as remarqués dès hier et tu as décidé que tu t'appellerais ainsi. Tu ne cesses de mentir. C'est comme pour ton prénom. Tu m'as demandé si Pierre me conviendrait. Et ce billet, hein ? C'est toi qui l'as écrit. Bien sûr il est trop tard pour que je te renvoie mais demain matin je te conduirai chez toi et j'aurai une explication avec tes parents. Et n'essaye pas de mettre le scooter en panne comme hier au soir. Je me méfierai.

Il la regardait la tête penchée sur le côté comme si son cou frêle ne pouvait en supporter le poids. Elle allait et venait, plus énervée que furieuse.

— Voilà, tu n'es qu'un menteur.

L'enfant se leva et se rendit dans la cuisine.

Elle résista quelques minutes, le rejoignit. Il avait déposé tous les vêtements d'Antoine sur une chaise, soigneusement rangés, repris les siens.

— Que fais-tu ?

— Je m'en vais.

— À cette heure-ci ? La nuit est tombée. Je te l'interdis.

— Vous n'en avez pas le droit. Si vous m'empêchez de sortir, je me plaindrai.

— À qui ? le défia-t-elle.

— Aux gendarmes.

— Très bien, on va leur téléphoner tout de suite dans ce cas. Je vais leur signaler que j'ai trouvé un petit garçon, qu'il ne veut dire ni son nom ni où il habite, que je suppose qu'il est en fugue. Ils viendront te chercher et sauront bien te faire parler eux.

Elle claqua la porte, traversa le living pour fermer à clé celle qui communiquait avec la grange puis celle donnant directement à l'extérieur. Truc suivait ses allées et venues avec inquiétude. Il détestait que l'on élève la voix. Elle s'assit près du téléphone, prit l'annuaire du Doubs. La gendarmerie se trouvait à Mouthe. Elle nota le numéro sur un papier, referma l'annuaire. Relevant les yeux elle

l'aperçut à la porte de la cuisine qu'il avait ouverte en silence. Il paraissait attendre tranquillement.

— Est-ce que tu es décidé à partir ?

— Si vous téléphonez, oui. Ils viendront et diront que vous les avez dérangés pour rien.

Elle fut prise de panique. Les gendarmes furieux pouvaient rencontrer Michel ou Bouvet. Ils épilogueraient, concluraient qu'elle ne supportait pas la solitude, avertiraient peut-être son mari. Guy ne lui pardonnerait pas d'avoir créé cette agitation. Il détestait le scandale, se faire remarquer.

— Je ne vois pas comment tu pourrais sortir, dit-elle. Tout est fermé.

— Oh ! Je sortirai, dit-il.

Il ouvrit sa cape et elle vit qu'il tenait un couteau à découper dans la main. La lame vers le haut, légèrement oblique et non maladroitement comme elle aurait pu le faire elle. Elle frissonna sur tout le corps.

— Veux-tu aller remettre ce couteau en place ?

— Est-ce que vous allez téléphoner ? Dans ce cas il faudra m'ouvrir la porte sinon je tue votre chien.

Glacée d'horreur, elle fut certaine qu'il le ferait. Truc, assis sur son arrière-train, tournait la tête tantôt vers elle, tantôt vers lui, sans méfiance. Si elle lui ordonnait de sauter sur le gamin il ne comprendrait pas, n'obéirait pas. De plus elle n'y songeait pas sérieusement.

— Tu peux sortir, dit-elle. Les clés sont encore sur les portes. Va-t'en et ne reviens jamais. Jamais, tu m'entends ?

Puis elle cessa de le regarder, se renversa en arrière, la nuque sur le dossier, les yeux fermés. Elle entendit un bruit de pas, pensa qu'il s'approchait pour l'égorger. Elle eut un faible sourire. Comme il serait étrange de mourir de la main de ce gosse. Personne ne comprendrait rien au crime. Il pourrait disparaître sans laisser de trace.

Puis il y eut un long silence et elle finit par ouvrir les yeux. Il n'était plus dans la pièce mais elle était certaine qu'il n'avait pas quitté la maison. Elle se levait lorsqu'il parut, habillé à nouveau comme Antoine.

— Maintenant, dit-il, on peut allumer la télévision ?

Se transformait-il en bon petit garçon en enfilant les vêtements de son fils, abandonnant ses habits noirs de petit démon ? Quelle sottise, ce genre de réflexion !

— Si tu veux, dit-elle.

Elle ne savait plus que faire. Peut-être devrait-elle signaler à la gendarmerie la présence de cet enfant venu de nulle part. Mais c'était Guy qui pensait ainsi par son intermédiaire, pas elle. Charlotte, elle, aimait le flou, le vague, l'impondérable. Et si le mystère de Pierre

Roso l'irritait parfois elle en subissait le charme équivoque, ne pouvait s'en cacher. Il avait surgi dans sa vie démolie comme projeté par son subconscient. Vêtu comme l'était son frère enfant, s'appelant Pierre comme avait failli se prénommer Antoine, farouche, secret comme elle l'était autrefois et comme elle l'était restée dans le fond d'elle-même. Mais le couteau ? Avait-elle souhaité qu'il s'empare d'un couteau pour en menacer la vie de Truc et indirectement la sienne ? Après la mort de son fils, elle avait souvent songé au suicide mais sans jamais ébaucher le moindre commencement d'exécution. Où avait-elle lu ou entendu qu'une femme s'était tranchée la gorge avec un rasoir à lame ? Faute de rasoir, avait-elle admis ce couteau si bien aiguisé qu'il pouvait découper n'importe quoi ?

Sans se détourner de l'écran de télévision, il lui demanda soudain :

— Tu sais faire la fondue ?

— Bien sûr. J'ai du comté, du vin blanc... C'est très facile. Tu veux qu'on en fasse une ce soir ? Eh bien, c'est d'accord. Je vais découper le fromage, préparer le pain.

Elle tailla de fines lamelles de fromage avec un épluche-légumes, plongée dans ses pensées, fut effarée du tas énorme. Jamais ils ne mangeraient tout ça, Pierre et elle.

Lorsque tout fut prêt, elle installa le réchaud sur une table basse non loin de la télévision, apporta le poêlon, la corbeille de pain rassis. La première elle piqua sa longue fourchette dans la crème bouillante, souffla sur le pain enrobé de fromage avant de le porter à sa bouche. Il suivait tous ses gestes, l'imitait. C'était comme un reflet fidèle.

— Tu trouves ça bon ?

— Oui... C'est chaud mais c'est bon.

Peu à peu leur rythme se précipita, comme un jeu. C'était à celui qui piquait son pain le plus vite possible au bout de la fourchette, la faisait tourner dans la fondue et l'avalait.

— Ah ! dit-elle, un gage ! Tu as laissé tomber ton morceau de pain. Celui qui fait ça doit payer une bouteille. Mais pour ta peine tu vas aller me chercher la bouteille de vin blanc sur la table et un verre.

Il obéit, revint tout de suite. Mais à son tour elle laissa du pain dans le poêlon.

— Un gage ! fit-il avec excitation.

— Tu as raison. Dis ce que je dois faire.

L'enfant parut réfléchir puis soudain son regard tomba sur Truc allongé près d'eux.

— Je veux que tu mettes le chien à la porte.

D'un seul coup tout s'écroulait. La joie s'éteignit. Et lui la regardait avec le même sourire ravi. Sa méfiance envers Truc était une logique effrayante, d'une continuité entêtée qui ne laissait aucun espoir d'amélioration.

— Bien, dit-elle. J'ai perdu il faut que je paie. Truc, allons lève-toi et suis-moi.

Elle se dirigeait vers la porte de la grange.

— Ah ! non, dit le gosse, dehors. Pas dans la grange.

— Écoute, dit-elle, il fait froid. Truc n'est pas habitué à passer la nuit dehors.

— Tu triches, dit-il.

— Non je ne triche pas. Et puis un gage ne doit pas mettre en cause un autre être que moi. Il serait injuste que Truc soit pénalisé par ma faute.

— Ce n'est pas un être, dit-il, mais un chien.

Charlotte ouvrit la porte de la grange et Truc sortit la tête basse, ne comprenant certainement pas. Pierre se leva et alla se planter devant la télévision.

— Hé ! fit-elle d'une voix tremblante, il reste encore de la fondue.

— Je n'ai plus faim.

— Tant pis pour toi. Je vais la finir.

Mais elle ne put avaler plus de trois morceaux de pain, se versa du vin blanc à plusieurs reprises. Elle finit par souffler sur la flamme du petit réchaud, emporta le plateau à la cuisine.

— Est-ce que tu veux un fruit ?

— Je n'ai plus faim, dit-il sèchement.

Elle désespérait lui faire comprendre que Truc était un brave chien affectueux qu'elle ne pouvait maltraiter. Il devait être jaloux. Exclusif plutôt.

Un peu plus tard il la rejoignit dans la cuisine, but deux verres d'eau fraîche.

— C'est tout con la télé, dit-il. Je veux aller me coucher. Où c'est mon lit ?

— Je vais te montrer ta chambre.

— Celle de votre fils ?

Non, pas celle-là. Personne n'y avait jamais plus couché depuis qu'Antoine n'était plus. Et ce n'était pas ce gosse insolent, mal élevé et douteux qui allait mettre un terme à cet état de choses.

— Le radiateur est coupé, dit-elle. Et puis tu seras mieux dans la chambre d'amis, tu verras.

— Pourquoi ne voulez-vous pas que je couche dans l'autre ? Je ne crains pas le froid et la nuit je n'aime pas le chauffage.

— Le lit n'est pas fait, murmura-t-elle.

— Oh ! Ça ne fait rien. Avec de bonnes couvertures...

Lorsqu'elle ouvrit la porte de la chambre, il la bouscula presque pour y entrer le premier, regarda autour de lui. Son visage exprima une grande déception et il jeta avec colère :

— Il n'avait pas de jouets ?

— Pas ici... À Dijon... Ici il vivait surtout dehors. La luge, le ski et même des patins à glace pour le lac... L'été il faisait du vélo, jouait au ballon.

Mais il avait découvert l'électrophone et la réserve de disques.

— Ça c'est chouette, dit-il.

— Tu as un cabinet de toilette à côté, fit-elle très bas. Tu peux prendre une douche si tu veux...

Pierre ne faisait plus attention à elle. Il avait placé un disque sur le plateau, posait maladroitement la tête en plein milieu.

— C'est quoi ? demanda-t-il impatient.

— *Alice aux pays des merveilles.*

— C'est tout con.

Il bousculait l'appareil, ôtait le disque, le jetait à côté sans le remettre dans la pochette, fouillait avec frénésie parmi les autres. Il finit par trouver un quarante-cinq tours de Sheila.

— Ça c'est chouette.

— Antoine détestait ce genre de chanteur, dit-elle.

— Alors pourquoi le lui avoir acheté ?

— C'est un cadeau. D'une femme idiote qui croyait que ça lui plairait. Mais tu as de bons disques des Beatles.

Il n'écoutait pas, scandait la chanson d'un tortillement de hanches. Elle alla chercher des draps, fit le lit en subissant les quatre titres du disque.

— Il n'y en a pas d'autres ?

— Essaye les Beatles.

— J'y comprends rien, avoua-t-il.

— Tu as des disques plus anciens, des contes de Perrault. Le petit Chaperon rouge...

— Pas des disques de cow-boys ?

— Je ne crois pas.

Les disques s'éparpillaient autour de lui et la chambre vivait à nouveau. Il écouta le début d'un conte d'Andersen mais arrêta tout de suite après.

— Pourquoi il n'aimait pas Claude François, Dalida et tous les autres ?

— C'était ainsi.

— C'est pas marrant tout ça, dit-il en se relevant.

Il alla fourrer son nez devant le rayon des albums de bandes dessinées.

— Tu as Lucky Luke, Astérix, Boule et Bill.

— Ouais.

Il en prit un au hasard.

— Voilà un pyjama, dit-elle. C'est le plus petit que j'ai trouvé. Tu n'auras qu'à retrousser les jambes de pantalon et les manches.

- Pourquoi, il était plus grand que moi, votre fils ?
- Plus grand et plus large.
- Et il avait mon âge ?
- Un an de plus.
- Ah bon !

Il s'allongea sur le lit sans même se déchausser.

— Tu ferais mieux de te déshabiller et de te coucher. Tu risques de t'endormir tout habillé.

Il releva la tête, la fixa :

- Il est mort comment votre fils ?
- Dans un accident d'avion.
- Non, c'est vrai ?

Écarquillant les yeux, il s'assit en tailleur sur le lit.

- Il était déjà monté en avion ?
- Plusieurs fois, fit-elle avec effort.
- Pour aller où ?

— Ses grands-parents l'emmenaient chaque année à Pâques faire un grand voyage. Une fois au Mexique, une autre fois au Canada. Cette fois-là ils allaient en Afrique noire pour un safari-photo...

— C'est quoi ?

— On visite une réserve et l'on prend des photos de lions, d'éléphants, de rhinocéros.

- De tigres ?
- Pas en Afrique.
- Y avait pas de tigres ? C'était tout con.

Elle se dirigea vers la porte mais il la rappela.

Cette histoire l'excitait visiblement et Charlotte en éprouvait une grande rancœur.

- L'avion s'est écrasé ?
- Oui. Au décollage de l'escale de...
- Ils sont tous morts ?

Incapable d'en dire plus, elle sortit de la chambre, descendit en hâte. Elle se servit un verre de whisky qu'elle avala pur, regarda hébétée la télévision qui marchait toujours. Au bout de quelques minutes elle tourna rageusement le bouton.

Lorsqu'elle ouvrit à Truc il se rua comme un fou dans la pièce, tourna en rond en poussant de petits gémissements plaintifs. Elle s'accroupit et il lui lécha le visage.

— Chut, dit-elle, ne fais pas de bruit.

Aussitôt elle se rebella contre ce qu'elle venait de dire. De quel droit ce sale gosse dirigerait-il sa vie ?

— Viens, dit-elle.

Elle choisit un morceau de viande dans le réfrigérateur et le lui donna. Puis elle sortit le gigot du congélateur pour qu'il dégèle

pendant la nuit, en profita pour prendre également des croissants et une brioche au beurre pour le petit déjeuner du lendemain matin.

Truc l'accompagna jusqu'au pied de l'escalier. Il la regarda avec des yeux suppliants lorsqu'elle commença à monter et elle finit par lui enjoindre de venir. Il se précipita comme un fou mais au lieu de tourner à droite vers sa chambre, prit à gauche, se posta dans celle d'Antoine en grattant de sa patte.

— Viens. Allons, ne sois pas têtue.

Il finit par obéir, la tête basse.

Une fois couchée, elle continua d'entendre Sheila chantant à pleine gorge.

CHAPITRE VI

Il avait dû s'en aller très tôt, à l'aube. Elle n'avait rien entendu et Truc, qui dormait au pied de son lit, ne s'était même pas réveillé. Lorsqu'elle n'avait pas découvert ses vieux vêtements dans la cuisine, elle était remontée, avait entrouvert doucement la porte de sa chambre. Le lit était refait avec des draps propres, les mêmes qu'elle avait sortis la veille. Tout était en ordre, les disques, l'électrophone et l'album de bandes dessinées sur l'étagère. Les vêtements d'Antoine pliés sur une chaise.

Truc la suivait en gémissant et en cherchant partout, jusque sous le lit. Peut-être flairait-il le souvenir d'Antoine et éprouvait-il de la peine.

Elle songea ensuite au billet mais ne put le retrouver dans la cuisine. Elle fouilla dans chaque tiroir, dans le living également. L'enfant l'avait emporté.

Tandis que le café se faisait, elle sortit au-dehors, essaya de retrouver ses pas mais la neige était trop dure. Pourtant sur la petite pente voisine les traces de la luge restaient visibles, elles. Mais elle savait que le soleil de cette journée, qui s'annonçait radieuse, les ferait fondre en quelques heures.

Elle but plusieurs tasses de café puis alla chercher la chemise d'Antoine que Pierre avait portée la veille. Truc la renifla, gémit et remonta l'escalier pour gratter à la porte. Il ne flairait que l'odeur de son fils. Elle l'entraîna au-dehors, assez loin de la maison et lui fit à nouveau sentir la chemise. Mais le chien tourna en rond en gémissant, finit par rentrer à La Rousse.

Sur une carte Michelin elle découvrit que La Rousse était plus proche de Foncine-le-Bas que de Chapelle-des-Bois. Environ quatre kilomètres en coupant à travers bois. L'enfant pouvait venir de là-bas.

Une fois prête, elle fit le plein du scooter, appela Truc qui s'installa, méfiant, à l'arrière.

— Ne crains rien. J'irai lentement.

Elle rejoignit la route, passa près de la ferme Lamy. Elle aperçut plusieurs personnes devant la porte, agita la main sans s'arrêter. Plus loin elle rencontra des congères mais put les contourner en quittant la

route. La descente sur Foncine fut assez facile et elle s'immobilisa devant le café du pays.

Tranquillement elle pénétra dans l'épicerie du village, attendit son tour d'être servie. Elle acheta des aliments pour chien.

— Y a-t-il une famille Roso ? demanda-t-elle en s'efforçant d'avoir un ton très naturel.

L'épicière parut réfléchir :

— Roso ? Ce nom ne me dit pas grand-chose. On vous a dit qu'ils habitaient ici ? Je connais à peu près tout le monde sauf les gens qui viennent pour la neige, évidemment. Vous avez demandé au café ?

— Non, pas encore.

— Ils vous renseigneront peut-être. C'est tout ce que vous voulez ?

En sortant elle aperçut la fourgonnette des postes et attendit le facteur.

— Roso ? Je n'ai pas ça dans mes clients. Et je fais plusieurs villages, vous savez.

L'enfant avait donc menti.

— Ils ont un petit garçon de dix ans qui porte une longue cape d'un bleu très sombre, presque noire, taillée dans du tissu militaire très certainement.

— Non, je ne vois pas.

Le café était désert. Elle commanda une Suze-citron, mais n'obtint pas de renseignements. Personne n'avait vu de petit garçon portant une longue cape.

— Il y a beaucoup de gens qui habitent la région. Des étrangers au pays qui s'installent dans des vieilles maisons, des fermes isolées. Vous êtes bien madame Berthod ? lui demanda la patronne. Je vous ai reconnue à cause de votre engin. Votre mari vient quelquefois ici l'été.

Elle décida d'aller jusqu'à Foncine-le-Haut, dut suivre la route verglacée. Mais elle n'obtint pas de meilleures informations, déjeuna dans un petit restaurant. Elle choisit de rentrer par une autre route malgré la forte pente qui l'attendait. Le scooter pouvait franchir ce genre d'obstacle mais elle crut bien devoir faire demi-tour. Durant une heure elle dut jeter de la neige sur le verglas pour avancer et franchir le petit col.

Plus loin il y avait une ferme mais les volets en étaient fermés. Elle s'arrêta un moment, tourna autour en espérant découvrir des traces. Truc fouinait lui aussi mais visiblement personne n'était venu là depuis quelque temps.

Elle fut quand même heureuse d'apercevoir La Rousse, conserva jusqu'au bout l'espoir qu'il était revenu et l'attendait. Elle n'avait pas fermé les portes et en entrant dans le living elle l'appela :

— Pierre ?

Mais il n'était pas revenu. Attristée, elle donna à boire et à manger

au chien, alla s'étendre dans le living en écoutant de la musique, un verre de whisky à la main.

Le téléphone la fit sursauter. Malgré l'improbabilité de la chose elle crut que c'était le jeune garçon qui l'appelait. Ce n'était que son mari.

— Tu devais m'appeler, lui reprocha-t-il. Tout va bien ? J'ai appelé vers midi.

— J'étais sortie.

— Tu vas bien ?

— Oui, ça va. Quand viens-tu ?

— Vendredi soir certainement. Veux-tu que j'amène des amis ? Les Gardet par exemple ?

Il devait appréhender de passer le week-end en tête à tête avec elle.

— Une autre fois, dit-elle. Je ne me sens pas disposée à recevoir du monde.

— Comme tu voudras. Mais cela t'aurait distraite... Tu sais que Louise Gardet t'aurait donné un coup de main.

— Je n'y tiens pas du tout. Une autre fois.

— Tu es certaine que tout va bien ? Je te trouve une drôle de voix. Veux-tu que je t'envoie le docteur Rolland ?

— Je ne suis pas malade.

— Peut-être un peu déprimée ?

— Non. Je suis en pleine forme.

Elle se méfiait. Il était quand même capable d'avertir le docteur. Il fallait lui donner la preuve qu'elle n'avait pas besoin d'être examinée.

— Je sors tous les jours avec le scooter. Il marche toujours très bien. *Je mange à droite et à gauche* et je ne m'ennuie pas. Que veux-tu que je prépare pour vendredi soir ?

— Ce que tu voudras... Rien de sensationnel. Toute cette semaine j'ai fait pas mal de déjeuners d'affaires. Je profiterai du week-end pour me mettre au régime.

— Entendu.

Le combiné raccroché, elle le regarda d'un œil sombre. Elle ne comprenait pas son mari. Dans cet accident il avait perdu non seulement son fils unique mais aussi ses parents, et pour lui la vie continuait comme s'il ne s'était rien passé. Il avait résisté au choc avec son égoïsme habituel. Qu'est-ce qui pourrait un jour l'atteindre au plus profond de lui-même, lui donner le dégoût de l'existence qu'il menait ?

Cinq minutes plus tard, le téléphone sonna à nouveau et elle pensa que Guy la rappelait.

— Madame Berthod ? J'ai votre oie. C'est peut-être un peu tôt dans la semaine, comme j'en ai trouvé une j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas laisser passer l'occasion.

— Mon oie ?

— Mais oui, souvenez-vous.

— Oui, bien sûr. Je passerai la prendre. Demain. Aujourd'hui, je ne suis pas venue à Chapelle.

— Oh ! Ça ne presse pas, quand vous voudrez. Tout va bien à La Rousse ? Pas besoin de quelque chose ?

— Non, merci, tout va bien.

Elle se dit que peut-être son mari avait demandé au café du village des nouvelles de sa femme et le patron avait choisi le prétexte de l'oie pour la rappeler.

L'oie farcie. Elle l'avait complètement oubliée. Le gamin lui avait demandé d'en faire cuire une. Pourquoi une oie ? Où avait-il entendu ces mots, magiques pour lui peut-être, évoquant des festins somptueux, des réveillons extraordinaires ? Elle se mit à rire. Quelle tête ferait Guy lorsqu'elle lui servirait cette oie. Combien pouvait-elle peser ? Il serait furieux, circonspect quant à l'état mental de sa femme. La bête devait bien faire plusieurs kilos. Pour deux c'était une quantité énorme de marchandise. Que diraient aussi les gens de Chapelle lorsqu'ils sauraient qu'elle avait commandé une oie pour elle et son mari ? Plus que jamais ils penseraient qu'elle n'allait pas très bien et avait quelque chose de dérangé dans la tête.

Pourtant elle avait vraiment désiré faire plaisir à l'enfant. Elle s'était vue sortant l'oie dorée et fumante du four, l'apportant sur la table devant les yeux extasiés de Pierre Roso.

— Pierre Roso, répéta-t-elle.

Puis elle hurla. De toutes ses forces pour se libérer de ce cauchemar. Truc, névrosé comme la plupart des chiens de race, fit un bond terrible et se mit à hurler à la mort. Ce fut d'un effet brutal sur la crise de Charlotte. Elle se dressa, se bouchant les oreilles avec ses mains :

— Tais-toi, pour l'amour du ciel, tais-toi !

Elle prit un coussin, le lui lança à la tête. Il s'enfuit derrière un fauteuil, ne bougea plus. Lorsque quelques secondes plus tard il risqua un œil inquiet, elle éclata de rire. Tout frétilant, il la rejoignit, plaça sa gueule entre ses genoux, ferma les yeux de bien-être.

— Tu es gentil, Truc, mon bon Truc. Toi seul me comprends. Toi seul as vu ce petit garçon, n'est-ce pas ? Il était vêtu d'une longue cape. Il a mangé ici plusieurs fois, il a même couché. Pourquoi refuses-tu de flairer son odeur ? Dis-moi pourquoi tu refuses ?

Truc gémit sans expression particulière. De l'index elle frappa son crâne :

— Qu'y a-t-il là-dedans ? Juste l'odeur d'Antoine ? Tu refuses celle d'un autre enfant de son âge ? C'est ça ta fidélité ? Mais elle me désespère, moi. Je n'ai rien à quoi me raccrocher. Rien. Même cette luge que j'ai décrochée, j'aurais très bien pu le faire inconsciemment, pas précisément pour l'enfant. L'autre soir, Bouvet m'a vue, avec elle. Tu étais attelé avec le harnais. Il a dû trouver ça très curieux. De

même pour les vêtements. Il y en avait dans la penderie et aussi dans la commode. Est-ce que je les ai rassemblés pour une illusion ? Une hallucination ? Tu sais ce qui se passe en toi ? Tu sens que ce gosse ne t'aime pas. Alors tu réagis à ta manière de chien. Tu l'ignores. Non seulement lui, mais encore son odeur. Tu refuses de flairer sa trace. Tu la méprises. Pour ton orgueil de chien c'est la pire des insultes, car si tu suivais sa piste ce serait la preuve que tu y es attaché. Tu comprends ça, hein ?

Maintenant le chien-loup haletait et sa langue pendait sur le côté de sa gueule.

— Il avait le couteau à découper dans la main hier au soir. Il voulait te tuer. Peut-être qu'il y serait parvenu. Tu ne te méfiais pas. Tu aurais cm qu'il s'approchait de toi pour te caresser, enfin. Qu'il avait fini par faire la paix. Et il t'aurait enfoncé la lame dans la gorge. Oui, je l'ai vu dans ses yeux. Il l'aurait fait.

Elle se pencha, appuya sa joue contre la tête tiède de l'animal. Il clignait des yeux et ses cils chatouillaient sa peau. Elle soupira.

— Il y avait Antoine si lumineux, si beau. Il n'était qu'amour pour moi comme pour toi, pour tout ce qui l'entourait. Mais il avait failli y avoir Pierre. Pendant deux mois Pierre a existé. Là, dans mon ventre. Et aussi dans ma tête, dans mon amour. Dans la tête de son père, dans celles de plusieurs personnes. Tu crois qu'il suffit qu'on change un prénom pour que cet être disparaisse ? Moi, je ne le crois pas.

La langue de Truc lui mouilla le bout du nez.

— Alors Pierre est venu, noir, sombre, famélique, secret. Il n'est que méfiance et haine. Il est jaloux. De toi, mon pauvre Truc, mais aussi d'Antoine. Il veut sa luge, ses vêtements, mais ce qu'il veut surtout c'est que je l'aime... Hier j'aurais voulu le border dans son lit, lui embrasser tendrement le front mais il n'a pas voulu. Il a passé et repassé cet horrible disque dans la chambre. Tu te souviens de sa déception lorsqu'il s'est rendu compte qu'il n'y avait pas beaucoup de jouets d'intérieur ? Peut-être pensait-il au train électrique, au circuit automobile, aux jeux de constructions mécaniques ou autres et aussi à cette petite machine à vapeur qu'Antoine aimait tant et qui fonctionne comme une véritable. Peut-être que je pourrais téléphoner à Guy pour lui dire d'apporter tous ces jouets ici.

Elle se dressa et se mit à marcher dans la pièce suivie par le regard attentif et inquiet de Truc :

— Oui, voilà pourquoi il est reparti avant le jour comme un voleur. Il était déçu, furieux que cette chambre ne soit pas telle qu'il l'avait imaginée. Il avait dû en rêver. Or celle-ci est d'une sobriété monacale. Nous l'avions voulu ainsi pour qu'Antoine ne pense qu'aux jeux extérieurs. Surtout son père qui lui reprochait déjà de trop lire, de trop aimer vivre dans la maison. Il y avait la luge, les skis, les patins et sans

lui laisser le temps de souffler il l'obligeait à passer d'un jeu à l'autre. Les longues marches dans la neige avec les raquettes également. Et pour l'été le vélo, le ballon de football, la natation et le petit voilier sur les lacs. Tu sais, je crois qu'il faisait semblant d'aimer tout ça pour ne pas décevoir Guy. Mais ce qu'il aimait le plus c'était jouer à reconstituer ses rêves secrets. Tu te souviens quand tu jouais le chien de traîneau ? *Croc-Blanc* l'avait enthousiasmé, je sais. Vous alliez bivouaquer dans la neige à des kilomètres. Et moi, d'ici, je pouvais voir la fumée de votre petit feu qui s'élevait dans le ciel. Il essayait de faire frire du lard, m'avait demandé un jour comment préparer les haricots. Je lui en avais donné une petite boîte. Vous avez dû vous la partager.

Elle alla se verser deux doigts de whisky, les jeta au fond de sa gorge.

— Eh oui, je bois. Ne me regarde pas ainsi, on dirait que tu m'en fais reproche. Mon pauvre chien, comme si tu étais capable de me reprocher quoi que ce soit. Toi qui m'aimes tant.

Agenouillée, elle ouvrit les bras, reçut contre sa poitrine tous ces kilos de chair tremblante qui ne savaient comment lui manifester leur compréhension. Elle le berça avec des larmes dans les yeux.

— L'autre est venu et avec sa rage rentrée il a joué avec la luge. Tu sais, il serait tombé de fatigue si je n'étais allée le chercher hier au soir. J'avais l'impression qu'il voulait rattraper tout ce temps perdu mais aussi essayer de la casser. Il y a tant de hargne, de haine dans ce petit corps déficient. Tu as vu comme il est maigre ? Il mange à s'en faire éclater l'estomac. J'avais fait le projet de le remplumer. Qu'il n'ait plus ce cou fragile, ces petits bras et surtout ces yeux caves au fond de leur orbite. Tu vois, s'il avait pris du poids, de la graisse et des muscles, il aurait fini par devenir un garçon comme les autres. Il aurait perdu sa haine. Il y avait Pierre, nous l'avons rejeté aux ténèbres au profit d'Antoine, et maintenant Pierre est revenu, méchamment triomphant, prêt à tout saccager. Tout. Hier au soir j'ai eu très peur sur le moment et puis je n'ai même pas songé à fermer la porte de ma chambre à clé cette nuit. Tu vois, j'étais quand même confiante. Peut-être que j'ai eu tort.

Elle sourit à travers ses larmes :

— Bien sûr tu étais là, mon bon gros, tu l'aurais empêché d'approcher. Mais il ne savait pas que je t'avais fait monter dans ma chambre. Il m'avait demandé de te jeter dehors. Déjà en te faisant aller dans la grange je l'avais irrité. Peut-être que cette nuit il est descendu chercher le couteau, peut-être qu'il a entrouvert doucement la porte de ma chambre et que tu as grogné en signe d'avertissement. Il n'aura pas insisté.

Prenant la tête de Truc entre ses deux mains elle plongeait son regard

dans le sien. Aucun chien ne peut aisément le supporter, et il essaya de détourner les yeux. Truc n'échappait pas à la règle et il préféra fermer les paupières.

— Tu sais, toi, peut-être, qu'il est venu... Mais tu ne peux me le dire ni me mettre en garde.

Elle soupira :

— Je pense à ses jouets. Si je demande à mon mari de les apporter, enfin tous ceux qu'il pourra, il va croire que je suis encore très malade et fera venir le médecin. Je pourrais inventer quelque chose, dire que c'est pour les distribuer à des enfants du pays par exemple. Après tout ils ne servent plus à rien dans notre grande maison de Dijon. Oui, ce serait excellent, ça. Il ne se méfierait plus du tout. Il me dit toujours qu'il faut désacraliser ses affaires, ses jouets, sa chambre ici et à Dijon, toute cette période de notre vie, ces dix ans... Tous ces dix ans et recommencer une vie nouvelle. Bien sûr, il a raison, mais il ne sait pas tout, mon mari.

Elle embrassa Truc sur le museau :

— Il ne connaît pas Pierre. Peut-être qu'il ne se souvient même pas que pendant deux mois Pierre a existé de sa vie propre, là-bas à Dijon, dans sa maison. Il a certainement oublié que l'on devait baptiser ainsi notre enfant. Parce que tant qu'il s'est agi de Pierre nous étions certains que ce serait un garçon. Et puis nous avons douté et nous avons choisi Antoine et aussi Léonie pour le cas où ce serait une fille. Mais comme nous ne parlions jamais d'elle, nous ne lui avons pas donné assez de notre attente, de notre amour pour qu'elle vienne au jour. Ce fut donc Antoine.

Elle pleurait doucement et Truc lui léchait les joues l'une après l'autre comme pour les essuyer.

— Je lui téléphonerai demain, continua-t-elle. Pour les jouets... Pierre reviendra alors, lorsque mon mari sera parti et il retrouvera la chambre dont il rêvait. Il faut comprendre les enfants, mon bon Truc. Ils peuvent être si secrets.

CHAPITRE VII

Le temps se radoucît dans la nuit et le lendemain matin, surprise que le soleil ne pénétre pas à travers les rideaux mal tirés de sa chambre, Charlotte crut qu'il était très tôt, essaya de se rendormir avant de se lever pour regarder dehors. Le ciel était bas, pas encore uniforme cependant. La neige viendrait plus tard, la nuit prochaine peut-être et elle s'en réjouissait. Guy serait forcé de laisser sa voiture au village et d'attendre qu'elle vienne le chercher avec le scooter. Sinon il pourrait rouler jusqu'à La Rousse. Elle détestait ça. Parfois son mari quittait Dijon très tôt, arrivait au début de l'après-midi alors qu'elle croyait avoir plusieurs heures devant elle pour terminer les rangements. Il détestait les maisons en désordre, un certain laisser-aller. Charlotte prétendait qu'un peu de fantaisie donnait de la vie à un intérieur mais lui n'était pas de cet avis. Et elle prévoyait qu'il serait de méchante humeur, à cause des Gardet qu'elle avait refusé de recevoir pour le week-end.

Lorsqu'elle descendit, Truc alla tout de suite gratter à la porte et s'élança au-dehors dès qu'elle ouvrit, pour pisser contre le premier arbre qu'il trouva. Puis il se mit à courir comme un fou et elle alla faire son café.

À dix heures elle appela son mari à son bureau pour lui demander de rapporter tous les jouets d'Antoine. Du moins tous ceux qu'il trouverait dans sa chambre.

— Mais que veux-tu en faire ? demanda-t-il, alerté.

— Les donner. Il est inutile de les conserver et de les considérer comme des reliques.

— Je pourrais aussi bien les distribuer dans le coin... Il suffit d'en parler à l'assistance sociale...

— Tu as besoin de ça pour ton image de marque ? demanda-t-elle en imaginant la tête qu'il devait faire.

— C'est bon, fit-il, agacé, je les apporterai vendredi soir... À moins que ce ne soit samedi matin.

— Pourquoi ?

— Il faut toujours compter avec l'imprévu, surtout en fin de mois. Mais je te préciserai ça demain.

Elle allait raccrocher lorsqu'il lui demanda si elle était allée voir le docteur Rolland.

— Je vais très bien, dit-elle, et j'en ai assez de tous ces tranquillisants.

Elle raccrocha. Il lui fallait se rendre au village chercher la fameuse oie. Qu'en ferait-elle si jamais Pierre ne revenait pas ? La préparer pour Guy ? Pas question. Il poserait trop de questions, se plaindrait du gaspillage de toute cette viande. Le congélateur ? Pourquoi pas ! Elle pourrait la partager en quatre par exemple.

La patronne du café-restaurant parut soulagée de la voir entrer. Peut-être avait-elle craint qu'elle oublie de venir chercher sa volaille.

— C'est une belle bête, vous savez. Plus de quatre kilos. Vous allez vous régaler dimanche avec vos invités.

Avait-elle parlé d'invités ? Lorsque la femme apporta l'oie, elle fut prise de panique. Une montagne de chair dont elle ne saurait que faire. Il n'était peut-être pas trop tard pour inviter les Gardet mais Guy ne comprendrait plus, deviendrait de plus en plus réservé sur son état mental.

— Venez à la cuisine que nous la pesions. Mais c'est exactement le poids marqué sur le papier.

— Je vous fais confiance.

Il était trop tôt pour un apéritif. Elle but un café, régla le tout.

— C'est moins sec que la dinde, disait la patronne du bistrot. Mais il vous faudra bien deux heures de cuisson.

— Il faut mettre un ou deux petits suisses dedans, dit un consommateur. Ça l'attendrit.

— Et des marrons, beaucoup de marrons, ajouta un autre.

Au grand désespoir de Charlotte, l'oie devenait une affaire locale et on en parlerait dans tous les foyers. Jamais elle n'aurait dû la commander. Aller directement à Morez et l'acheter là-bas. Sans que personne ne le sache à Chapelle.

— Votre mari vient donc avec des invités, madame Berthod ? lui demanda la patronne.

— En principe, oui.

— Ça vous changera un peu, vous qui êtes toujours toute seule à La Rousse.

Charlotte regarda autour d'elle. Rien que des têtes connues et rassurantes. Elle n'aurait pas aimé qu'un étranger entende ces paroles. Une femme seule dans une ferme isolée...

— Et votre chien, vous ne l'avez pas amené ?

— Il courait dans le bois.

Puis elle regretta de l'avoir dit car il lui sembla que les visages des hommes se rembrunissaient légèrement. Un chien-loup pouvait faire du ravage parmi le gibier.

— Mais je vais le trouver sur le chemin du retour. Très certainement.

Elle fit quelques achats, repartit en direction de La Rousse mais, contrairement à son attente, Truc ne vint pas à sa rencontre et il n'était pas non plus autour de la maison. Elle essaya en vain de retrouver ses traces, chaussa ses raquettes pour pénétrer dans le bois. La neige y était plus molle mais celle qui tombait des sapins avec le radoucissement de la température creusait de multiples trous, semblables à ceux qu'auraient pu laisser des pattes de chien. Il lui fut impossible de savoir si Truc était là.

Angoissée, elle retourna chez elle, avala un peu de whisky pour se remonter. Mais la vue du paquet contenant l'oie, posé sur la table de la cuisine, n'était pas faite pour lui rendre sa sérénité. Elle était sûre que Guy finirait par apprendre qu'elle avait commandé cette volaille et il insisterait pour avoir le fin mot de l'histoire. Peut-être qu'on lui parlerait aussi, au village, de l'enfant à la cape noire. Elle trouvait brusquement curieux qu'on ne lui en ait pas demandé des nouvelles dans le bistrot. N'était-ce pas la preuve qu'ils la ménageaient parce qu'ils lui croyaient l'esprit dérangé ?

De temps en temps elle sortait pour appeler et siffler Truc. Elle savait très bien siffler entre ses doigts. Grâce à Antoine. Il désespérait d'y parvenir et ils s'étaient entraînés ensemble durant plusieurs jours. La première, elle avait réussi. Son fils venait de perdre des dernières dents de lait, ce qui le gênait.

Mais le chien ne répondait pas à son appel. D'habitude elle découvrait un point noir aux confins du plateau, point noir qui grossissait à une vitesse folle.

Cette oie finissait par devenir obsédante dans son gros papier de boucherie. Il lui fallait prendre une décision et vite. Le mieux aurait été de la faire disparaître. L'enterrer quelque part ? Truc risquait de la retrouver.

— On dirait que j'ai commis un crime et que je ne sais que faire du cadavre de ma victime, murmura-t-elle, exaspérée d'en être arrivée à ce point de complications.

— Si je pouvais la donner...

Elle fit claquer joyeusement ses doigts. Bien sûr. Elle tenait la solution. Elle compta ensuite sur ses doigts. Onze personnes pour quatre kilos de chair. C'était parfait. Elle enfila sa veste, prit le paquet et mit le scooter en route.

Lorsqu'elle arriva devant la ferme Lamy, le grand barbu blond fendait le bois que le brun sciait. Quant au troisième homme de la communauté, il débarrassait le toit de la bâtisse de ses stalactites de glace.

— Bonjour, dit-elle gaiement.

— Bonjour, dirent-ils presque en chœur comme dans un jeu.

Leur chien accourut également pour l'accueillir.

Il y avait une bonne odeur de vache qui sortait de l'étable proche.

— Je peux aller voir ?

— Bien sûr.

Trois laitières tournèrent leur tête paisible vers elle.

— Au printemps, dit le blond qui l'avait suivie, nous en achèterons une quatrième. Mais ce n'est pas encore suffisant pour vivre tous. Il nous en faudrait une dizaine. Nous avons assez de pâturages pour les nourrir. Regardez tout le foin que nous avons rentré l'an dernier. Au printemps nous pourrions en vendre aux voisins. L'échanger, car c'est plus conforme à nos idées.

Des poules caquetaient dans un poulailler couvert.

— Vous en vendez ? demanda-t-elle.

— Oui, mais nous ne les tuons pas.

— J'en serai bien incapable moi aussi, fit-elle. À ce propos je vous ai apporté une oie... Morte, évidemment. J'attendais des invités mais ils ne viendront pas. J'ai pensé que plutôt qu'elle se perde... Enfin je vous l'ai apportée.

Le blond eut un sourire navré :

— Nous sommes tous végétariens, madame...

Interdite, elle le regardait sans le voir.

C'était... c'était comme une conspiration souriante autour d'elle.

— Nous mangeons des légumes, des laitages, des œufs... Nous ne sommes pas des purs mais notre alimentation est saine. Voulez-vous entrer boire du thé ou un peu de lait ?

— Non... Vous êtes très aimable mais il faut que je rentre maintenant.

— Vous pouvez revenir quand vous voudrez, madame... Est-ce que vous avez trouvé cet enfant qui s'appelle Pierre ?

— Non, dit-elle.

— Vous avez demandé à la ronde ?

— Oh ! Vaguement... Ça n'a aucune espèce d'importance, vous savez... Le bébé va bien ?

— À merveille. Sa mère peut le nourrir complètement. Elle pourrait même en élever deux, dit-il avec une fierté rousseauiste. Grâce à la vie que nous menons ici.

— D'où venez-vous ?

— De la région parisienne. Tous.

— Ce n'était pas dur au début ?

— Si, et ça l'est toujours un peu mais nous n'avons fait qu'anticiper... Il y aura l'Apocalypse et nous serons aptes à la subir avec moins d'effroi et de difficultés que les autres.

— Bien sûr, fit-elle.

À son tour de se montrer indulgente et condescendante pour la déraison des autres. Chacun avait ses lubies, fantasmes. Pour eux c'était la fin du monde, la Grande Débâcle. Ils devaient la trouver dérisoire, avec sa petite dépression nerveuse.

— Si vous voulez des œufs, du lait, proposa-t-il. Nos poules sont nourries avec du grain non traité... Nous faisons le pain nous-mêmes... En voulez-vous ?

— Je suis toute seule...

— Nous troquons avec une communauté qui fait du blé dans la plaine. Le pain a une tout autre saveur.

Lorsqu'elle reprit son scooter, elle eut l'impression de fuir quelque chose d'important, d'essentiel. Un enseignement naturel. Et Guy qui traitait ces gens d'asociaux dangereux. Comme à plaisir il s'isolait dans une incompréhension rassurante perpétuelle. Comme à plaisir ? Ou parce qu'il avait peur ?

Plus loin elle se souvint que l'oie était toujours en sa possession. Elle fut tentée de s'arrêter, de la jeter de l'autre côté des congères qui bordaient la route mais ne put s'y résigner. Et dès lors elle décida de la préparer. Elle boirait le calice jusqu'à la lie, ferait dorer la bête dans le four, emplirait la maison de son fumet de cuisson.

Elle prépara une farce à sa façon puisque l'enfant avait parlé d'oie farcie, en fourra la volaille, ferma l'ouverture avec une aiguille et du fil. Peut-être que l'odeur ferait revenir Pierre ? Et, bien avant, Truc.

Vers midi il y eut quelques flocons légers, juste un avertissement. Elle ouvrait la fenêtre de la cuisine toutes les cinq minutes pour lancer un coup de sifflet. Mais le chien restait invisible. Ce n'était pas la première fois qu'il filait ainsi. Elle ne s'inquiétait pas trop pour le moment, espérait qu'il serait là avant la nuit. Sinon, pour la première fois depuis longtemps, elle serait seule dans cette maison isolée.

Lorsqu'elle la sortit du four, Charlotte admira l'oie comme un chef-d'œuvre. En piquant sa chair il en coulait un jus délicat, preuve qu'elle était bien cuite. Il lui était impossible d'en détacher la moindre parcelle sans avoir l'impression d'en détruire l'harmonie. Elle la plaça au centre de la table, sur un grand plat en grès rustique, très heureuse de l'avoir si bien réussie. Elle se contenta d'un sandwich au pâté et d'un verre de rouge. Elle ne regrettait plus de n'avoir pu s'en débarrasser. Quant à la découper pour la fourrer au congélateur, quelle idée saugrenue !

À quatre heures elle longea l'orée du bois avec le scooter, espérant que Truc reconnaîtrait le moteur de l'engin et accourrait, mais ce fut encore plus triste qu'elle rentra chez elle. Pour se consoler, elle imagina que le chien avait suivi sa trace jusqu'au village puis s'était rendu à la ferme Lamy.

Le ciel bas hâta la venue de la nuit mais il ne neigeait toujours pas.

Elle ne pouvait se résigner à tirer les rideaux, espérant toujours que Truc ferait crisser les vitres sous ses ongles. Mais l'écran noir des fenêtres lui fut vite insupportable et elle se calfeutra chez elle. Elle occupa son temps à allumer du feu dans la cheminée. Le tirage se fit très mal et un peu de fumée envahit le living, montant vers les poutres noires.

Le téléphone la fit sursauter. Elle ne reconnut pas tout de suite la voix du docteur Rolland qui lui demandait de ses nouvelles. Quelle étrange idée à un pareil moment !

— C'est mon mari qui vous a demandé de m'appeler ?

— Je vous assure...

— Je ne suis pas dupe, fit-elle sèchement.

— Il est normal qu'il s'inquiète. Vous êtes seule à La Rousse et il va encore neiger. Elle ne tombe pas, là-haut ?

— Pas encore.

— Demain je dois monter voir une malade. Voulez-vous que je passe vous faire une visite ?

Elle se hérissa :

— Je dois sortir.

— Toute la journée ?

— En principe oui.

— Je prendrai mes risques, dit-il gaiement. Sauf s'il y avait trop de neige évidemment. Votre route n'est jamais déblayée dans les premières... Le scooter marche toujours ?

— Tout va bien, dit-elle. Le scooter et moi-même.

— Et Truc ?

— Également, répondit-elle froidement.

— Bon, peut-être à demain alors...

— Bonsoir, docteur.

Pourrait-elle être libre de faire ce qui lui plairait, un jour ? Sans que les voisins, son mari, son médecin et qui d'autre encore s'inquiètent d'elle, la surveillent ? Guy devait se poser des questions. Elle avait refusé de recevoir les Gardet et demandé qu'il apporte les jouets d'Antoine. Pour lui, l'homme perfectionniste type qu'un nœud de cravate mal fait agaçait, c'était trop. Et il réagissait. Peut-être avait-il téléphoné au café du village également. Ce gosse en cape noire, cette oie de quatre kilos s'ajoutaient au reste. Il avait commencé par le docteur mais si ce dernier ne la trouvait pas à La Rousse le lendemain et l'en informait, peut-être avertirait-il les gendarmes. Pourquoi pas ? La société, la sienne, lui offrait tant de possibilités pour surveiller une femme, SA femme, et au besoin mettre un terme à ses excentricités. Non, pas les gendarmes, tant qu'il pourrait éviter le scandale. Parfois il lui donnait envie de se mettre à crier de toutes ses forces, de hurler. Et c'était évidemment la dernière des choses à faire en présence d'un

homme comme lui. Jouer au jeu épuisant du self-control. Toute une vie. Elle était trop vulnérable par ailleurs, irritante. En fuyant Dijon, le monde où évoluaient Guy et sa famille, elle n'existait déjà plus. Et son mari allait s'en rendre compte sous peu si ce n'était déjà fait.

CHAPITRE VIII

Malgré la neige qui tombait en flocons serrés elle repartit dès qu'elle y vit suffisamment clair, atteignit le bois d'un coup, pénétra sous les sapins. Il ne neigeait plus à l'abri des grands arbres. Elle suivit une allée très droite qui montait légèrement vers le Mont-Noir. Elle savait qu'il y avait une maison forestière, du moins une construction dans cette direction mais n'avait aucune notion de la distance. Mais que ferait Truc là-bas ?

Cependant la traversée d'une clairière très enneigée refroidit ses intentions. Elle siffla à plusieurs reprises, lança le nom de son chien sous les grands arbres, ne réussit qu'à faire tomber de larges plaques des branches courbées des sapins. Soudain elle prit peur. Peur de ne pas reconnaître son chemin, peur de tomber en panne et qu'on ne la retrouve jamais, peur de l'indéfinissable. Le silence du bois lui parut soudain trop feutré comme si la nature tout entière retenait son souffle. Maladroitement elle courut vers le scooter, manœuvra nerveusement pour reprendre l'allée. Lorsqu'elle atteignit l'orée, elle se rendit compte que la neige qui tombait formait une épaisse muraille blanche et que ses traces de l'aller avaient disparu. Pour une fois elle bénit son mari qui avait pris soin de glisser une boussole dans la trousse à outils. C'est grâce à elle qu'elle retrouva La Rousse, non sans mal d'ailleurs, car elle passa à proximité à deux reprises et ce n'est que la troisième fois qu'elle reconnut le chemin qui conduisait de la route à la vieille ferme. Une fois dans la grange, elle eut l'impression de sortir d'un monde blanc imaginaire et sinistre, se déchaussa et pénétra dans le living sur la pointe des pieds.

— Pierre !

L'enfant sursauta.

— Vous m'avez fait peur, dit-il. Je ne vous ai pas entendu rentrer.

— Tu n'as pas entendu le scooter ? demanda-t-elle.

C'était possible. L'enfant était penché vers le feu de la cheminée. Il avait dû le ranimer tout en évitant de mettre autant de bûches que la dernière fois. Lorsqu'elle arrivait dans la grange, elle coupait les gaz et le scooter avançait sur sa lancée. La neige tombant en si gros flocons formait un écran d'insonorisation.

— Depuis quand es-tu là ?
— Oh ! Je vous ai vu partir avec votre engin, vers la forêt. Où alliez-vous ?
— Je cherche Truc, avoua-t-elle sans oser le regarder dans les yeux.
— Il a disparu ?
— Depuis hier matin.
— Tant mieux, dit-il. Il était méchant. Je suis sûr qu'il est parti à ma recherche pour me mordre.

Charlotte ferma les yeux. Elle était épuisée par sa sortie, sa panique. La neige l'essoufflait toujours lorsqu'elle tombait ainsi, abondamment.

— Écoute, Pierre... Truc n'est pas un chien méchant... Il n'a jamais cherché à te mordre. Si tu veux me faire plaisir, parlons d'autre chose... Dis-moi où tu étais passé. Tu es parti depuis mercredi matin.

— Mes parents avaient besoin de moi, dit-il.

— Besoin de toi ?

Il mentait. Il ne cessait de mentir, ce sale gosse, et elle l'écoutait encore, essayant de recueillir une toute petite parcelle de vérité.

— Et qu'as-tu fait durant ces deux jours ?

— Nous sommes allés à Besançon.

— Besançon ? En voiture ?

— Bien sûr. Nous sommes allés voir une tante.

— Une personne âgée ?

— Non.

— La sœur de ton père ou de ta mère ?

— De mon père.

Elle poursuivait l'interrogatoire. Il répondait docilement et chaque fois elle craignait que le miracle ne cesse. Comment le petit garçon roublard et fuyant avait-il pu se transformer aussi rapidement en enfant docile ?

— Elle est mariée ?

— J'ai vu l'oie. Elle est magnifique. Mais pourquoi est-elle froide ?

Charlotte soupira. Elle avait bien raison d'avoir des craintes. Il venait de faire dérailler la conversation et combien de temps devrait-elle attendre pour l'amener à répondre à nouveau ?

— Je t'attendais hier. Je l'ai fait cuire hier mais tu n'es pas venu. Tu étais à Besançon.

— Je peux en manger un morceau ?

— Bien sûr. Viens, nous allons passer à table.

Rapidement elle disposa les deux couverts, prépara un jus d'orange, ouvrit une bouteille de beaujolais pour elle-même. Mais au moment de découper la volaille elle chercha en vain son gros couteau. Le même dont l'enfant avait menacé Truc. Songeuse, elle essayait de se souvenir. Pour apprêter l'oie elle s'était servi d'une pince à volaille. Donc le couteau avait pu disparaître le mercredi matin, en même

temps que l'enfant.

— Tiens, dit-elle, tu veux la cuisse, je parie. Elle l'arracha sans peine avec un gros morceau de chair qui emplissait l'assiette.

— C'est bien de l'oie farcie ?

— La farce est à l'intérieur. Tu vas voir. Ayant coupé le fil de couture elle en retira plusieurs morceaux, lui en tendit un. Il y goûta, fit la grimace :

— C'est ça, la farce ?

— Bien sûr.

— On dirait du hachis froid, comme à la boîte...

Furtif, son regard étudia le visage de Charlotte qui était restée impassible, réprimant un sourire de triomphe qui faisait frémir ses lèvres. Enfin ! Il venait de se trahir.

— Que dis-tu ?

— On dirait du hachis.

— Tu parlais de boîte.

— Du hachis en boîte, en conserve. Charlotte avala, prit son verre de vin :

— Me prends-tu pour une idiote ? Tu as dit on dirait du hachis froid, comme à la boîte.

— Vous m'embêtez, dit-il. Vous me posez toujours des questions. On dirait un flic.

— J'en suis peut-être un, dit-elle.

Il s'arrêta de manger pour la fixer gravement. Elle prit un malin plaisir à le faire languir.

— Enfin pas moi. Mais mon mari est peut-être un flic.

— Vous mentez. C'est un médecin.

— Tiens, ricana-t-elle, qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Vous êtes riche. Il y a qu'un médecin pour être aussi riche que vous.

Comme lui, elle mangeait avec les doigts, rongant son os. D'où sortait-il cette idée étrange ? N'avait-il jamais eu affaire qu'à des médecins dans sa vie ? Associé à ce mot de boîte qui lui avait échappé, cela pouvait faire penser à un hôpital, un sanatorium ou n'importe quelle maison pour enfants en mauvaise santé. Et lui était visiblement rachitique, anémié.

— Mon mari n'est ni flic ni médecin, dit-elle. Il dirige une maison de vin en gros.

— Dans quelle ville ?

— Dijon.

— C'est mieux que médecin ?

Elle éclata de rire :

— Ça dépend du point de vue où l'on se place. Pour lui, oui, pour moi je ne sais pas. Et qu'en penses-tu ?

— Je n'aime pas le vin.

Charlotte continua de rire.

— Tu as tort, c'est excellent. Mais tu as le temps de l'apprécier. Tu veux encore de l'oie ?

— Non.

Après le repas elle lui demanda ce qu'il avait fait de sa cape.

— Je l'ai accrochée là-haut, dans la salle de bains.

— La mienne ?

— Non, celle de ma chambre.

Elle y monta, tâta le tissu. Peut-être avait-il séché depuis mais il ne paraissait pas avoir été très mouillé. En traversant la chambre d'Antoine elle se demanda si elle devait tolérer qu'il l'appelle sa chambre. Elle le trouva devant le feu. Il paraissait fasciné par les flammes.

— Comment feras-tu pour rentrer ce soir, demanda-t-elle, si la neige continue de tomber d'aussi belle ?

Il lui coula un regard soupçonneux puis fouilla dans la poche de son pantalon.

— J'ai un billet.

— Oui, dit-elle, le même que l'autre fois. Tu l'avais repris. D'ailleurs les plis sont bien marqués et il est tout terni d'être resté si longtemps dans ta poche.

— Mon père m'a dit que ce n'était pas la peine d'en refaire un puisqu'il y avait celui-là.

— Et il ne s'inquiète pas de te savoir loin de lui toute une nuit ?

— Non, dit-il. Je crois qu'il ne m'aime pas beaucoup.

Bien que sachant qu'il mentait, elle sentit son cœur se crispier.

— Allons donc... C'est impossible. Mais ta mère, elle t'aime, elle.

— Ce n'est pas ma mère. Ma vraie mère est morte quand j'avais deux ans il paraît.

Pouvait-il inventer à ce point ? Charlotte étouffait d'incertitude et préféra quitter la pièce durant un moment. Dans la cuisine elle mit de l'ordre, après avoir fait la vaisselle. L'oie était presque entière. Il n'y manquait que les deux cuisses. Pierre essayait de l'attendrir. Dans quel but ? Elle ne le savait que trop mais ne voulait pas l'admettre. Quel enfant n'avait imaginé des situations invraisemblables ?

— Vous pensez à Truc ?

Elle sursauta. Il était à la porte et la regardait la tête penchée. Elle avait pourtant l'impression que ses yeux étaient moins enfoncés dans ses orbites et que ses joues creuses avaient tendance à s'emplir. Pourtant il était resté deux jours loin d'elle et de la bonne nourriture qu'elle pouvait lui servir.

— Je me demande ce qu'il a pu devenir, dit-elle.

— Quelqu'un lui aura donné un coup de fusil.

— Oh ! C'est horrible ce que tu dis là ! s'écria-t-elle. Pourquoi aurait-on agi ainsi ? Il est inoffensif.

— Peut-être qu'on l'a pris pour un loup.

— Il n'en a pas la couleur.

— Ça ne fait rien.

— Et puis il est interdit de chasser en temps de neige.

— Oh ! J'ai entendu des coups de fusil...

Elle lui jeta un regard très bref. Où avait-il pu les entendre ? Chez lui ?

— Vous préférez que ce soit moi ou lui qui soit revenu ici ? demanda-t-il alors.

Charlotte fit semblant de ramasser une miette sur le sol, la jeta dans la poubelle.

— Vous ne voulez pas me répondre ?

— J'aurais aimé que vous reveniez tous les deux. Ensemble, comme deux bons copains.

Il fit la grimace :

— Truc ne m'aime pas. Vous vous trompez sur lui, vous savez. Quand vous tournez le dos il veut toujours se jeter sur moi, mais vous n'avez jamais voulu me croire.

Était-ce possible ? Comment un chien aurait-il eu tant d'hypocrisie ? Pourtant elle n'osa pas le contredire. Elle n'arrêtait pas de le traiter de menteur, de mettre en doute tout ce qu'il racontait. Leurs rapports ne cessaient de se fausser et de prendre une curieuse tournure.

— Je peux regarder la télé ?

— Il n'y a pas grand-chose l'après-midi. Et je ne sais pas si avec la neige elle marchera.

L'écran resta blanc et il eut un geste de mauvaise humeur pour l'éteindre.

— C'est moche qu'on ne puisse pas sortir faire de la luge. Il n'y a pas de cartes ici ?

— Je crois qu'il y en a un paquet dans la bibliothèque, là-bas. À quoi sais-tu jouer ? À l'Homme Noir, à la Bataille ?

Il la regarda comme si elle s'adressait à un bébé :

— Je sais jouer à la belote.

— Ah ! Tu es plus calé que moi. Je n'ai jamais rien compris à ce jeu-là.

Il apporta le jeu de cartes et ils s'installèrent de chaque côté d'une table basse.

— Et les petits paquets, vous connaissez ?

— Non.

Il battait les cartes avec une dextérité peu commune. Charlotte se laissait fasciner par le jeu de ses longues mains blafardes.

— Voilà.

Il disposa plusieurs paquets de cartes devant elle, une seule carte devant lui.

— Vous pariez, dit-il. Vous avez de l'argent ?

— De l'argent ? répéta-t-elle, estomaquée.

— Ben oui, quoi, on va pas jouer des haricots.

Charlotte alla chercher son sac, y prit de la monnaie.

— Vous pariez. Comme vous voulez. Au pif, quoi. Si je retourne un dix et que vous avez un valet, c'est gagné pour vous et je paye. En dessous, c'est moi qui empoche.

— D'accord, dit-elle.

Elle disposa des pièces de dix et vingt centimes. Pierre fit la grimace :

— C'est plutôt maigre.

Il retourna sa carte. Un huit. Charlotte avait des cartes supérieures. Gravement il sortit de l'argent de sa poche et régla les paris.

— Vous avez du pot, dit-il.

Elle paria le tout, à nouveau, plus une pièce d'un franc. Il retourna un dix, paya sur trois paquets mais empocha dix centimes.

— Tu ne fais pas fortune, dit-elle.

— Est-ce que vous avez peur que je ne puisse pas payer ? demanda-t-il.

Intriguée, elle sortit plusieurs pièces d'un franc et les posa sur les petits paquets. Il retourna un roi et rafla tout.

— Eh bien, fit-elle. Mais pourquoi c'est toujours à toi ?

— Quand j'aurai plus de ronds je devrai vous céder la banque. Mais vous pouvez toujours essayer de me l'acheter.

— Combien ?

— Dix francs.

— Trop cher.

— Tant pis pour vous.

Il retourna un as et lui rafla quatre francs.

— Mais dis donc, tu as de la chance.

Lorsqu'il retourna encore un as elle le regarda d'un air soupçonneux.

— Tu triches, hein ?

— C'est pas vrai. Vous râlez parce que vous perdez. Vous n'avez qu'à me racheter la banque.

— Trop cher, dit-elle.

— Vous avez tort, on achète toujours quand le banquier gagne.

Elle s'entêta et après plusieurs tours se rendit compte qu'elle avait perdu trente francs. Le garçon lui faisait de la monnaie, rangeait ses billets dans un petit porte-cartes de couleur jaune. Elle crut apercevoir des photographies à l'intérieur.

— Bon, je t'achète la banque, dit-elle.

— Vingt francs.

- Tu exagères. Tout à l'heure c'était dix.
- Il fallait l'acheter. Bientôt ce sera trente francs.
- Bon, je ne joue plus.
- Une dernière fois.

Cette fois elle gagna. Du moins elle récupéra la mise, compris, suffoquée, qu'il faisait ce qu'il voulait avec les cartes. Il sortait toujours celles du dessous pour lui. Elle se promit de veiller au grain et de le coincer.

- Bon, encore une fois, dit-elle.

Elle coupa et il allait commencer à distribuer lorsqu'elle lui demanda de couper encore une fois. Il devint rouge de colère.

- C'est pas de jeu, dit-il.
- Pourquoi pas ? Je peux couper autant de fois que je le désire.
- Non, c'est pas vrai.

Il lança les cartes dans la cheminée. Elle se précipita, ne put empêcher le valet de pique, comme par hasard, d'être brûlé dans un coin. Furieuse, elle alla les ranger dans un tiroir, monta dans sa chambre. Elle voulait le punir de son geste mais ne put rester plus d'un quart d'heure loin de lui. Cependant en redescendant, elle l'ignora superbement et se mit à tricoter.

- Écoutez, dit-il.
- Qu'y a-t-il ?
- On dirait un chien qui appelle.

Elle se précipita comme une folle à la porte, l'ouvrit. La neige s'engouffra dans la pièce poussée par un vent qui se levait peu à peu. Elle essaya de percer l'écran de neige, siffla entre ses doigts mais vainement.

- Je me serai trompé, dit-il.

Une façon de se faire pardonner ou de renouer la conversation avec elle. Il était parfois odieux.

— Je peux avoir quelque chose de chaud ? Je ne me sens pas très bien, dit-il en portant la main à sa gorge.

Elle s'inquiéta. Comme s'il s'agissait d'Antoine.

- Tu veux du lait chaud avec du miel dedans ?
- Si vous voulez.

Elle alla en faire chauffer, lui apporta le bol.

- Tu veux aussi de l'aspirine ?

— Non. Pas maintenant. Si on jouait à autre chose ? À cache-cache par exemple.

La pensée d'avoir à le chercher dans toute la maison la paralysa d'avance. Elle craignait de ne jamais plus le retrouver. Il pouvait disparaître d'un instant à l'autre. Comme par magie. Depuis son retour, elle vivait sur cette appréhension.

- On peut cacher un objet, dit-elle. Dans la pièce.

Il fit la moue.

— Un objet ?

— Un bouchon par exemple ou une petite cuillère.

— Une pièce de cinq francs, dit-il. Il faut la trouver en moins de dix minutes pour pouvoir la garder.

Décidément, il aimait les jeux d'argent.

— Tu commences, dit-il. Je vais à la cuisine.

Elle glissa les pièces dans les cendres du cendrier, disposa les mégots dessus.

— Tu peux venir.

Pierre se planta devant elle qui continuait à tricoter.

— J'ai oublié de te dire que lorsque tu t'approcheras de la cachette, je dirai que tu brûles, et quand tu t'éloigneras, je dirai que tu es tiède, froid ou glacé, selon la distance.

— Maintenant ?

— Tu es froid.

Il fit un pas en avant.

— Tu tiédis.

Bientôt il fut « moyennement chaud ». Il s'accroupit, regarda sous le tapis.

— Tu refroidis un peu.

La sonnerie du téléphone éclata rageusement.

CHAPITRE IX

Pierre avait fait un saut sur le côté et paraissait se tenir sur la défensive. Elle avait décroché, les mains tremblantes comme si on venait de la surprendre en flagrant délit d'adultère. Et c'était son mari en effet.

— Il neige, déclara-t-elle.

— Je sais bien. Je m'en suis vu tout le long de la route.

Elle dut devenir blanche car Pierre la fixa avec curiosité.

— Mais où es-tu ?

— À Chapelle-des-Bois. Où veux-tu que je sois ? Mais pas question que je monte avec la voiture. Il faut que tu viennes me chercher avec le scooter. Je n'ai pas envie de passer la nuit ici.

— La couche est molle, il y a du vent, murmura-t-elle.

Puis elle se rebella :

— Tu y songes ? Je vais m'égarer.

— Allons donc, le chemin et la route sont bien balisés. Tu ne risques rien. Tu prends ton temps et tu viens me chercher. Je t'attends au bistrot, à tout à l'heure.

Le combiné à la main, elle resta hébétée.

— Qui c'est ? demanda le jeune garçon.

Elle raccrocha lentement :

— Mon mari. Il est à Chapelle-des-Bois et je dois aller le chercher... Mais que vais-je faire de toi ?... Il est impossible qu'il te trouve ici... Et tu ne peux pas partir avec cette neige.

Le garçon se dirigea vers l'escalier.

— Où vas-tu ?

— Chercher ma cape. Puisqu'il faut que je parte.

— Tu es fou ? Pas avec ce temps.

— Si, je partirai.

— Je te le défends, cria-t-elle. Nous trouverons bien une solution.

À mi-hauteur, il s'arrêta sur une marche, se retourna :

— Vous avez peur de lui ?

— Mais non. Il n'est pas si méchant... Seulement il sera plus curieux que moi, voudra savoir où tu habites, qui sont tes parents. Tu sais, il

connaît tout le monde dans la région, beaucoup mieux que moi.

Mais Pierre avait achevé de monter l'escalier et se trouvait dans la chambre. Rageuse, elle enfilait sa veste, allait chercher les bottes dans la grange.

— Si je lui disais que le scooter ne veut pas démarrer ? C'est arrivé l'autre jour. Évidemment, il ne me croira pas. Il est fichu de venir quand même, plus tard, avec le chasse-neige ou alors en se faisant prêter une paire de skis.

Elle gagnerait un sursis de deux heures, trois peut-être, mais il viendrait.

Pierre descendait, enfoui dans sa cape. Seul le capuchon n'était pas rabattu.

— Tu es fou, dit-elle. Personne ne pourrait marcher dans la neige, tu le sais bien. Personne. Même le scooter, je me demande si je pourrai arriver à Chapelle. Écoute... Je vais te cacher...

— Il reste combien de temps ?

— Deux jours. Jusqu'à dimanche soir.

— Vous me cacheriez où ? Il me trouvera.

— Non... Pas si tu restes dans le haut de la grange. Il y a un étage, avec du foin, tu prendras des couvertures, de quoi manger et boire. Viens, on va préparer tout ça.

Dans la cuisine, il désigna l'oie :

— Je veux la prendre...

— Oui, tu as raison. Je vais l'envelopper dans une poche en plastique.

Heureusement qu'il avait pensé à l'oie. Qu'aurait-elle pu expliquer à son mari ?

— Tiens, voilà la poche, fais-le toi-même.

Se précipitant au premier, elle en ramena des couvertures.

— Prends aussi du pain, de l'eau... Et puis je tâcherai de te faire passer des provisions si le temps devait durer. Méfie-toi... Il se lève tôt le matin pour faire de longues promenades en ski. Ou bien il prend le scooter. Mais fais attention... Il est très violent et pourrait avoir une réaction brutale.

Ne se complaisait-elle pas dans une sorte de jeu morbide ? Guy aurait certainement accepté la présence de l'enfant, admis qu'il ne pouvait rentrer chez ses parents.

— Viens.

Elle désigna une trappe dans le plancher au-dessus de la grange.

— C'est là. Il n'y fait pas froid. Le foin amortira le bruit des pas. Tu as tout ce qu'il faut ? Je vais placer l'échelle.

Pour qu'Antoine n'y monte pas on avait rangé l'échelle le long du mur. Elle dut dégager des tas de choses pour la libérer. Il grimpa chargé comme un baudet, souleva la trappe, disparut. Puis sa tête se

pencha à nouveau.

— J'ai rien pour m'éclairer.

— Attends.

Elle alla chercher une énorme lampe à pile, la lui monta.

— Fais bien attention. Il faut que je retire l'échelle mais tu dois pouvoir sortir par l'extérieur. La neige approche de la petite lucarne, tu verras.

Haletante, elle rangea l'échelle, dut remettre les différents objets. Enfin elle put mettre le scooter en marche. Lorsqu'elle ouvrit la porte de la grange le vent s'engouffra avec des tourbillons de neige épaisse.

« Je n'y arriverai jamais, pensa-t-elle. Il faut que je ferme les portes sinon on ne pourra plus rentrer. »

Tant qu'elle fut dans le chemin, avec le vent venant de côté, ce fut assez aisé, mais sur la route, vent debout, le phare éclairant des congères énormes, elle pensa sérieusement à faire demi-tour. Il n'y avait qu'un seul mari pour demander un tel exploit à sa femme et il fallait que ce soit Guy Berthod.

Par chance la route était balisée de grands piquets qui ne disparaissaient pas sous la neige, parfois par les poteaux électriques ou du téléphone. Mais soudain une énorme congère lui barra le chemin. Elle dut la contourner par la gauche, sentit l'engin s'enfoncer dangereusement, donna un puissant coup d'accélérateur pour le dégager in extremis. Il faillit basculer sur le côté et elle dut rétablir l'équilibre tant bien que mal.

Elle calcula qu'à cette allure il lui faudrait au moins une heure, peut-être plus pour atteindre le village. Pendant ce temps Guy devait discuter dans le bistrot bien chaud, offrir à boire à tout le monde, apprendre qu'il aurait de l'oie à son menu de dimanche, que sa femme avait prévu des invités, que c'était bien ennuyeux qu'il soit tout seul. Il apprendrait aussi que Charlotte cherchait partout un petit garçon portant une longue cape noire. Bref, il aurait largement le temps d'accumuler sa rancœur, des questions rageuses pendant qu'elle bataillait contre la tempête.

Une nouvelle fois le scooter s'enfonça dans la neige et les chenilles battirent désespérément la couche molle sans pouvoir avancer d'un pouce. Elle dut reculer puis finalement descendre pour pelleter à la lueur de son phare. Elle en pleurait de fatigue et d'amertume. La congère qu'elle franchit était si énorme qu'elle se demanda comment ils feraient pour le retour.

Et puis enfin elle aperçut la lumière, celle de la première maison du village quand on venait de La Rousse. Le vent avait dégagé la route dans ce coin-là et en moins de cinq minutes elle s'arrêtait devant le bistrot.

Lorsqu'elle entra dans la salle, elle les vit tous. Son mari au centre

d'un groupe où se trouvaient Michel, Bouvet, tous les habitués.

— Bravo ! dit le patron. Il fallait le faire.

Elle titubait un peu sur ses jambes et se laissa tomber sur une chaise. Son mari vint l'embrasser, lui apporta un whisky.

— Je ne pouvais pas rester là, tu comprends ? Mais on va attendre pour le retour. Le chasse-neige nous ouvrira la route si la neige tombe moins dru. Avec un billet il fera bien ça. On pourra manger un morceau ici.

— Vous pouvez aussi coucher, vous savez, dit le patron. On a toujours une chambre de disponible.

Charlotte avala son whisky d'un coup, surprit le regard que les autres clients échangeaient. Elle s'en moquait. Dingue, poivrote, qu'ils pensent ce qu'ils voudraient.

— Tout va bien à La Rousse ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Non, Truc a disparu. Depuis hier matin. Je ne voulais pas te le dire au téléphone, pensant qu'il rentrerait. Je l'ai cherché partout, jusque dans la forêt.

CHAPITRE X

Ils achevaient de dîner dans la salle du petit café lorsqu'on leur annonça qu'il ne neigeait presque plus et que le chasse-neige approchait de Chapelle-des-Bois.

— Du fromage ? proposa la patronne. Vous n'avez rien mangé, madame Berthod ? Vous vous réservez déjà pour l'oie que vous m'avez commandée ?

On y était. Charlotte alluma une cigarette, attendit le choc qui ne tarda pas.

— Tu as commandé une oie ? souffla son mari quand ils furent seuls.

— Oui, dit-elle.

— Pour nous deux ? À moins que tu aies invité je ne sais qui.

— J'avais envie de faire cuire une oie, dit-elle.

— Tu avais envie...

— Je l'avais laissée sur la table de la cuisine et elle a disparu. Quand je suis allée à la recherche de Truc.

Tout ce qu'elle avait trouvé mais elle soupirait de soulagement. À lui de remâcher tout ça, d'extrapoler. Mais il attaquait plus sournoisement :

— Et ce gosse, tu l'as retrouvé ?

Inutile de jouer l'étonné. Il avait été bien informé tandis qu'elle luttait contre la tempête.

— Oui. Il est revenu.

— Mais qui est-il ?

— Je ne sais pas.

— Mais comment s'appelle-t-il ?

— Pierre... Pierre Roso.

— Drôle de nom ! Je ne connais pas de Roso dans la région. Et tu dis qu'il vient à La Rousse ? À pied peut-être ?

— Bien sûr, fit-elle calmement.

Guy s'agita, passa une main énervée sur son crâne qui perdait ses cheveux.

— Tu réfléchis à ce que tu dis ? La Rousse est loin de tout, à des kilomètres d'une autre ferme. Ce gosse marcherait dans la neige pour

venir te voir ?

— C'est ainsi, dit-elle. Quand je rentre, il est là.

— Tu discutes avec lui ?

— Bien sûr. Il m'arrive de jouer aux cartes. Je lui ai prêté la luge d'Antoine.

Il sursauta. Son regard noir se fit méfiant :

— Les jouets que tu m'as demandé d'apporter... Ils sont pour lui ?

— Je ne sais pas encore, répondit-elle franchement. Mais je lui en donnerai un ou deux.

— C'est inouï, fit-il, inouï.

Se levant brusquement, il alla jusqu'au comptoir, commanda un cognac qu'il avala d'un trait. Puis il s'accouda, regardant sa femme dans la glace. Charlotte pelait une pomme avec beaucoup de sérénité. Il finit par revenir vers elle.

— Il habite où ton gosse ?

— Ça, je n'en sais rien.

— Tu ne lui as pas demandé ?

— Si, mais il n'a pas envie de répondre. Je ne juge pas utile d'insister.

— Mais enfin, s'il arrivait quelque chose... Nous serions responsables.

Elle le fixa dans les yeux :

— Si ses parents acceptent qu'il passe des heures loin d'eux, qu'il ne fréquente pas l'école, ils prennent un risque, non ? Pourquoi serais-je plus exigeante qu'eux ?

— Écoute, Charlotte, il n'y a pas un gosse habitant à moins d'une heure de marche de chez nous et je sais que ce n'est pas un gosse du village.

— Mais moi aussi, dit-elle en croquant sa pomme. Mais n'est-ce pas ce qui est merveilleux ?

Il alluma une cigarette, la fuma un peu trop vite. Mais elle ne s'inquiétait pas trop. Chaque fin de semaine il arrivait énervé de Dijon et au bout de vingt-quatre heures devenait plus calme, moins crispé en tout cas.

— Charlotte, il n'y a pas d'enfant avec une grande cape noire. Tu as inventé ce gosse. Et tu l'as appelé Pierre évidemment.

— Évidemment ?

— Souviens-toi. Tu avais choisi ce prénom pour Antoine. Et puis ma mère nous a raconté qu'il y avait eu un oncle Pierre de très mauvaise réputation dans notre famille, qu'à Dijon on risquait de s'en souvenir et que ce prénom nuirait plus tard à la réputation de notre enfant. C'est alors que nous avons décidé d'Antoine et de Léonie pour une fille.

— Ah ! dit-elle un peu surprise. C'est à cause de ta mère que nous

avons abandonné Pierre ?

Guy tressaillit. Quelle curieuse façon de s'exprimer ! Pourquoi ne disait-elle pas qu'ils avaient renoncé au prénom de Pierre. Abandonner Pierre... Comme s'ils avaient accompli un acte malveillant à son égard.

— Mais c'est lui qui m'a dit qu'il s'appelait ainsi.

— Et là-dessus Truc a disparu ?

— Ça n'a rien à voir avec l'enfant, dit-elle précipitamment. Peut-être qu'il a suivi une chienne en chaleur.

— Ce gosse, il est venu aujourd'hui ?

— Bien sûr. Il a même mangé avec moi.

— On m'a dit qu'il neigeait dru depuis ce matin. Il est arrivé en pleine tempête et toi, tu l'as laissé repartir en pleine tempête.

— Je ne peux pas le retenir de force, tout de même.

Un gros homme portant une canadienne épaisse et un bonnet à oreilles pénétra dans la salle. Le conducteur du chasse-neige. Guy alla discuter avec lui, offrit une tournée. Plus tard lorsqu'il revint à la table il annonça que le chasse-neige allait ouvrir la petite route jusqu'au bas de la ferme Lamy.

— Nous partirons dans une demi-heure pour lui laisser de l'avance. Il faut sortir les jouets du coffre de la BMW, plus ma valise. Janine a fait des paquets de tout ce qu'elle a trouvé dans la chambre d'Antoine. Au fait, le docteur Rolland n'est-il pas passé aujourd'hui ?

— Il devait venir mais la neige a dû l'en empêcher, dit-elle.

— Voilà ce que je voulais t'entendre dire. Rolland est un habitué des routes difficiles et pourtant il n'est pas venu. Pourquoi ce gosse aurait-il accompli ce qu'un homme jeune, vigoureux et dévoué n'a pu faire ?

— Mais je ne sais pas, dit-elle avec un sourire désarmant. Si je pouvais l'expliquer...

— Si tu pouvais l'expliquer il n'y aurait plus d'enfant en cape noire. Où es-tu allée chercher ça ? Dans quelque livre bien sûr. *Sans famille* peut-être, ou les *Contes du lundi* de Daudet.

— Oh ! Il y a longtemps que je ne les ai pas relus. Je ne suis pas restée aussi enfantine dans mes lectures.

— Je sais, je sais, fit-il, agacé. Intellectuellement tu m'es supérieure. Mais moi j'ai les pieds sur terre. Je parie que ce gosse n'apparaîtra pas à La Rousse durant ces deux jours.

— Mais bien sûr, dit-elle. Je le lui ai demandé.

— Dommage.

Il se leva pour aller régler la patronne, accepta un autre verre de cognac.

— Vous buvez quelque chose, madame Berthod ?

— Une framboise.

Guy insista pour conduire le scooter et elle se retrouva à l'arrière

avec tous les paquets et sa valise. Mais la route était bien dégagée. Ils croisèrent le chasse-neige pas très loin de chez eux. Le chemin de La Rousse était difficile à distinguer. Ils apercevaient la lumière qui brillait au-dessus de la porte de la grange.

Descendu du scooter, Guy regarda autour de lui avec méfiance, aperçut la luge abandonnée dans un coin. Charlotte se hâta de rentrer dans le living espérant l'entraîner. Il ne fallait pas qu'il s'attarde dans la grange.

— Tu veux boire quelque chose avant qu'on se couche ?

Il avait tourné le bouton de la télé, regardait le film commencé depuis une heure.

— Un grog ? proposa-t-elle.

— Si tu veux.

Lorsqu'elle apporta les deux verres, il était assis à la même place qu'elle occupait l'après-midi. Il écrasait une cigarette dans le cendrier. Soudain il se pencha, écarta les cendres et exhuma une pièce de cinq francs.

— Tu caches tes économies, maintenant ?

— Non, je jouais avec le gosse. À l'objet perdu...

— Et tu intéressais le jeu ?

Il eut un sourire satisfait :

— Et le gosse n'a pas su trouver ?

Pas question de lui dire que son coup de fil avait interrompu le jeu. Il n'aurait jamais admis que le gosse ait quitté La Rousse à cette heure-là.

— Tu ne réponds pas ? C'est bien ce que je pensais. Tu jouais seule en imaginant qu'un gosse se trouvait là.

Il avala une gorgée de son grog, pesta parce qu'il le trouvait trop chaud.

— Demain il faudra que nous cherchions Truc. Il a pu être recueilli dans une ferme ou dans un village. Ça nous fera une longue balade. S'il ne neige pas, bien sûr.

— Nous pouvons passer toute la journée dehors, ajouta-t-elle en pensant que si le gosse se trouvait toujours dans le grenier de la grange il aurait le temps de filer sans se faire voir.

Jamais elle n'aurait cru que tout se passerait aussi aisément. Guy avait bien encaissé l'histoire de l'oie, la disparition de Truc, s'était cristallisé sur ce gosse auquel il ne croyait pas. Et avec un plaisir réel elle s'amusait à le mystifier encore plus.

— Demain, avant qu'on ne parte, je voudrais faire un peu de ski de fond. Je déjeunerai au retour. Solidement.

Mais lorsqu'elle le vit se diriger vers la grange, elle fut prise de panique.

— Où vas-tu ?

— Mais chercher ma valise.

— Il y a tout ce qu'il faut là-haut.

— J'ai acheté une nouvelle crème à raser et je veux l'essayer dès demain matin. Il y a aussi ces jouets. Nous pouvons les monter tout de suite dans la chambre d'Antoine en attendant.

Toujours son souci de l'ordre, de ne pas remettre au lendemain ce que l'on pouvait faire aujourd'hui. Elle le rejoignit en faisant beaucoup de bruit.

— Tu es bien nerveuse, dit-il.

— J'ai vu un rat l'autre jour.

À peine avait-elle dit ce mensonge qu'elle le regrettait. Guy levait la tête vers le grenier.

— Je m'en suis toujours douté, dit-il.

Elle retenait son souffle.

— Ce vieux foin, là-haut, doit les attirer. Il faudra acheter des appâts empoisonnés. Dès demain.

— Oui, dit-elle.

— Truc ne l'a pas chassé ?

— Il était dehors. Le temps que je l'appelle et le rat avait disparu. Par là.

Elle désignait le fond de la grange. Guy avança de quelques pas puis haussa les épaules :

— Nous verrons demain.

Ils transportèrent tous les paquets et la valise d'un coup. Son mari éteignit et elle libéra un soupir de soulagement. Il ne retournerait pas dans la grange.

Lorsqu'il lui fit l'amour, elle fut la première surprise d'y prendre tant d'agrément. Elle s'endormit ensuite d'un sommeil très lourd et ne trouva pas son mari au réveil.

Un jour blafard éclairait le plateau. Le ciel restait couvert annonçant peut-être d'autres chutes de neige. Le vent avait cessé. Il avait entassé d'énormes congères contre le moindre obstacle, creusé des ravines profondes. De la fenêtre de la chambre, elle pouvait voir les traces des skis de Guy qui se dirigeaient vers l'est. Elle avait largement le temps de prendre un bain avant d'aller préparer son petit déjeuner.

Mais tandis que l'eau coulait dans la baignoire, elle se précipita dans la grange, appela sous la trappe :

— Pierre ? Tu es toujours là ?

L'enfant ne répondit pas. Était-il profondément endormi ou bien tout simplement parti ? Elle chercha quelque chose d'assez long pour cogner au plancher du grenier mais ne trouva rien. Il y avait au moins quatre mètres de haut.

— Pierre ? Il ne faut pas rester. Il veut monter là-haut. Cache les couvertures.

Pourvu que son mari oublie cette stupide histoire de rat qu'elle avait inventée. Elle finit par se persuader que l'enfant n'était plus là et alla prendre son bain.

Depuis une fenêtre de la cuisine elle guetta le retour de son mari. Dès qu'elle le verrait poindre elle lui préparerait ses œufs au bacon, son café. C'est ainsi qu'elle aperçut la tache sombre à moins de cinquante mètres de la maison. Le vent avait dispersé la neige en cet endroit-là.

Elle sortit comme une folle, doutant encore, ne voulant pas admettre l'horrible chose. Mais c'était bien Truc qui gisait là, raidi par le froid, le poil hérissé. Elle s'abattit sur le corps de l'animal comme si elle espérait le réchauffer et découvrit la plaie béante de la gorge. Truc avait été tué d'un coup de couteau.

Se relevant elle courut vers la grange, se mit à hurler en dessous de la trappe :

— C'est toi ! C'est toi qui as tué mon chien ! Sale voyou !... Je vais téléphoner aux gendarmes et ils te mettront en prison. Tu n'auras pas le courage de te montrer et de me dire que c'est toi. Espèce de lâche !... Lâche !...

Elle hoquetait, n'en pouvait plus, sortit de la grange. Guy allait rentrer... Non il ne fallait pas qu'il sache. Pas tout de suite. Il ne croyait pas à l'existence du gosse et pourrait en conclure que c'était elle qui avait tué le chien.

Avec la pelle à neige elle recouvrit le cadavre d'une épaisse couche, des larmes dans les yeux, ayant essayé mais en vain de vomir à plusieurs reprises. Pour situer la tombe, elle façonna une sorte de colonne avec de la neige.

Lorsqu'elle se retrouva dans la cuisine pour vérifier de loin que l'on ne pouvait se douter que le chien était là, elle aperçut la silhouette de Guy à l'horizon. Elle brancha la cafetière, fit rissoler le bacon.

— Ah ! dit son mari, la bonne odeur après deux heures de ski... J'ai fait une balade formidable. D'ailleurs j'ai rencontré un groupe que dirigeait Michel.

Il attaqua ses œufs, son café, s'étonna qu'elle ne déjeune pas.

— Je n'ai pas très faim, dit-elle.

— Nous tâcherons de faire un bon gueuleton à midi. Mais nous partirons dès que j'aurai fini. Tu es prête ?

— Je n'en ai pas pour longtemps, dit-elle.

Une fois dans la salle de bains elle put libérer ses larmes. Elle pleura silencieusement, baignant ses yeux d'un produit spécial pour que Guy ne se doute de rien.

— Tu as bon moral. Des lunettes de soleil ?

— Peut-être qu'il se montrera, dit-elle.

— Est-ce qu'on ferme à clé ? demanda-t-il goguenard. Il n'y a pas

d'autre oie à voler ?

Elle eut un pâle sourire.

— J'espère qu'un jour tu m'expliqueras, dit-il en mettant le scooter en marche.

L'engin passa à quelques mètres de la tombe clandestine de Truc. Seul, à nouveau, un vent violent pourrait découvrir son cadavre. Lorsque Guy serait reparti, il lui faudrait prendre une décision. Mieux valait pour tout le monde qu'on ne retrouve jamais le chien mort.

Le vent glacé qui piquetait son visage de pointes fines lui fit le plus grand bien. Elle serait allée au bout du monde ainsi et surtout très loin de La Rousse. Loin de ce petit démon terrifiant capable de tuer avec un couteau.

CHAPITRE XI

Malgré leur fatigue, Guy voulut passer par le village au cas où l'on y aurait aperçu le chien.

— Il n'y sera pas, dit Charlotte, épuisée. Mieux vaut rentrer chez nous.

— Tu es bien défaitiste, dit-il. On dirait que tu te désintéresses de son sort. Je croyais que tu y étais beaucoup plus attachée.

— Plus que tu ne crois, dit-elle, mais pourquoi serait-il au village et non chez nous ?

Ils s'arrêtèrent donc au bistrot, durent boire plusieurs tournées avec des tas de gens. À midi ils avaient beaucoup mangé et bu.

— Tu as peut-être hâte qu'on rentre à la maison, lui souffla-t-il.

— Non. Pas spécialement.

En fait elle appréhendait d'y retourner, d'y découvrir la preuve que l'enfant ne s'était pas tellement éloigné. Guy commençait d'être très gai. Parce que sa famille vendait du vin depuis des générations il se croyait difficile à soûler. Parfois les tournées se succédaient très tard à cause de sa vantardise. Lorsqu'on parla de fondue, Charlotte déclara qu'elle était d'accord.

— Je croyais que tu avais hâte de voir si Truc nous attendait à La Rousse.

Elle ne répondit pas. Ils furent plus de vingt autour du grand poêlon. Charlotte se laissa griser par l'ambiance, le vin blanc et le kirsch. À un moment son mari l'entendit dire qu'elle avait déjà mangé une fondue dans la semaine mais qu'elle ne s'en lassait jamais. Il essaya de l'approcher pour savoir si elle l'avait faite pour elle toute seule ou bien pour d'autres personnes.

Finalement il oublia, paya le champagne à tout le monde. Quand ils quittèrent le village il était plus de minuit et Guy fit un démarrage foudroyant tandis que Charlotte dormait à l'arrière. Il dut la transporter jusqu'au living où elle se réveilla difficilement. Lorsqu'elle se reconnut chez elle, ses yeux s'agrandirent démesurément.

— Guy ! hurla-t-elle.

Il accourut de la cuisine, un verre d'Alka-Seltzer à la main.

— Hé, qu'est-ce que tu as ?

— Il faut fermer la porte à clé... Toutes les portes...

Il sourit :

— Eh bien ! Tu es drôlement arrangée ! Remarque que moi aussi j'en ai un sérieux coup dans l'aile. Encore deux verres et je n'avais plus le courage de repartir. Tiens, bois, ça te fera du bien.

Mais elle repoussa le verre, essaya de se lever et ne put tenir sur ses jambes.

— Guy, sanglota-t-elle. Il faut partir d'ici... Il nous guette... Avec son couteau...

Son mari avala le verre qu'il lui destinait, haussa les épaules :

— Tu as bien besoin de ton lit. Il n'y a personne qui nous guette avec un couteau. Dis donc, ça ne te vaut rien de rester seule dans cette maison perdue. Tant qu'il s'agissait de ce gosse imaginaire ce n'était pas grave, mais maintenant tu parles d'un homme armé d'un couteau...

— Pas d'un homme, souffla-t-elle, pas d'un homme... C'est lui qui a le couteau... Pierre... Le couteau à découper... Il l'a pris dans le tiroir.

Guy n'était pas facilement impressionnable. L'alcool devait la déprimer, pensa-t-il. Il regarda en direction de la cuisine, hésita. Il n'avait pas l'énergie d'aller regarder dans le tiroir.

— Il a tué Truc, dit-elle. Un coup de couteau dans la gorge.

— C'est ça. Un gosse de dix ans contre un chien-loup dans la force de l'âge. Je crois qu'il est temps qu'on se couche.

— Guy, le couteau a disparu.

— Tu l'as certainement égaré. Nous le chercherons demain.

— Je te dis qu'il l'a pris, bredouilla-t-elle.

Son mari finit par s'emporter. Il alla préparer un autre verre d'Alka-Seltzer et l'obligea à le boire.

— Maintenant, au lit.

En reportant le verre il ouvrit machinalement, et en se traitant d'idiot, le tiroir de la cuisine, jura et pénétra dans le living le couteau à la main :

— C'est bien celui-là ? Il n'y en a qu'un, n'est-ce pas ? Eh bien, il n'a jamais quitté ton tiroir. Ça te suffit, oui ?

— Il est venu le remettre en place... Pendant que nous n'étions pas là.

— J'avais fermé les portes.

— Pas celle-là.

Elle désignait celle qui communiquait avec la grange.

— Bien sûr que non...

— Il est là-haut, dans le grenier.

— Bien sûr et il s'est déguisé en gros rat rond.

— Il n'y a pas de rat. J'ai inventé ça.

— Tu inventes toutes sortes de choses.

Charlotte secoua la tête :

— Pas le cadavre de Truc... Il est là-bas sous la neige. À cinquante mètres de la maison. Le vent l'avait découvert et je l'ai enterré ce matin avant que tu ne rentres.

Il ferma les yeux, lissa son crâne dénudé.

— L'ennui avec toi c'est que tu mets une telle sincérité dans tes affirmations qu'il est difficile de croire que tu mens. Écoute, Charlotte, il est 1 h 30. Si tu veux rester là, à ta guise, mais moi je vais me coucher.

— Je te jure que Truc est sous la neige. J'ai même façonné une sorte de colonne à l'endroit précis.

Cette fois il éclata :

— Une colonne ? C'est bon, on va y aller. Je vais chercher de quoi nous éclairer et une pelle.

Il sortit de la cuisine avec la grosse lampe à piles qu'elle avait prêtée à l'enfant. Charlotte poussa un cri qui le fit sursauter.

— Non, dit-elle. Elle ne pouvait être là.

— Viens, fit-il rudement en lui prenant le bras.

— Je ne veux pas passer par la grange... Il nous guette.

— Un enfant de dix ans. Mais tu es complètement folle, ma pauvre Charlotte. Je commençais à avoir des doutes mais maintenant c'est une certitude. Je vais quand même te donner une chance avec le chien.

Tout le temps qu'il resta dans la grange elle se retint de respirer. Mais il reparut la pelle à la main.

— Allons-y. C'est complètement stupide mais j'espère qu'ensuite tu pourras dormir. Je dois te démontrer qu'il n'y a pas de cadavre de chien sous la neige à l'endroit que tu m'as indiqué. Truc est certainement en train de s'envoyer une chienne dans le bois.

D'un pas automatique elle marcha vers l'endroit en question.

— Regarde.

Il y avait effectivement une colonne de neige, haute de cinquante centimètres et plus large à la base qu'au sommet.

— Il est juste dessous, dit-elle.

— À combien de profondeur ?

— Trente, quarante centimètres... Pas plus.

Pendant près d'un quart d'heure il pelleta la neige, déblayant un carré de deux mètres sur deux, atteignant l'herbe du champ par endroits, puis il jeta la pelle et croisa les bras :

— Excellent quand on a une bonne cuite. J'ai éliminé tout ce que j'ai bu. Toi j'espère que tu n'as pas pris une congestion.

Elle frissonnait tout en regardant autour d'elle.

— Il l'a peut-être déplacée.

— Truc pèse une trentaine de kilos, lança-t-il. Je vois mal comment un gosse de dix ans aurait pu le soulever et même le tirer.

— Pas Truc, murmura-t-elle, la colonne. Il me semble que par rapport à la fenêtre de la cuisine elle était plus près et sur la gauche.

— Oui, et quand je n'aurai rien trouvé ce sera plus loin et sur la droite. Nous allons nous coucher.

Elle le suivit en grelottant. Il dut lui faire boire un bon grog pour la réchauffer.

— Ça, ajouté au reste, j'espère que tu vas ronfler toute la nuit.

Ce fut elle qui ferma la porte de séparation avec la grange avant de monter à l'étage.

— Tout est irréel, dit-il lorsqu'il se glissa dans le lit à côté d'elle. Tout. Tu as tout imaginé, tu m'entends ? Tout. D'ailleurs le prénom de Pierre aurait dû me le faire comprendre plus tôt. Je sais maintenant que tu tenais beaucoup à ce prénom. L'autre avait été pour ainsi dire imposé par ma mère et tu n'aimais pas particulièrement ta belle-mère.

— Guy, ils sont tous morts...

— Je sais, mais je ne profane pas leurs tombes en parlant ainsi. Ce gosse n'existe pas, tu m'entends ?

Elle fermait les yeux. La tête lui tournait et elle espérait basculer rapidement dans le sommeil.

— Tu m'entends ? Je veux que tu répètes après moi : ce gosse n'existe pas, il n'a jamais existé.

Il dut la secouer pour lui faire ouvrir les paupières sur des yeux glauques de sommeil :

— Répète.

Elle bredouilla vaguement quelque chose et il soupira.

— Dors le plus profondément et le plus longtemps possible. J'espère que demain tu ne te souviendras plus de rien. Si tu devais continuer à créer des situations aussi dramatiques chaque jour, ta raison n'y résisterait pas longtemps.

Charlotte se réveilla avec un terrible mal de tête. Au-dehors le soleil brillait. Guy avait dû déplacer légèrement les rideaux en se levant avant elle. Vêtue d'une robe de chambre, elle descendit à la cuisine, jeta deux cachets dans un verre d'eau.

Son mari était au-dehors, sondant la neige avec une longue tige de fer. Alors elle se souvint de ses confidences folles de la nuit. Désormais tout serait différent. Guy ne pouvait oublier, traiter à la légère ce qu'il appelait ses inventions et ses mensonges. La preuve, il voulait se persuader d'avoir raison pour pouvoir la ramener avec lui à Dijon. La lutte s'annonçait impitoyable dès le matin.

Il rentra peu à peu, l'embrassa sur le front sans l'examiner d'un œil critique comme il le faisait d'habitude.

— Je te sers du café ?

— Un plein bol. J'ai une sacrée gueule de bois. L'air frais m'a fait du bien cependant. Et toi, comment ça va ?

— La tête, murmura-t-elle avec une grimace.

Elle s'assit en face de lui :

— Tu n'as rien trouvé ?

— La tige s'enfonçait jusqu'au sol gelé et dur. Il n'y a jamais eu de cadavre de chien.

Charlotte baissa la tête.

— Pas de cadavre. Truc galope quelque part dans le coin. Pas de gamin armé d'un couteau non plus. Je suis monté dans le grenier au-dessus de la grange.

Charlotte tressaillit mais n'osa poser aucune question.

— Il n'y a que du foin, de vieux meubles, des caisses, vides.

Qu'étaient devenues les couvertures ?

— Voilà, dit-il.

Elle se versa une tasse de café, la sucra à peine.

— Tu commenceras les préparatifs ce matin, dit-il. Il faudra bien deux voyages pour transporter tes affaires jusqu'à Chapelle. À moins que je puisse venir en voiture jusqu'ici.

— Je ne quitterai pas La Rousse.

— Tu dois la quitter. Il est impossible que tu vives seule ici. Et comme nous n'avons pu trouver quelqu'un qui accepte de s'isoler avec toi, je ne vois pas d'autres solutions.

— Espères-tu me ramener de force à Dijon ?

Il tartinait un toast de beurre sans tellement s'émouvoir du ton irrité de sa femme.

— Non, évidemment. Je fais simplement appel à ton bon sens. Si vraiment je ne puis te convaincre, je resterai ici également. Le temps nécessaire pour que tu reviennes vivre avec moi. Mon travail est à Dijon, notre maison également. Si cette maison est la source de nos... ennuis, je n'hésiterai pas à la vendre.

— Tu ne la vendras pas ! cria-t-elle. Jamais !

Avec des gestes calmes, il repoussa son bol, croisa ses bras sur la table :

— Charlotte, je ne comprends pas. Pourquoi veux-tu rester ici ? Je sais que tu détestes Dijon, nos relations. Bien, je l'admets. Pourquoi n'irais-tu pas dans les Alpes, dans une station animée ? Ou bien sur la Côte d'Azur ? Je te propose encore un voyage à l'étranger. Aux Caraïbes par exemple. Il y fait très chaud en ce moment. C'est l'été. Tout mais pas La Rousse. Cette vie est malsaine pour toi.

— C'est faux, dit-elle entre ses dents. J'ai pris du poids et je sors tous les jours.

Elle alla chercher son sac, en sortit des notes de restaurant griffonnées sur des feuilles de petits blocs-notes.

— La preuve.

— Alors, pourquoi veux-tu rester ? Pas pour Truc puisque tu es persuadée qu'il est mort. Pour ce gosse ? Il ne ressemble en rien à Antoine. D'après ce que tu m'as dit, tu vois que je me réfère à tes sources, il s'agit d'un garçon inquiétant qui joue du couteau, n'hésite pas à égorger un chien, se comporte comme un voyou. Comment as-tu pu t'attacher à lui ?

Il soupira :

— Évidemment, il m'est difficile d'y croire. Je fais un effort pour admettre qu'il existe. Tu as donc besoin de lui ? De sa perversité ?

— Non. C'est lui qui a besoin de moi, dit-elle. Il est farouche, haineux. Je peux le transformer.

Toujours sous l'effet soudain de cette contrariété qu'il ne pouvait maîtriser, il se leva, fit quelques pas autour de la table.

— Tu voudrais que j'entre dans la folie, n'est-ce pas ? Que je perde le sens du réel ?

— Pierre Roso existe. Il a mangé à cette table, il m'a parlé. Pourquoi, si je l'avais imaginé, l'aurais-je créé aussi cruel ?

Guy se laissa lourdement tomber sur sa chaise.

— Je ne sais pas, murmura-t-il. Non, je ne sais pas... À moins que tu ne l'aies chargé de toute ton agressivité contenue... Qu'il ne soit que l'expression de ta rancune contre les autres, contre moi... Peut-être que tu me détestes parce que j'ai laissé partir Antoine avec mes parents... Et qu'il est mort. Eux aussi d'ailleurs.

— Je ne haïssais pas Truc, murmura-t-elle, et pourtant il est mort.

CHAPITRE XII

À midi, Guy abandonna la lutte. Pendant près de trois heures il avait essayé de convaincre Charlotte de rentrer avec lui à Dijon, lui promettant de revenir chaque vendredi et de ne repartir que le lundi pour avoir deux jours vraiment complets de week-end. Elle n'avait accepté aucune solution.

— On dirait, fit-il épuisé, que tu recherches la rupture.

— Tu te trompes, dit-elle, mais pour l'instant j'ai besoin de vivre seule le plus souvent possible et ici. Pas ailleurs. Il n'y a qu'ici que je me sente bien. Peut-être qu'un jour j'accepterai l'idée de revenir à Dijon, mais pas pour l'instant.

— Je sors, dit-il.

Elle vit le scooter s'éloigner en direction du village, coupant à travers le plateau, projetant deux gerbes de neige car son mari avait dû bloquer la poignée des gaz.

Dès qu'elle fut seule, elle monta au premier étage, chercha les couvertures qu'elle avait données à Pierre, ne put les retrouver. Enfin un signe qu'elle n'avait pas eu d'hallucinations le vendredi soir lorsqu'elle était allée les chercher. Elle pensait que Pierre avait quitté le grenier de la grange très tôt le samedi matin en emportant la plupart des objets qu'elle lui avait donnés. Sauf la lampe électrique qu'il avait remise en place dans la cuisine. Le couteau également.

Son mari rentra passé 13 heures, un peu éméché.

— Tout le monde pense qu'on va se taper toute l'oie à nous deux, dit-il, agacé. Je suppose que tout le pays est au courant.

À table il glissa aussi sournoisement :

— Les gens croient que tu rentres à Dijon avec moi.

— Ils devront me supporter encore, dit-elle.

— Tu es toujours décidée ?

— Pourquoi nous affronter encore à ce sujet ? murmura-t-elle. Je croyais que c'était fini.

— Très bien, fit-il, vexé. Mais je te téléphonerai tous les jours. Peut-être même deux fois par jour. Le matin et le soir.

Elle inclina la tête.

— Je demanderai à Rolland le toubib de venir te visiter. Je préviendrai également un certain nombre de personnes. Michel par exemple, pour qu'il vienne jeter un coup d'œil à l'occasion.

— C'est tout ? fit-elle, le visage fermé.

— Non. Il est possible que je vienne moi-même à l'improviste un soir.

— C'est de la persécution.

— Tu es malade, Charlotte. Tu n'as cessé de l'être depuis la mort d'Antoine. Pendant un temps tu as pu nous donner le change, mais en fait tu n'as pas réussi à guérir. Ta douleur s'est transformée en une sorte de refus total... Et même en agressivité. Tu ne veux pas l'admettre, c'est ton droit, mais je suis responsable de toi et je veille.

— Comme un flic, dit-elle.

— Ce sont des mots. Le voisinage de ces hippies de la ferme Lamy te rend contestataire.

— Tu deviens idiot, dit-elle.

— Je sais, même con si tu veux. J'ai de vieilles recettes et elles ont fait leurs preuves. Mais rassure-toi, je ne vais pas m'imposer encore longtemps pour aujourd'hui. D'ailleurs j'éviterai ainsi les files de voitures qui rentrent des Rousses. Dès la fin du repas tu pourras m'emmener à Chapelle.

— Comme tu voudras.

— Ça te fait plaisir ? Tu penses qu'il va accourir dès que j'aurai le dos tourné ? Comment fais-tu ? Simple concentration d'esprit ?

— Des incantations, répliqua-t-elle. Tu ne savais pas que j'étais une sorcière ? J'ai une formule secrète, un chaudron et il apparaît au milieu de la fumée. Est-ce que tu t'en vas vraiment ou bien vas-tu monter la garde autour de la maison ?

— Tu m'en crois capable ?

Elle réfléchit quelques secondes :

— Je ne sais pas. Cela ferait quand même un joli scandale dans le pays. On croirait que tu es jaloux et que tu cherches à me pincer avec ton rival.

— Je pourrais être jaloux de ce gosse. Tu me dis qu'il a dix ans mais il pourrait en avoir six ou sept de plus ? Ce serait très habile de ta part de me raconter des histoires.

Sans répondre, elle alla chercher la tarte aux pommes qu'elle avait préparée le matin même.

— C'est comme l'oie, remarqua-t-il, il y en a pour une dizaine de personnes.

Ce qui l'amena à la question suivante :

— Veux-tu que j'invite les Gardet pour la semaine prochaine ? Eux ou d'autres, comme tu voudras...

— Nous en reparlerons au téléphone, dit-elle avec ironie, puisque

nous aurons une liaison matin et soir.

La douceur du temps, l'éclat du soleil la surprirent lorsqu'elle le conduisit au village. Si ce redoux se poursuivait, la neige fondrait dans la journée, se transformerait en verglas la nuit.

Guy l'embrassa tendrement avant de s'installer au volant :

— Tu ne regrettes rien ?

Elle hésita imperceptiblement.

— Non. Pourquoi ?

— Hier au soir tu étais véritablement effrayée, dit-il avec une douceur qui devenait de plus en plus rare chez lui avec les années. J'ai eu l'impression que tu m'appelais au secours. Je suis désolé d'avoir été dur, maladroit, mais que pouvais-je faire d'autre ? Il n'est pas trop tard, tu sais, et mieux vaut une égratignure d'amour-propre que cette solitude inquiétante.

— Tu fais donner l'arrière-garde de la sensiblerie, persifla-t-elle.

Il claqua la portière, démarra sèchement en lui projetant de la boue au visage. Mais elle resta immobile, regardant s'éloigner la voiture. Il ne pouvait comprendre qu'elle aimait cette petite horreur qui lui rendait visite sous la forme d'un garçon maladif.

À La Rousse, elle fut déçue de ne pas le retrouver. Et dans le living, elle lança un « Pierre » mal assuré, haussa les épaules. Peut-être se méfiait-il encore.

Elle se versa un whisky, l'emporta devant la télévision qui donnait le film de fin d'après-midi. Mais elle le regarda jusqu'au bout, se versant de temps en temps un peu de Cutty Sark. Jusqu'à ce qu'elle ait l'impression d'avoir beaucoup bu.

— Après la cuite d'hier soir, dit-elle à voix haute, ce n'était peut-être pas conseillé.

À 7 heures le téléphone sonna.

— Je suis bien arrivé, dit Guy.

— Bravo, et la limitation de vitesse, ce n'est pas pour toi, je suppose ?

— Qu'as-tu dans la voix ?

— Juste un peu enrouée, dit-elle.

Mais il savait que le whisky lui faisait souvent cet effet-là.

— Tu avais des raisons de boire ? demanda-t-il soupçonneux.

— Pas du tout. Que vas-tu faire de ta soirée ?

— Étudier quelques dossiers.

— Évidemment. Que pourrais-tu faire d'autre ?

Elle n'avait pas encore tiré les rideaux et le capuchon de Pierre s'agitait derrière. Tout au fond brillaient ses yeux lucides.

— Charlotte ?

L'enfant tendait le bras pour lui faire comprendre que la porte de la grange était fermée.

— Allô, Charlotte, que fais-tu ?

Elle se rendit compte que son mari était toujours au bout du fil, aspira un grand coup pour que sa voix ne tremble pas.

— Excuse-moi, j'étais allée couper la télé. Que disais-tu ?

— Charlotte, tu ne me racontes pas d'histoires ?

— Pas du tout. Comme tu es nerveux. Je croyais que conduire à grande vitesse t'apaisait. Au lieu d'étudier tes dossiers tu devrais sortir, aller au restaurant, au cinéma.

— Merci bien. Tu es sûre que je peux raccrocher ?

— Bien sûr.

Pierre frappait à la vitre mais à cause des doubles fenêtres elle entendait à peine.

— Je suis toujours là, dit-il.

— Tu attends que je raccroche ?

— Voilà...

Elle posa l'appareil, se dirigea vers la porte de communication avec la grange, hésita. Il lui était facile de tirer les rideaux, d'effacer d'un coup ce visage tapi au fond de cet immense capuchon. S'il existait vraiment, les carreaux voleraient en éclats, car Pierre chercherait à rentrer.

Pour s'approcher de la fenêtre elle glissa le long du mur. Elle ne voulait pas rencontrer son regard. Puis elle pensa qu'il avait dû se déplacer pour attendre devant la porte de la grange. Sûr de lui. Comme si elle était à ses ordres. D'un coup elle étira le premier rideau, tendit le bras pour attraper le liseré de l'autre. D'un bond elle passa à l'autre fenêtre. Il devait se rendre compte de ce qu'elle faisait car en même temps elle empêchait la lumière du living d'éclairer l'extérieur. Voilà. C'était fait. Elle était isolée.

À nouveau, le téléphone sonna.

— Crie-moi des injures, dit Guy, mais j'avais un pressentiment. Parle-moi.

— Ça devient une obsession chez toi, dit-elle en s'efforçant de sourire bien qu'il ne puisse pas la voir. Je suis en train de boire un whisky. À ta santé. Est-ce que tu vas rappeler ?

— Pardonne-moi mais je suis trop angoissé. J'ai presque envie de revenir là-bas.

— Tu ferais mieux de suivre mon conseil. Va au restaurant ou au cinéma. Moi je sens qu'après la bringue d'hier au soir je vais aller me coucher bientôt. Je t'en prie, respecte mon sommeil et n'appelle pas avant 9 heures demain.

— Bien, fit-il avec un ton très humble. C'est entendu.

Dès qu'elle eut raccroché elle fut prise d'un tremblement nerveux qui l'empêcha de se lever et même de porter son verre à sa bouche. Elle renversait tout l'alcool. Lorsqu'elle se domina plusieurs minutes

venaient de s'écouler. Elle but le fond de son verre, se leva. Elle avait froid, très froid.

Et surtout l'irrésistible envie de tirer le rideau pour voir si l'enfant était toujours derrière la vitre. Il lui fallait faire autre chose, n'importe quoi qui l'absorbe assez. Il lui semblait entendre un léger grattement venant d'une des fenêtres, celle de droite. Elle brancha la télé, poussa le son.

Comme elle se dirigeait vers la cuisine elle s'immobilisa. Les rideaux des deux petites fenêtres n'étaient pas tirés et il serait certainement derrière les vitres. Elle retourna s'asseoir, essaya de suivre le magazine des sports.

Elle s'enfonça dans son fauteuil les yeux rivés sur l'image mais soudain son regard glissa vers le téléphone. Décrocher, former le numéro du bistrot, leur demander de venir, vite, le plus vite possible. Qu'ils arrivent, qu'ils découvrent sa hantise. Qu'on en finisse une bonne fois pour toutes !

Elle ferma les yeux, cernée par la voix du commentateur sportif qui égrenait des noms de villes, des chiffres. Et puis, très loin, ténu, un minuscule bruit. Les ongles de l'enfant sur les vitres. Inlassablement. Elle se leva d'un bond, monta les marches de l'escalier quatre à quatre, se réfugia dans la salle de bains. Les murs recouverts de frisette lui donnaient un faux air de sauna finlandais. Elle se lava les dents. Un vieux conseil de sa mère contre l'énervement, la fatigue, le désenchantement. Mais cette brave femme avait oublié de dire si c'était également efficace contre la terreur.

Elle éteignit la lumière, s'approcha de la fenêtre. Impossible de voir autre chose que la nappe blanche de la neige et puis, tout au loin, quelques lumières. Chapelle-des-Bois avec ses braves gens, son bistrot accueillant. Et sur la droite, c'était peut-être la distillerie où elle achetait des eaux-de-vie de fruits sauvages, prenait parfois son repas. Pourquoi ne pas leur téléphoner ? Sous n'importe quel prétexte, pour demander s'ils étaient ouverts le lundi. Elle savait bien que oui mais pouvait bien l'avoir oublié. Elle passerait pour folle, une fois de plus, mais il y aurait une voix au bout du fil.

À pas calculés, elle glissa hors de la salle de bains, traversa sa chambre, butant contre le tapis. Il y avait l'odeur de Truc dans cette pièce. Elle l'aurait reconnue entre mille. Truc dont elle avait caressé le cadavre, vu la gorge ouverte sur dix centimètres, d'où pendait comme du mou de bœuf.

L'escalier d'où elle dominait le living. Lui parvenaient des noms de produits. L'heure de la publicité puis les informations ensuite, puis le film... Puis le silence. Au bout de deux heures environ. Elle serait bien obligée de l'admettre. Serait-il toujours au-dehors à gratter à la vitre ? Il ne faisait pas froid justement ce soir-là. C'est-à-dire que la

température était supportable, aux alentours de zéro.

Elle s'assit sur la dernière marche, la tête entre ses mains, les coudes sur les genoux. Il lui paraissait impossible d'aller plus bas.

Guy lui avait demandé le matin même pourquoi elle avait créé un enfant aussi cruel. Elle n'avait pas répondu avec exactitude. Elle ne l'avait pas créé, il s'était échappé d'elle, comme une force mauvaise, comme une insulte au monde paisible qui entourait La Rousse.

— Mais non, dit-elle à voix basse. Je divague. Il est bien vivant et si quelqu'un l'a créé, c'est bien sa mère. Pas moi.

Elle cria :

— Pas moi !

Puis elle bascula en avant, dévala les escaliers comme malgré elle, ouvrit la porte de séparation avec la grange, traversa celle-ci pour le faire entrer.

— Votre mari n'est pas là ? J'ai cru qu'il était revenu et que vous ne pouviez me recevoir.

— Que veux-tu ? Je suis fatiguée et je veux aller me coucher de bonne heure.

— Il faut que vous veniez, dit-il.

Charlotte recula vers le living :

— Que je vienne où ?

— Ce n'est pas très loin. Pas cinq minutes avec votre scooter. Je crois qu'il est en train de mourir.

CHAPITRE XIII

Qui allait mourir ? Il ne voulait pas le dire. Il s'emportait :

— Mais venez, venez au lieu de discuter. Vous avez bien de quoi le soigner dans votre pharmacie.

— Si tu me dis de quoi il souffre.

— D'une blessure à la jambe. Il est plein de sang. Partout. On n'a pas pu l'arrêter.

Dans son armoire à médicaments elle n'avait pas grand-chose, n'y connaissait rien en médecine. Elle remplit, un peu au hasard, une sacoche en cuir. Restait lucide. L'enfant l'attirait dans un piège. Elle ne savait pas exactement pourquoi, mais elle en était certaine. Lorsqu'elle revint, il était installé à l'arrière du *snow-car*. Il n'avait jamais douté de son acceptation.

— Par où dois-je aller ?

— Vers la forêt. L'allée principale pas très loin d'ici. Puis je vous indiquerai.

C'est tout juste si la neige gelait en surface, une mince pellicule. Elle roulait lentement, le phare éclairant la masse plus sombre de la forêt qui se rapprochait. Dès qu'elle fut sous les grands arbres elle regretta d'être venue. Un quart d'heure plus tôt elle fuyait, épouvantée, dans toute la maison l'apparition de l'enfant et, parce qu'elle s'était persuadée qu'il était bien vivant, elle s'en méfiait moins. Alors que certainement il n'en était que plus dangereux. Et vers qui allaient-ils ? Son père ? Blessé à la jambe ? Comment ? Et où se trouvait sa mère ?

— Tournez à gauche, cria-t-il dans son dos.

Elle hésitait à s'écarter de la piste principale mais il n'y avait que très peu de congères dans le bois. Elle crut se souvenir qu'il y avait une maison en ruine dans le coin, une ancienne maison forestière. Et puis elle aperçut l'énorme tas de neige au centre d'une clairière où le vent avait pu souffler librement.

— C'est là, cria-t-il.

En effet, il y avait des traces de pas. Une sorte de tunnel à la base du tas de neige.

— Venez.

L'enfant se mit à quatre pattes et elle le suivit. Tout au bout brillait une lumière et non sans étonnement elle reconnut une vieille lanterne sourde fonctionnant au pétrole qu'ils utilisaient en cas de panne d'électricité. Et à côté il y avait le bidon de pétrole qu'elle tenait en réserve.

Elle se redressa, dans une pièce encore en bon état. Murs de pierre, plancher de bois grossier mais solide. Plancher au-dessus. La seule partie de la maison en ruine qui soit habitable. La neige recouvrait le tout, le transformait en igloo. Et puis dans un coin un tas de couvertures, ses couvertures. Émergeant d'elles, un visage pâle, très pâle d'un garçon de douze à quatorze ans.

— Mais qui est-ce ?

— Mon copain. Il faut le soigner.

Charlotte se pencha, pensa trouver sous sa main nue un front brûlant de fièvre. Ce fut une impression de froid atroce qui lui fit retirer ses doigts comme si elle venait de se brûler.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle.

Elle rapprocha son visage, essaya de surprendre un souffle.

— Tu n'as pas de glace ? Un miroir je veux dire ?

— Il y a des débris de vitres.

Alors elle remarqua que les fenêtres en étaient dépourvues et qu'elles étaient murées par une grande épaisseur de neige. Il lui tendit un morceau de verre qu'elle essuya avant de l'approcher de la bouche. Inutilement.

Elle se rejeta en arrière avec effroi, se releva et recula vers le tunnel de neige.

— Il est mort.

— Ce n'est pas vrai, dit l'enfant. Vous avez mal regardé. Il m'a encore parlé avant que j'aie vous chercher...

À son tour il s'agenouilla près du cadavre, le secoua :

— Albert, tu m'entends ? Hé ! Réveille-toi. C'est moi, Robert. Je suis revenu avec elle. On va te soigner.

Mais à son tour il rencontra le froid propre à la mort et resta le geste figé, la bouche ouverte. Charlotte songeait à fuir, sortir de cette salle ensevelie sous la neige, remonter dans le scooter et foncer vers la maison où elle s'enfermerait. Il pourrait venir l'appeler, taper, elle s'enfouirait sous les couvertures, avalerait des somnifères mais elle ne répondrait pas.

Il se retourna vers elle :

— C'est votre faute. Vous m'avez laissé une heure en dehors de chez vous. On aurait pu le sauver. Et c'est votre sale chien qui l'avait mordu à la cuisse. Regardez.

Rageur, il soulevait les couvertures. Albert avait les jambes et le ventre dénudés. Tout en haut de la cuisse il y avait une plaie horrible.

— Il n'arrêtait pas de saigner. Depuis jeudi... Nous approchions de la maison lorsqu'il nous a sauté dessus. Il a mordu Albert à la cuisse, n'a pas voulu lâcher prise. Ils ont roulé dans la neige tous les deux. Alors je me suis souvenu de votre couteau. J'ai couru jusqu'à votre cuisine le chercher. Ensuite j'ai égorgé le chien et seulement alors il a lâché prise. Albert a voulu revenir ici.

Tout en l'écoutant, elle regardait quelque chose qui brillait dans un coin. Il suivit son regard, ricana :

— Vous les reconnaissez ? Les sacs de vos provisions dans le congélateur. Je vous en ai fauché des tas en prenant toujours ceux du dessous et en arrangeant le dessus pour que vous ne voyiez rien. De la viande, des poissons. Des queues de langoustes, du pain, des fraises, des petits pois. On pouvait faire du feu dans la cheminée. Nous avions dégagé le conduit. Ça faisait fondre la neige mais on en rajoutait de temps en temps pour que personne ne nous découvre. On fermait aussi l'ouverture du tunnel. Un jour un garde forestier est passé à quelques mètres. Nous avons vu ses traces. Il ne s'est douté de rien. On n'allumait le feu que la nuit. Et puis jeudi on avait décidé, Albert et moi, d'aller vous piquer du pognon pour filer plus loin. Manque de pot ce salaud de chien ne l'a pas reconnu, lui, et l'a attaqué.

Mais le vendredi, comment avait-il pu revenir, se montrer si calme alors que son copain devait déjà être au plus mal ? Et d'où sortaient ces deux gosses ?

— Il faut qu'on avertisse quelqu'un, dit-elle.

— Non. Jamais. On avait décidé avec Albert qu'on ne nous retrouverait pas. Vous pouvez vous en aller... Je le savais que vous ne nous aideriez jamais. Albert le disait aussi, il se méfiait. Quand nous avons essayé de passer en Suisse, la semaine dernière, et que ça n'a pas marché, je voulais qu'on vienne chez vous. Lui n'a pas voulu.

— Mercredi, tu avais passé la nuit chez moi ?

— J'ai filé à minuit après avoir rempli un sac de provisions. Il nous fallait de quoi manger.

— Mais vendredi, dit-elle, comment as-tu pu rester une bonne partie de la journée alors que ton ami était si mal ?

— C'est pas vrai. Il allait mieux. On avait l'impression que le sang ne coulait plus. On appliquait de la neige... J'ai pensé qu'il fallait essayer de vous en parler.

Elle se souvenait de sa déception lorsqu'elle lui avait appris que son mari n'était pas docteur comme il le pensait. Il avait espéré en tant que femme de médecin elle aurait pu examiner Albert, juger de la gravité de sa blessure.

— On ne peut pas le laisser là, dit-elle.

— Je ne veux pas qu'on y touche... Et si vous avertissez les flics, j'irai vous tuer. Il ne faut pas qu'ils me retrouvent. On avait juré qu'ils

ne nous auraient pas.

Elle remarqua qu'il y avait une autre cape suspendue à un clou enfoncé dans le mur. La même cape que celle de Robert. Il s'appelait Robert. Par quelle intuition troublante avait-il choisi de se présenter à elle sous le prénom de Pierre ?

— D'où venez-vous ? murmura-t-elle. Où sont vos parents à tous les deux ?

— On n'a pas de parents, dit-il.

Il désigna Albert :

— Les siens sont morts. Moi, juste mon père. Ma mère, elle m'a laissé tomber. Alors nous étions dans un orphelinat de la marine du côté de Brest. C'est de là que nous sommes partis en profitant des vacances de Noël. On nous place ces jours-là dans des familles. Albert et moi on était séparés mais on s'était donné rendez-vous pour le 28 décembre à Rennes. De là on a traversé toute la France. Albert avait de la famille en Suisse. Il espérait qu'ils nous recevraient.

— Quel âge as-tu ? demanda-t-elle.

— Treize ans, comme lui, mais je suis plus petit, mal foutu. On m'appelait Biafrais, à la boîte. C'est vous dire. Pas Albert. Il était chouette. Très chouette.

Elle crut qu'il allait pleurer mais il était encore plus dur qu'elle ne le pensait.

— Si on le retrouve, on saura que je suis dans le coin, vous comprenez ? Je ne veux pas retourner là-bas. Je préfère mourir. Maintenant pour la Suisse c'est foutu. Lui connaissait, pas moi. Et puis ça n'aurait certainement pas marché. Il se faisait des idées, Albert. Des parents du côté de sa mère qui ne s'étaient jamais souciés de lui. Alors vous pensez... Moi de ce côté je suis tranquille. À part ma mère qui doit faire la pute quelque part, je ne pense pas avoir d'autre famille.

Il la fixait avec mépris comme si elle était sa mère.

— Oubliez-nous. Rentrez chez vous. Couchez-vous. Est-ce que vous avez parlé de moi à quelqu'un ? Votre mari ?

— Tout le monde croit que j'ai des hallucinations, que je suis à moitié folle.

— On a fait gaffe. Personne ne nous a jamais vus et quand on a su qu'on pouvait puiser dans votre congélateur, on a décidé de passer quelques jours dans le coin, de nous reposer.

— Mais comment avez-vous découvert cet endroit ?

— Albert a fait une colonie de vacances dans le coin, un camp. Il avait découvert la vieille baraque. Lorsque nous sommes arrivés on l'a cherchée des heures. On croyait que ce gros monticule de neige était une butte. Et puis on a creusé et on a trouvé un mur.

— Le soir où je t'ai rencontré. Dimanche dernier, il y a une semaine... D'où venais-tu ?

— De faucher du lait. Vous savez que les bidons sont descendus sur la petite route pour être ramassés le lendemain matin. J'avais deux bouteilles pleines sous ma cape.

— Et tu es revenu le lendemain matin pour piller mon congélateur.

— Albert, lui, cherchait de son côté. Il a pu faucher un lapin près de Foncine. On l'a fait cuire dans la cheminée.

— Tu ne peux pas rester ici, murmura-t-elle.

— Où voulez-vous que j'aille ?

— Chez moi. Tu as besoin de manger, de dormir. Demain nous déciderons ensemble de ce qu'il faut faire.

— Croyez-vous me posséder ? Pendant que je dormirai vous avertirez les flics et je serai coincé chez vous.

— Je n'avertirai pas les flics, dit-elle.

— Pourquoi voulez-vous que je vous croie ? Ce soir vous m'avez fait attendre une heure avant de m'ouvrir. Vous aviez peur de moi et vous avez toujours peur de moi. Une fois que je serai chez vous, vous réaliserez que vous avez fait une connerie et vous téléphonerez.

— Je peux aussi le faire si tu ne viens pas avec moi, dit-elle.

— C'est pourquoi je vais filer tout de suite.

— Tu ne sais pas où aller. Moi je t'offre un refuge. Mon mari ne reviendra pas avant la fin de la semaine qui commence demain...

— Pourquoi vous arrêtez-vous ? À quoi pensez-vous ?

Guy avait laissé entendre qu'il viendrait certainement à l'improviste. Mais le ferait-il une fois pris dans le tourbillon de ses obligations, de son travail ?

— Tu pourras rester jusqu'à vendredi, dit-elle. Cela fait cinq jours pour réfléchir à ta situation. Je t'aiderai. Autant que je le pourrai.

— Et lui ?

— Nous ne pouvons plus rien pour ton copain. On pourra boucher le tunnel pour que rien ne puisse entrer.

Il frissonna.

— Vous pensez à des bêtes ?

— Bien qu'il fasse moins froid que dehors, ce sera suffisant, dit-elle. Il sera ici comme dans une crypte.

Robert s'approcha du cadavre, tira la couverture sur ses jambes, puis sur son visage.

— Vous êtes sûre qu'il est mort ?

— Absolument sûre, souffla-t-elle.

— Écoutez, je viens chez vous pour cette nuit. Si vous me possédez, vous le regretterez. Un jour je m'évaderai de nouveau et je viendrai pour vous tuer.

Malgré ses menaces, elle devinait qu'il était à bout de forces, qu'il désirait dormir dans un lit chaud, et surtout ne pas être obligé de rester près du mort.

— Je ne te trahirai pas, dit-elle.

— À qui téléphoniez-vous quand j'ai tapé à votre vitre ?

— Mon mari venait de m'appeler pour me dire qu'il était arrivé à Dijon.

— Le téléphone a encore sonné ensuite.

— Il s'inquiète pour moi. Il voulait que je rentre avec lui aujourd'hui.

— Pourquoi avez-vous refusé ? demanda-t-il, à nouveau méfiant.

— Je ne me plais pas à Dijon. Et puis j'avais peur que mon mari ne m'amène chez des médecins, ne me fasse entrer dans une maison de santé.

— Chez les dingues ?

— Si tu veux.

Il l'observait avec attention.

— Vous n'avez pas l'air d'une folle, dit-il.

— Merci. Tu vois que moi aussi je suis traquée. Je n'ai aucune raison de te trahir.

— Je vous le souhaite.

Il alla prendre la lanterne sourde et sortit derrière elle. Elle l'aida à élever un mur pour boucher l'entrée du tunnel sur une belle épaisseur.

— Quand as-tu enlevé le corps de Truc ? demanda-t-elle.

— Hier matin. J'ai pensé que vous pourriez le trouver avec votre mari. Et puis j'ai découvert la colonne que vous aviez placée dessus.

— Mais comment as-tu fait ?

— Avec ma cape. Je l'ai glissée sous le corps et je l'ai tiré vers le bois, puis j'ai effacé les traces.

— Viens, dit-elle. Rentrons.

Elle lui prépara une omelette au lard, lui coupa des tranches de saucisson. Il mangeait goulûment. Il avait dû passer de terribles moments près de son ami blessé.

— Pourquoi as-tu rapporté cette lampe électrique ? demanda-t-elle.

— Je pensais que votre mari la chercherait. J'avais l'autre qui marche au pétrole et c'était suffisant.

— Tu n'es pas resté longtemps dans le grenier de la grange ?

— J'ai sauté par la lucarne. C'est ce soir-là que tout a commencé à mal tourner pour Albert. Il a mangé un morceau d'oie pour me faire plaisir mais je sentais qu'il s'affaiblissait.

— Tu n'as pas songé à venir chercher du secours ?

— J'avais juré... Et il ne me l'aurait pas pardonné. Ce n'est que ce soir que je me suis affolé.

Elle lui tourna le dos. Pour qu'il ne puisse pas lire sur son visage.

— Je savais que nous le retrouverions mort, dit-il à voix basse. Je ne suis pas venu chercher du secours... Mais j'avais peur de rester tout seul avec lui... Ce n'est pas vrai qu'il m'a parlé avant que je le quitte.

Depuis le matin il avait tout juste la force de respirer.

CHAPITRE XIV

Dans l'après-midi le téléphone sonna encore une fois. Robert, assis devant le feu, la regarda :

— Ils vous traquent vraiment.

Son mari avait téléphoné deux fois dans la matinée, puis ensuite il y avait eu le docteur Rolland vers midi. Il projetait de passer la voir le lendemain, n'ayant pu venir vendredi à cause de la tempête de neige.

— Oui, madame Berthod... Ah ! C'est vous, madame... Non, tout va bien, mais je n'avais rien à faire au village ce matin. Demain certainement. Je vous remercie.

Elle raccrocha.

— La patronne du bistrot, dit-elle.

— Il a prévenu tout le monde, alors ? Ils ne nous ficheront pas la paix ?

— Je le crains, soupira-t-elle.

— Vous l'aimez ?

Surprise, elle posa son magazine pour regarder le jeune garçon.

— C'est mon mari, dit-elle.

— Si vous l'aimiez, vous vivriez avec lui à Dijon.

— Mais je suis fatiguée, nerveusement. Il me faut l'air pur de la montagne.

— Je suis sûr que vous allez très bien, dit-il. Mais vous avez besoin d'un prétexte.

Suffoquée par tant d'impertinence, elle lui tourna le dos, allongea ses jambes sur l'accoudoir de la banquette.

— Si vous ne l'aimez pas, divorcez et vous serez tranquille.

Elle ne répondit pas. Il se leva pour aller chercher une pomme. Du moins elle le supposa lorsqu'elle l'entendit croquer dedans et mâcher avec bruit.

— Vous n'avez pas essayé d'avoir un autre gosse ? Vous êtes jeune pourtant. Vous pourriez avoir un bébé.

— Occupe-toi de ce qui te regarde.

— Oh ! Ne vous fâchez pas.

Il se dirigea vers la grange.

— Où vas-tu ?

— Chercher du bois.

— Ne sors pas au-dehors surtout.

— Pourquoi, vous croyez qu'il a payé des gens pour vous surveiller ?

Non, elle ne le pensait pas mais quelqu'un pouvait passer, comme « par hasard ». Michel par exemple ou n'importe quel autre habitant du village.

— Moi, je ne supporterais pas, dit-il en revenant les bras chargés de bûches.

— Tu ne supporterais pas quoi ? demanda-t-elle avec un calme trop appliqué.

— Qu'il me surveille sans relâche, qu'il ne me fiche pas la paix. C'est ça le mariage ?

— Il se fait du souci.

— Il croit que vous avez des visions ? S'il arrivait maintenant et qu'il me découvre, il saurait bien que non.

Elle y songeait sans cesse. Il pouvait atteindre La Rousse avec sa voiture, surgir sans qu'ils s'y attendent. Robert n'aurait pas le temps de se cacher. Le temps était très doux, la petite route certainement accessible.

— Tu ne m'as pas dit ton nom, fit-elle.

— C'est sans importance.

— Ton père était marin ?

— Officier marinier, fit-il sèchement. Pas simple marin.

— Excuse-moi.

— J'avais six ans quand il est mort. En service commandé. Mais ma mère avait déjà foutu le camp et j'étais déjà en pension. Ça n'a pas changé grand-chose à ma vie.

Tout en parlant, il arrangeait le feu avec un soin étonnant, et c'était l'une des rares choses qu'elle lui voyait faire avec plaisir. Il ne s'offrait jamais pour l'aider, ne serait-ce qu'à débarrasser la table après le repas.

Il avait accepté de dormir dans la chambre d'Antoine, mais lorsqu'elle s'était réveillée elle l'avait découvert dans le living. Il avait sauté sur ses pieds dès qu'il l'avait entendue. Tout ça parce qu'elle avait refusé d'ôter les plombs du téléphone.

— Non, ce serait imprudent. Mon mari peut très bien appeler cette nuit, ou n'importe qui. On s'étonnera.

— Des blagues ! Vous allez les appeler pendant que je dormirai.

— Je t'ai dit que non.

Cette méfiance la rendait nerveuse. Il avait l'air de la surveiller constamment. Moins depuis le début de l'après-midi. Lorsqu'il s'était rendu compte qu'elle était harcelée par son mari, le docteur et des gens du village.

— On ne va quand même pas rester enfermés tout le temps, dit-il. Moi j'aime aller dehors. Je ferais bien de la luge.

— Attends la tombée de la nuit. Il peut passer quelqu'un.

— Qu'avez-vous décidé pour moi ?

Charlotte cessa de lire et s'installa pour lui faire face :

— Mais ce n'est pas à moi de décider. Tu es libre. Je ne me sens aucun droit sur toi.

— Et mon copain, on le laisse là-bas ?

— C'est toi, décide.

— Dans le fond, vous aimeriez que je foute le camp au plus vite pour reprendre votre vie bien tranquille, bien confortable.

— Te l'ai-je fait sentir ?

Il haussa les épaules :

— Vous n'aimez personne. Ni votre mari, ni les voisins. Et moi encore moins que tous les autres. C'est pas très chouette votre genre de vie. C'est tout con.

— Tu as raison, dit-elle, c'est tout con. Mais tu ne me gênes pas.

— C'est ça, je remplace votre sale cabot ?

— Ne parlons pas de lui, veux-tu ?

— Vous le regrettez ?

Lorsqu'il remarqua qu'elle avait des larmes aux yeux il marmonna quelque chose, retourna à son feu.

— Si je l'ai tué, dit-il d'une voix bizarre, c'est pour qu'il lâche mon copain. Je ne pouvais pas faire autrement.

Elle avait repris son magazine et il savait qu'elle ne lui répondrait pas.

— Albert avait un bâton à la main. Peut-être que c'est à cause de ça que le chien a attaqué tout de suite. C'était terrible, vous savez. Je voyais le sang gicler entre ses crocs... Je devenais fou. N'importe qui aurait fait la même chose à ma place. Vous dites que Truc n'était pas méchant mais vous l'aviez ici pour vous protéger, pour garder votre maison. Donc vous pensiez que si quelqu'un essayait d'entrer ou de vous faire du mal il l'attaquerait ?

La femme restait silencieuse.

— Vous préférez votre chien à la vie d'un homme ? Vous êtes quand même une drôle de femme.

Au même instant il y eut plusieurs aboiements de chien. Le garçon se dressa, le tisonnier à la main. Charlotte se leva, très pâle.

— Monte dans la chambre.

— Qu'est-ce que c'est ?... On dirait votre chien.

— Va-t'en, mais va-t'en donc.

On frappait à la porte du living. Robert escalada les escaliers en silence, disparut. Lorsqu'elle ouvrit, le grand blond barbu de la ferme Lamy lui sourit en retirant sa casquette de skieur.

— Bonjour, dit-il. Je vous apporte quelques œufs... Samson, je ne veux pas que tu rentres, tu vas tout salir.

— Ça ne fait rien, dit-elle.

Le chien furetait partout et soudain il se planta au bas de l'escalier et aboya avec force.

— Veux-tu te taire !... Je suis désolé, dit-il. Voici six œufs... Parce que vous avez été si gentille avec nous l'autre jour. Nous étions désolés de vous refuser cette oie.

— Ça n'avait aucune importance, dit-elle. Tout va bien à la ferme ?

— Oui. Notre voleur de lait a cessé de saccager nos bidons que nous descendons jusqu'à la route. Je ne sais qui c'est, peut-être un touriste... Il devait remplir une bouteille mais étant donné la taille des bidons il en flanquait trois ou quatre fois plus par terre. Samson, va te coucher !

Le chien s'accroupit au pied de l'escalier, grondant du fond de sa gorge.

— Vous avez trouvé le petit garçon qui s'appelait Pierre ?

— Non, dit-elle. Mais je ne le cherche plus. Combien je vous dois pour les œufs ?

— C'est un cadeau. Mais les prochains seront payants, dit-il en riant. Vous savez, on va essayer de faire une partie de notre fromage nous-mêmes, juste pour notre consommation, et s'il est réussi, on vous en apportera un morceau.

— C'est gentil. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Alors ce sera un peu de vin si vous en avez. Vous voyez que nous ne sommes pas tout à fait des illuminés. C'est très joli chez vous. Vous savez que vous pouvez venir nous voir quand vous voulez.

Elle ouvrit une bouteille de beaujolais, apporta deux verres.

— Vous êtes venu en skis ?

— En raquettes comme un vieux trappeur du Grand Nord. C'est tout de même plus couleur locale.

Il leva le verre dans sa direction.

— Je bois à l'amitié... J'ai rencontré votre mari, hier dimanche, alors qu'il revenait du village.

Charlotte se raidit imperceptiblement.

— Je revenais d'acheter du tabac. Il a eu la gentillesse de me proposer de me déposer en bas de chez nous. C'était très aimable de sa part. Je ne pense pas qu'il ait eu autre chose que le désir de me rendre service, de sa part.

— Je ne comprends pas, murmura-t-elle.

— M. Berthod s'est toujours méfié de notre voisinage. Je sais qu'il a reproché au propriétaire de nous avoir loué cette ferme à bail. C'est tout à fait normal... Et je suis heureux d'avoir constaté hier qu'il était revenu à de meilleurs sentiments.

Il souriait dans sa barbe avec une ironie bienveillante.

— Seulement... j'ai cru que votre mari voulait m'acheter en quelque sorte. Il m'a beaucoup parlé de ses bonnes relations avec les gens du coin, de l'influence qu'il pouvait avoir... Je suis toujours surpris d'entendre parler ainsi dans ce beau pays, un peu moins que ce soit par quelqu'un qui n'en est pas natif.

— Il vous a demandé quelque chose ?

L'homme continuait de sourire en regardant le fond de son verre de vin.

— Tout simplement de veiller sur vous, madame Berthod. Je me suis étonné. Vous êtes en sécurité dans ce pays et nul ne vous voudrait du mal. Mais M. Berthod semble craindre autre chose... Il m'est difficile d'être plus précis.

— Inutile, dit-elle. Ce que mon mari redoute c'est ce que je pourrais faire. Il pense que je suis déséquilibrée sur le plan mental.

— Merci, dit-il. Je voulais vous dire que ni moi ni mes compagnons ne sommes très doués pour ce genre de surveillance et que toute répression, même maritale, nous paraît odieuse. Chacun a sa folie. La nôtre est de vivre en rupture d'une certaine société. Pour votre mari, nous sommes des cinglés et pour pas mal de gens également. Bien que solidaires et farouchement individualistes, vous nous rejoignez un peu, madame Berthod. Nous ne voulons pas intervenir dans votre vie, mais sachez que nous sommes vos amis.

Elle cilla à plusieurs reprises, très émue.

— Il faut que je rentre, maintenant.

— Merci de votre visite.

Le téléphone sonna. Elle eut un élan puis se contint.

— Je ne répondrai pas, dit-elle.

— On nous sonne et nous venons, dit-il, comme des larbins. Un tentacule de plus que la société lance sur nous. Quand j'étais dans la région parisienne, j'étais assigné à résidence à la suite d'événements politiques. De temps en temps une voix anonyme me demandait si j'étais toujours là. J'ai fini par demander qu'on résilie mon abonnement. Tout a commencé ce jour-là, quand j'ai constaté que je pouvais m'en passer.

La sonnerie lui coupait régulièrement la parole.

— C'est mon mari, dit-elle. Ou le médecin. Ou quelqu'un du village. Peut-être des amies de Dijon auxquelles il aura demandé de me téléphoner, espérant que je serais plus en confiance avec elles.

Elle l'accompagna jusqu'à la porte. Son chien quitta à regret le pied de l'escalier. Tranquillement l'homme chaussa ses raquettes, baissa les oreilles de sa casquette.

— Dix fois, dit-il. Dix coups de sonnette. Mais ils vous rappelleront. À bientôt peut-être.

Il s'éloigna, tandis que son chien partait en avant en jappant joyeusement. Puis elle referma la porte, retourna s'installer sur la banquette.

— Tu peux revenir, cria-t-elle.

Au bout d'un moment elle s'affola. Pourquoi ne répondait-il pas. Était-il encore en haut ? Y avait-il jamais été ? Si elle avait rêvé tous les derniers événements !

— Pierre, pourquoi ne réponds-tu pas ?

Elle se rua dans l'escalier, le trouva allongé sur son lit en train de lire un album de bandes dessinées.

— Tu ne peux pas me répondre, non ? explosa-t-elle.

— Je ne m'appelle pas Pierre, dit-il, mais Robert.

Confuse, elle ne sut que dire.

— Qui c'était, ce mec ?

— Celui de la ferme Lamy à qui tu fauchais du lait parfois. Le chien a bien reconnu ton odeur. C'est pourquoi il aboyait au bas de l'escalier.

— Il voulait quoi ?

— M'apporter des œufs... Et aussi...

— Quoi ?

— Rien. Cela ne le regardait pas.

— Et le téléphone, vous n'avez pas décroché ?

— Je pouvais être sortie.

Elle comprit qu'elle l'importunait, se résigna à redescendre.

— Quand tu voudras goûter...

— Goûter, comme un môme... J'ai treize ans même si j'en parais dix. Ça change tout, non ?

— Excuse-moi. Que faut-il dire à la place de goûter ?

— Oh ! Vous trouverez bien. Vous êtes futée. En descendant elle se demandait si elle l'était vraiment, futée. Elle s'était toujours prise pour une bonne gourde incapable de prévoir les catastrophes.

Il ne descendit qu'un peu avant la nuit :

— Ce soir on bouffe encore des congelés ?

— Je ne suis pas allée aux courses, dit-elle. Mais demain j'essaierai de faire mieux. Il reste encore de la tarte aux pommes.

— Plus maintenant, dit-il la bouche pleine. Et Guy qui lui avait reproché d'en avoir fait pour dix.

— Tu aimes ça ?

— Celle à l'ananas, vous ne savez pas la faire ?

— Si, mais il vaut mieux de l'ananas frais et ici je ne crois pas que j'en trouverai.

— On trouve rien dans ce bled, grommela-t-il. Je peux me faire du chocolat ?

— Mais, c'est moi...

— Non, restez tranquille. Je sais très bien me débrouiller. Vous en voulez ?

Pour la première fois il se montrait prévenant.

— Oui, j'en prendrais bien.

— Si vous préférez du thé, lança-t-il, débrouillez-vous car je ne sais pas préparer cette saloperie.

— Le chocolat me conviendra très bien, assura-t-elle avec un sourire retenu.

Ce soir-là son mari appela deux fois. L'une de son bureau, l'autre de chez eux. Puis comme par hasard ce fut sa belle-sœur qui habitait Paris qui lui demanda de ses nouvelles, enchaîna ensuite sur ses sorties habituelles dans la capitale.

CHAPITRE XV

On ne parlait que de ça dans l'épicerie adjointe au bistrot. Charlotte qui attendait son tour ne fut pas tout de suite en osmose avec les autres clients. Ce hit peu à peu que la vérité la pénétra, martelée par les mêmes mots : cadavre, mort depuis quatre jours au moins, l'ancienne maison forestière.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle comme si elle faisait un horrible cauchemar.

— Comment, vous ne savez pas ? C'est près de chez vous pourtant. On a trouvé le corps d'un jeune garçon dans la maison forestière. Celle qui s'est écroulée. Il paraît qu'il s'est vidé de tout son sang.

Le cadavre d'Albert avait été découvert. Avec une rapidité stupéfiante. Tout de suite elle pensa aux traces que le scooter avait laissées là-bas. Depuis, il n'avait pas neigé.

— Comme c'est sur le territoire communal de Foncine on l'a transporté là-bas. Ils n'ont pas eu à passer devant chez vous, expliquait la patronne.

— On dit qu'il était blessé au ventre. Mais pas quelqu'un de la région. Personne ne le connaît.

— Quel âge ? demanda-t-elle avec indifférence.

Que jouer ? L'apitoiement général, l'horreur, la femme blasée qui en a vu d'autres, la dame qui prend ses distances devant cette sorte de fait divers ? La tête lui tournait et comme c'était son tour elle lançait des mots au hasard comme des bouées. Elle se retrouva avec un plein panier sans savoir ce qu'il contenait. Au lieu de quitter l'épicerie elle passa dans le café, commanda un apéritif.

— Alors, vous êtes au courant ? Bien sûr... Vous parlez d'une histoire... On dit qu'il est mort depuis quatre jours... Artère fémorale. Il s'est vidé de son sang en peu de temps. D'ailleurs il y en avait plein dans ses vêtements.

Jamais Robert ne voudrait croire qu'elle n'avait pas téléphoné pour signaler l'emplacement du corps. Jamais ! Ce hasard était trop monstrueux pour qu'elle puisse le convaincre de son innocence.

— On croit que c'est un accident, disait le patron... Mais sait-on jamais ? Vous devriez vous méfier, madame Berthod... Les temps ne

sont plus les mêmes. On n'a jamais vu une chose pareille dans la région.

— Qui a découvert le corps ? demanda-t-elle.

— Un garde forestier... Paraît qu'il a remarqué qu'un pan de neige était affaissé, qu'une sorte de tunnel apparaissait. Il est allé voir, bien sûr. Il a trouvé le cadavre. On pense que le gosse s'était muré lui-même là-dedans pour échapper au froid.

— Sait-on qui il est ?

— La découverte a eu lieu hier après-midi... Pas facile de faire des recoupements. Mais ce qui est sûr c'est que ce n'est pas un gars du pays... On se demande s'il ne viendrait pas de Suisse...

Elle vidait son verre à petites gorgées.

— Vous n'avez rien remarqué, vous ?

— Non, absolument pas.

Tous ces papiers de cellophane qui enveloppaient les produits congelés ! Les gendarmes allaient passer la pièce au peigne fin, finiraient par comprendre certaines choses.

— Ce ne serait pas ce jeune garçon que vous cherchiez, des fois ? demanda Bouvet qu'elle n'avait pas remarqué parmi les clients accoudés au comptoir.

Il y eut un silence.

— Je ne sais pas, dit-elle. Le mien avait à peine dix ans.

On hochait la tête avec des airs entendus. Certains détournaient même la tête, comme gênés. Avec une surprise un peu amère elle devina qu'ils ne liaient pas les deux faits. Le cadavre bien réel et ce petit garçon utopique né d'un cerveau qu'ils devaient supposer malade. Guy avait dû leur expliquer que sa femme avait des hallucinations.

— Il faut que je rentre, dit-elle.

— Et votre chien ?

— Toujours pas rentré. Je commence à craindre le pire.

— Faut pas, dit quelqu'un, il doit galoper après une chienne en chaleur. J'en sais un qu'on a retrouvé à trente kilomètres. Mais faudrait mettre une annonce dans le journal.

— Vous me donnez une idée, dit-elle.

En approchant de la maison son appréhension grandit d'un coup. Pourvu que personne ne soit venu. Robert se tenait sur ses gardes mais il suffisait d'une défaillance d'une seconde pour qu'on le découvre chez elle.

Elle transporta son panier dans la cuisine, jugea préférable de le vider immédiatement. Quelqu'un aurait pu s'étonner de voir tant de provisions pour une femme seule. Lorsqu'elle ôta le papier des deux côtés de porc un pli soucieux sépara ses sourcils. Qu'avait dû penser la marchande ?

— Vous ne pouviez pas dire que c'était vous ? Je me demandais si je ne devais pas sauter au-dehors, moi... J'ai cru que c'était votre mari.

— Excuse-moi, dit-elle. Il fallait que je vide mon panier...

Puis elle lui fit face avec courage :

— On a trouvé Albert. Dans la vieille maison.

La férocité qu'elle lut dans son regard cave n'était pas celle d'un simple enfant.

— Non, ce n'est pas moi. Le hasard. Tu crois que j'aurais téléphoné alors que tu ne m'as pas quittée d'hier ? On a trouvé le corps au début de l'après-midi.

— Et puis ?

— Les gens disent qu'il est mort depuis quatre jours. Ce sera difficile à préciser à cause du froid. Sauf...

Il attendait, tendu.

— Sauf si on établit que c'est l'artère fémorale qui était atteinte. Dans ce cas on se vide rapidement de son sang. Je ne sais pas en combien de temps mais pas plus de deux heures.

Lentement, elle s'écarta de lui, contourna la table pour se diriger vers le living :

— Tu m'as menti. Albert est mort là-bas. Dans la vieille maison. Et ce n'est pas Truc qui l'a mordu, n'est-ce pas ? Il s'est blessé seul ? Peut-être avec un morceau de vitre ? Il y en avait partout.

Robert respirait très fort, par le nez, avec un bruit sifflant.

— Mais Truc alors, pourquoi ?

— Il nous avait découverts. Il voulait pénétrer chez nous. Enfin dans notre planque.

— Et tu l'as tué ?

— Pas moi, lui. C'était avant.

— Réalises-tu que je m'y perds dans tous tes mensonges ? Maintenant tu dis que c'est lui ?

— Bien sûr. Je n'aurais pas pu le transporter seul jusqu'ici. On l'a mis sur une cape et on l'a tiré.

— Pourquoi t'accusais-tu d'abord ?

— Oh ! Comme ça..., parce qu'il est mort et que je ne voulais pas que vous le détestiez. Moi je peux me défendre.

Était-il capable d'un tel sentiment ? Mais cela n'expliquait pas comment son ami avait pu se blesser à mort.

— Il voulait couper un morceau de bois, dit-il, avec un éclat de verre. Il appuyait de toutes ses forces. Le verre a glissé et a pénétré dans sa cuisse.

Le téléphone l'interrompit.

— Ce doit être votre mari, il a déjà appelé.

— Il sait qu'en principe je ne suis pas à La Rousse à midi.

C'était la gendarmerie de Mouthe, le chef de brigade qui lui

demandait si elle serait chez elle dans l'après-midi.

— Est-ce au sujet du mort du Mont-Noir ?

— Exactement, madame. Nous voudrions vous poser quelques questions.

— Bien, je vous attendrai, mais j'ai appris cette découverte en me rendant à Chapelle-des-Bois.

Elle raccrocha.

— Les flics ? demanda Robert, la voix faussée.

— Ils vont venir dans l'après-midi.

— Vous allez me donner, hein ?

Elle soupira avec lassitude :

— Tu sais bien que non. Il vaut mieux que tu montes dans la chambre tout de suite. Moi je dois mettre un peu d'ordre, faire disparaître les traces que tu as pu laisser.

— Vous allez vous laisser piéger, dit-il, anxieux.

— Je ne suis pas idiot.

— Que direz-vous pour les traces de scooter ? Pour les papiers qui enveloppaient les produits congelés ?

— Les traces ? Je cherchais Truc. Les papiers, il en existe des milliers un peu partout.

— Bon, je monte.

Lorsqu'elle fut seule elle revint dans la cuisine, ouvrit le tiroir. Le couteau à découper occupait un emplacement spécial. Il paraissait très propre, mais elle savait qu'on pouvait retrouver des traces de sang infimes sur le bois, que les laboratoires de police disposaient d'un équipement très sophistiqué. Il était trop tard pour le nettoyer à l'eau chaude. Il n'aurait pas le temps de sécher. Mais jamais les gendarmes ne songeraient qu'elle détenait l'arme de l'accident. Car elle n'avait pas avalé cette histoire d'éclat de verre.

Ce fut très long jusqu'à 3 heures. De temps en temps Robert l'appelait depuis le premier d'une voix chuchotante.

— Quand ils seront là, allonge-toi sur le tapis et ne bouge plus. Pas sur le lit qui pourrait grincer.

— Et s'ils veulent monter ?

— De quel droit ?

Ils étaient deux qui arrivèrent par le chemin, à pied. Ils avaient dû laisser leur Estafette sur la petite route.

— Pas commode de vous atteindre, dit le brigadier. Il est vrai que vous, avec votre engin des neiges, ce n'est pas un obstacle.

L'autre avait sorti un carnet, prêt à prendre des notes.

— Sait-on de qui il s'agit ? demanda-t-elle.

— On le sait depuis peu. Albert Roquas. Quinze ans. Évadé d'un centre d'éducation spécialisé. C'est-à-dire qu'il a eu une permission de Noël et n'est pas rentré.

— Un centre d'éducation spécialisé ?

— Autrefois on appelait ça maison de correction, expliqua l'autre gendarme.

Le brigadier regardait autour de lui d'un air songeur. Lui savait qu'il y avait deux évadés. Pourquoi n'en parlait-il pas ?

— C'est une drôle d'affaire, madame Berthod. On pourrait voir votre engin ?

— Mon scooter ? Bien sûr. Maintenant si vous avez retrouvé des traces du côté de la vieille maison forestière, c'est moi qui les ai laissées. Je cherche mon chien depuis jeudi matin et je suis allée là-bas.

— À quel moment ?

— Dimanche soir. Mon mari est parti très tôt et je suis allée voir si Truc n'était pas dans le bois. J'ai cru apercevoir des traces dans cette direction. En fait de maison je n'ai vu qu'un gros tas de neige.

— Vous n'avez pas remarqué de trou dans la neige ?

— Non. Comme la nuit approchait j'ai fait demi-tour. Il est possible que mon chien soit allé là-bas.

— Oui, bien sûr. Voyez-vous, madame, si vous lisez des romans policiers, c'est le problème de la chambre close que nous cherchons à éclaircir. Ce garçon est mort d'une blessure à l'aine, en plein dans l'artère fémorale. Une blessure très profonde d'après le docteur local. Mais on va certainement pratiquer une autopsie. Seul un couteau très long a pu pénétrer dans les chairs. Or nous n'avons pas retrouvé de couteau sur lui et de plus le cadavre était enveloppé dans une couverture.

Elle frémit :

— Ce serait un crime ?

— Il me semble. Peut-être même un crime un peu spécial, si vous voyez ce que je veux dire. Nous pensons que le gosse se trouvait en compagnie d'un adulte qui aurait essayé de, enfin, d'abuser de lui... En le menaçant d'un couteau.

— Mais ce garçon s'est évadé tout seul ?

— Bien sûr, dit le brigadier. Moi, voyez-vous, je pense à quelqu'un du pays qui l'aurait découvert et l'aurait fait chanter... Vous n'avez rien remarqué ces derniers jours ? La mort remonterait à jeudi au plus loin, samedi au plus près de ce jour. Voyez-vous, dans votre intérêt, essayez de vous souvenir. Sans quoi, si nous ne le trouvons pas vite cet assassin, vous seriez en danger dans cette maison isolée, madame Berthod.

CHAPITRE XVI

En évitant de faire du bruit elle se versa du whisky, s'installa dans une chauffeuse pour le boire. Il y avait une heure que les gendarmes étaient repartis et Robert n'était pas descendu du premier étage. Le brigadier avait longuement insisté pour qu'elle ne reste pas seule la nuit suivante et les prochaines, jusqu'à ce que l'assassin d'Albert Roquas soit retrouvé. Elle avait refusé.

« Je dois en référer au maire de Chapelle, dit-il. Il prendra ses responsabilités. »

Lorsque le verre de whisky serait fini, elle monterait lui parler, juré ! Elle le buvait à petites gorgées sans précipitation. Peut-être n'y avait-il personne en haut. Pas d'enfant aux yeux caves surtout. Peut-être que Guy, tous les autres avaient raison. Dans le fond, ils ne voulaient que son bien, ils étaient gentils. Elle mettait beaucoup de mauvaise volonté à leur égard et elle se demandait comment ils pouvaient se montrer aussi patients envers elle.

Le verre était vide. Elle tendit la main vers la bouteille puis secoua la tête. Il ne fallait pas tricher. Elle aurait droit au deuxième verre lorsqu'elle aurait vu qu'il n'y avait personne dans les chambres du haut.

Elle monta l'escalier en chantonnant, mais sa gorge se bloqua lorsqu'elle découvrit l'enfant dans la chambre d'Antoine, entouré par tous les jouets apportés par son mari. Tout se mélangeait, les rails et les voitures électriques du circuit, les pièces du meccano et les wagons du train miniature. Il leva une tête ravie :

— C'est chouette. Je vais essayer de construire ce pont tournant. Puis je monterai le circuit et les rails. Ils se croiseront l'un au-dessus de l'autre.

— Pourquoi as-tu tué Albert Roquas ?

Très affairé, il ouvrit une boîte de boulons avant de songer à lui répondre :

— Il voulait qu'on vienne ici s'installer. Il disait qu'on vous violerait, qu'on vous ferait dire où vous cachiez votre argent et qu'ensuite on vous tuerait.

— Tu mens, dit-elle d'une voix tremblante.

— Non. Vous ne connaissiez pas Albert. Il avait quinze ans et il avait déjà couché avec une fille. C'était un dur. Il m'avait dit de lui apporter le couteau. Et puis quand il m'a expliqué, j'ai dit que je ne voulais pas, que vous étiez gentille, que je vous aimais bien. Il s'est moqué de moi, a voulu me prendre le couteau. C'est en nous battant qu'il s'est blessé et qu'il est mort.

— Tu pouvais le sauver en venant me chercher. Nous aurions téléphoné à un médecin.

— Je suis venu mais vous n'étiez pas là. Quand je suis retourné là-bas il était mort.

— Tu mens, tu mens... Tu ne t'es pas évadé d'un orphelinat de la marine. Je me demande où tu es allé chercher ça. Albert, lui, venait d'un Centre d'éducation surveillée. Pas toi. Les gendarmes n'ont pas parlé de toi. Ils ignorent ta présence dans ce coin.

— Non, c'est vrai ? s'exclama-t-il joyeusement. C'est quand même formidable !

— D'où viens-tu ? cria-t-elle.

Il reposa les pièces métalliques qu'il vissait avec un soupir excédé :

— Ne hurlez pas comme ça. On doit vous entendre de loin. Je vous ai sauvée et c'est votre façon de me remercier ? Si j'avais accepté, hein ? Vous seriez morte maintenant et Albert vous aurait torturée avant. Vous ne vous rendez pas compte que vous avez failli passer de sales moments et vous m'engueulez.

Charlotte prit sa tête entre ses mains.

— Moi aussi je t'ai sauvé. J'aurais pu dire aux gendarmes que tu étais ici.

— Vous ne l'auriez pas fait, dit-il.

— Tu crois ça ? Tu crois que j'ai quelque affection pour toi ? Eh bien ! Tu te trompes ! Si je ne leur ai rien dit c'est parce que j'ai voulu te laisser une chance. À la nuit tu partiras où tu voudras mais tu ne reviendras pas ici.

— Vous ne leur avez rien dit parce que vous n'étiez pas sûre que j'étais ici. Vous n'étiez pas sûre que j'existais.

Elle recula comme s'il l'avait repoussée avec force, rencontra le mur. Ainsi il avait percé le secret de ses doutes, de la nature équivoque de leurs rapports.

— Ne vous frappez pas ainsi. Je m'en suis vite aperçu que vous me preniez pour une sorte de fantôme. Si vous leur aviez fait fouiller la maison et qu'ils ne trouvent rien, ils vous embarquaient tout de suite pour vous conduire chez les fous. Pas vrai ?

— Espèce de petit monstre !...

— Oh ! Ça va... Ça me fait de la peine que vous vous mettiez dans tous vos états. Je vous préfère quand vous êtes gaie, quand on mange tous les deux en tête à tête. Dans le fond vous êtes très gentille, la

preuve, ces jouets que vous avez fait apporter par votre mari. Pour moi, moi tout seul. Albert il n'aurait jamais rien compris. Il se serait foutu de moi. Il ne voyait qu'une chose, lui. Qu'il pourrait vous sauter autant qu'il le voudrait, vous faire souffrir et vous faucher tout votre fric. C'était pas un dingue, non, mais simplement un grand. Un adulte.

Il haussa les épaules.

— Il fumait, buvait du vin ou de l'alcool quand il le pouvait. Ça le pourrissait. Moi je ne suis pas comme ça. J'aime bien m'amuser avec tous ces machins qui doivent coûter un fric fou. Je vous assure que je pourrais passer des journées entières dans cette chambre sans avoir envie de sortir. Et puis vous m'en achèteriez d'autres, des jouets. Il y a des tas de trucs encore plus fantastiques.

Il la regarda avec un sourire qu'elle ne lui connaissait pas, un sourire qui le métamorphosait.

— Imaginez que vous soyez rentrée bien tranquille jeudi et que vous nous ayez trouvés. Albert voulait vous assommer tout de suite, vous attacher toute nue. Quel dégoûtant ! Maintenant il ne pourra plus vous faire de mal. Jamais. Et personne ne sait que je suis chez vous.

— D'où viens-tu ? murmura-t-elle.

— Oh ! Laissez un peu tomber vos questions. On s'est rencontrés un peu par hasard, avec Albert. Il allait en vacances chez ses grands-parents du côté d'Auxerre. On a décidé de partir ensemble. Pour ce qui est de ma famille, vous inquiétez pas. Ils s'en foutent royalement. Un jour peut-être je vous en dirai plus.

L'enfant s'était inventé un père mort en service commandé. Un officier marinier. Elle aurait dû soupçonner la supercherie. Saurait-elle jamais qui il était ?

— Il n'y aura pas d'autres jours, dit-elle. Tu vas partir cette nuit. C'est tout.

— Sinon vous me dénoncez ?

— Je ne te dirai plus rien.

Elle eut l'impression qu'il regardait les jouets qui l'entouraient avec désespoir.

— C'est à cause de lui, bien sûr. Vous en avez toujours eu peur. Vous avez l'air de vous en foutre quand on vous voit comme ça, mais il vous tient bien.

— De qui parles-tu ainsi ?

— De votre mari. Je suis sûr que c'est à cause de lui que vous n'avez pas eu un autre enfant. Et peut-être que vous aviez songé à en adopter un, mais qu'il ne veut pas.

— Il n'en a jamais été question.

De sa bouche un peu trop rouge il fit une moue incrédule. Elle remarqua qu'il avait des lèvres enfantines, un tout petit nez très fin. Il lui parut aussi beaucoup moins maigre que la première fois où elle

l'avait vu. Elle n'avait rien à se reprocher. Elle l'avait nourri aussi bien qu'elle le pouvait quand il était là. Ce n'était plus l'ectoplasme du début mais un petit garçon un peu chétif pour son âge et qui pouvait se développer avec de bons soins attentifs. Peut-être lui faudrait-il un meilleur climat, celui du Midi par exemple.

— Alors vous me foutez à la porte, dit-il. C'est pas très chic de votre part après tout ce que j'ai fait pour vous mais je ne vais pas insister. Mais c'est dommage. Je crois que je me serais beaucoup plu avec vous. Si seulement vous étiez veuve ou divorcée. Mais non. Il y a ce type de Dijon. Même s'il vous emmerde copieusement vous continuez de le supporter.

Il secoua la tête avec une indulgence qu'elle ne lui connaissait pas. Était-ce d'être libéré de son compagnon plus âgé qu'il redevenait un enfant paisible, presque semblable aux autres enfants ?

— Je peux continuer à jouer ? Pas question que je parte juste à la nuit. Peut-être que les flics surveillent le coin. Je dormirai un peu si je peux et puis vers minuit je filerai. Si vous pouvez me donner un peu de fric, quelques provisions aussi. Pas grand-chose. Juste pour voir venir.

— Tu rentres chez toi ?

— Chez moi ? Si vous saviez ce que c'est chez moi vous n'oseriez pas en parler, tiens. Maintenant que je me suis fait la malle, je n'ai pas l'intention de revenir recevoir une trempe. Et puis je ne crois pas que ça leur ferait plaisir. Je peux avoir un peu de chocolat avec des tartines ?

— Je vais te chercher ça, dit-elle.

Le maire lui téléphona peu après. Sans chercher à l'effrayer il essayait de la convaincre de venir au village.

— Nous avons une chambre confortable à votre disposition. Ce sera l'affaire de deux ou trois jours. Nous ne voudrions pas qu'il vous arrive quelque chose de fâcheux, madame Berthod.

— Je vous remercie, dit-elle, mais je n'ai aucune inquiétude. Je préfère rester chez moi.

— Ce n'est pas raisonnable, madame Berthod. Voulez-vous que je vienne vous chercher ?

— Il serait inutile que vous vous dérangiez, monsieur le maire. Je suis certaine qu'il ne se passera rien.

Elle remonta au premier informer Robert, s'étonnant de son indifférence. Il se concentrait sur son pont tournant comme un enfant que l'agitation des adultes laisse froid.

— Le maire veut que je quitte La Rousse pour quelques jours.

— Ils vous traquent tous, dit-il simplement. Maintenant il va avertir votre mari. Ce sera autre chose.

Cette mise au défi la rebella :

— Oh ! Ce sera la même réponse. Je suis quand même assez grande pour savoir ce que je dois faire.

— Ils finiront par vous avoir, dit-il, penché sur son ouvrage. Ils finissent toujours par gagner.

Moins d'une heure plus tard, Guy l'appelait en effet. D'abord il s'efforça de rester calme.

— Tu aurais pu me le dire qu'il y avait eu un drame au pays. Bigre, un gosse assassiné c'est quand même une drôle d'histoire ! Et à proximité de chez nous !

— Je comptais te le dire ce soir, répondit-elle, contractée.

— Tu ne vas quand même pas rester là-bas toute seule ? Que vont penser les gens ?

— Le maire m'a téléphoné.

— Bien sûr et c'était son devoir. Je le comprends parfaitement, cet homme. Tu ne vas quand même pas bouleverser leur vie par ton obstination ? Si tu ne le fais ni pour toi ni pour moi, fais-le pour eux. Ce sont tous de braves gens et tu vas les mettre en peine. Il y a une chambre qui t'attend au village et tu peux prendre tes repas au bistrot. C'est l'affaire de quelques jours. On va retrouver rapidement l'assassin, surtout s'il s'agit d'un maniaque sexuel. Alors tu fais plaisir à tout le monde et dans une petite heure je t'appelle au bistrot du village pour voir si tu es bien installée.

— Non, dit-elle, j'ai décidé de rester ici et je n'en bougerai pas.

— Tu es folle, hurla-t-il, complètement folle ! Et ce n'est pas d'aujourd'hui. Je t'ordonne de quitter La Rousse et de t'installer au village, sinon je viens te chercher.

— Tu ne peux me forcer à partir, répliqua-t-elle d'une voix mal assurée, le visage blanc.

— Tu crois ça ? Dans ce genre de situation il me sera facile d'obtenir tous les concours. On peut t'embarquer de force dans une ambulance et te conduire dans une maison de santé pour quelque temps.

— Une maison de santé ? murmura-t-elle horrifiée.

— C'est ce que j'aurais dû faire depuis longtemps. D'ailleurs tous les médecins que tu as vus sont d'accord sur ce point. Celui de Dijon et celui de là-bas. J'ai eu la faiblesse de trop t'en tolérer. Maintenant c'est fini.

Ne pouvant en supporter davantage, elle raccrocha, se laissa tomber sur un siège. Elle tremblait et claquait des dents comme si un froid glacial s'était abattu sur elle d'un coup. Sous l'effet de la colère, son mari venait de se révéler tel qu'il était. Excédé par cette femme qui se détachait de plus en plus de lui, refusait de vivre auprès de lui à Dijon, d'assumer son rôle d'épouse d'un grand bourgeois de la ville. C'était lui qui devenait fou. De rage, d'humiliation, lui qui n'admettait pas qu'on lui résiste, devant lequel on devait céder ou s'effacer.

À nouveau la sonnerie du téléphone. Elle compta machinalement les appels. Jusqu'à combien irait-il ? Vingt ? Trente ? Elle le connaissait très bien pour estimer qu'il pouvait insister pendant une heure pour l'obliger à répondre.

Poursuivie par les appels de la sonnerie, elle monta au premier, referma la porte derrière elle.

— Vous ne répondez pas ? C'est votre mari ?

— Où en es-tu de ton pont ?

— Ça marche. Il ne me reste plus qu'à construire le mécanisme qui le fait tourner. Vous comprenez, c'est la route qui passera au-dessus, pas le train. Mais je me demande si je pourrais terminer avant de partir. Il faut encore installer le circuit, les rails.

— Je peux t'aider, proposa-t-elle.

— Vous le faisiez pour Antoine ?

— Quelquefois.

Dans le silence qui suivit la sonnerie s'acharnait toujours. Guy ne se doutait pas qu'il détruisait le respect qu'elle avait encore pour lui une heure auparavant. Avec un acharnement dément. Tout partait en poussière.

— Je m'occupe du chemin de fer, dit-elle en s'agenouillant.

— N'oubliez pas les aiguillages. J'ai choisi le schéma numéro trois. Vous n'avez qu'à suivre le plan.

Elle s'absorba si bien dans ce jeu qu'elle ne remarqua pas immédiatement que le téléphone ne sonnait plus. Pour s'en convaincre elle alla ouvrir la porte.

— Il y a déjà cinq minutes, dit l'enfant. Vous ne vous en étiez pas rendu compte ?

— Non.

Charlotte soupira.

— Maintenant il va venir me chercher. Peut-être avec une ambulance et des infirmiers. Passe-moi les rails courbes, maintenant.

— Il a le droit ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi ne divorcez-vous pas ?

— S'il me fait interner, ce ne sera plus possible. Il sait bien ce qu'il fait.

— Vous croyez qu'il va venir ce soir ?

— Il ne faut que deux heures depuis Dijon. Trois si je compte les formalités à remplir... Les complicités, devrais-je dire. Et tout le monde lui donnera raison dans le pays.

Robert vissait le mécanisme très délicat avec beaucoup d'habileté manuelle.

— Il peut avoir un accident sur la route. Se tuer au volant de sa voiture. Que se passera-t-il alors ?

— Eh bien, dit-elle, je serai libre de faire ce qu'il me plaira. Personne ne pourra plus m'imposer sa volonté, et pour me reconnaître pour folle, il faudra des tas d'expertises, de contre-expertises.

— Ça vous plairait ?

— Je ne souhaite la mort de personne, dit-elle, mais il n'y avait aucune fermeté dans sa voix comme si elle n'était pas convaincue par ce qu'elle exprimait.

— Vous resteriez ici ?

— Oh ! Pas forcément. Peut-être que j'irais dans le Midi. Une jolie maison avec des oliviers et des pins, la mer pas très loin.

— Un bateau, fit-il excité.

Pourquoi avait-il voulu lui faire croire qu'il était le fils d'un marin sinon parce qu'il aimait la mer d'instinct sans jamais l'avoir vue très certainement.

— Peut-être un bateau.

— Ce serait chouette pour vous, murmura-t-il d'une voix étranglée.

— Très chouette, renchérit-elle.

Il reposa le pont inachevé et se leva.

— Tu ne continues pas ?

— Je n'aurai pas le temps de terminer avant de partir, dit-il. Et puis il me faut tout défaire et remettre en place.

Charlotte continuait d'emboîter les rails comme si elle n'avait pas entendu.

— Qu'est-ce que vous en ferez de tous ces jouets lorsque je serai parti ? demanda-t-il avec une fausse désinvolture.

Elle le regarda :

— Tu veux toujours partir ?

— Vous savez, il n'aura pas d'accident. Il arrivera ici sain et sauf. Ce doit être un bon pilote.

— Excellent.

— Alors il vaut mieux que je file.

Du pied il repoussa les rails, les sections de piste routière, le pont inachevé.

— Tu sais ce que je ferais, dit-elle, si par hasard je me retrouvais libre ?

— Vous seriez foutue de vous remarier avec un con, lui lança-t-il avec hargne.

— Non, pas deux fois. Je crois que j'adopterais un gosse de ton âge. Oui, c'est ce que je ferais.

CHAPITRE XVII

Avec la nuit elle avait fini par découvrir ce qui manquait à la grande salle pour lui donner un air de plus grande intimité. Du feu dans la cheminée. Elle alla chercher du bois et bientôt de grandes flammes s'élevèrent dans l'âtre de briques réfractaires. Elle s'allongea sur une peau de mouton et chercha à se détendre. Elle ne voulait penser à rien mais ce n'était pas facile.

Depuis un grand moment le téléphone ne l'importunait plus. Elle aurait pensé que son mari ferait appel à la grosse artillerie, solliciterait ses amis, ses parents pour qu'ils la harcèlent. Il n'en était rien et elle pouvait en déduire, sans grand risque de se tromper, qu'il roulait vers le Jura suivi par l'ambulance d'une quelconque maison de santé. Il y en avait plusieurs dans la région dijonnaise. Ce genre d'établissement discret s'avérait indispensable pour la classe dirigeante de cette ville. On y déportait, grâce à une complicité feutrée et compréhensive, tous ceux qui finissaient par devenir gênants pour la respectabilité, l'honneur d'une maison, d'un nom. Enfants trublions et contestataires qui se découvriraient soudain des affinités avec la populace, vieillards libidineux et exhibitionnistes, quelques fofolles de leur corps, prodiges dilapidant le patrimoine comme celui qui avait voulu transformer son entreprise en coopérative autogérée par ses ouvriers. On ouvrait la trappe de l'oubliette et on n'en parlait plus jamais sous peine de passer pour un malotru.

Où pouvait-il être en ce moment ? Dôle ? Poligny ? Champagnole ? Elle pariait pour Poligny. Il ne voulait certainement pas arriver trop détaché de l'ambulance. De crainte que le chauffeur de cette dernière ne soit obligé de demander son chemin. Bien sûr ni la BMW ni l'ambulance ne pourraient arriver jusqu'à la porte mais ce n'est pas ça qui arrêterait Guy. On avait dû tout prévoir en cas d'ultime résistance, seringue et brancard certainement.

Elle fut tentée de boire un peu de whisky mais repoussa cette envie, dictée par un trac qui ne pouvait que se développer avec l'alcool. Elle préféra ajouter une bûche dans le feu. Ce qui enragerait Guy lorsqu'il se rendrait compte qu'elle s'était préparée pour une paisible veillée solitaire. Elle y ajouta la télévision, alla chercher quelques amuse-

gueule pour compléter le tableau.

À plusieurs reprises elle crut entendre un bruit lointain de moteur mais Guy ne pouvait être encore là. Champagnole peut-être. Elle l'imaginait roulant avec une certaine modération, lui qui respectait rarement les limitations, le regard rivé au rétroviseur où se reflétaient les phares de l'ambulance.

Comme si elle n'attendait plus personne elle avait tiré les rideaux, tous les rideaux. De temps en temps elle regardait autour d'elle avec souci. Non, tout était en ordre et il en était de même au premier étage. Dans la chambre d'Antoine c'était comme si les paquets contenant les jouets n'avaient jamais été défaits. Même si son mari voulait visiter la maison il ne trouverait rien de suspect. Mais elle ne pensait pas qu'il le fasse. Sauf si elle le lui demandait et justement il était décidé qu'elle le lui demanderait.

Lorsqu'il frappa à la porte donnant directement dehors, elle sursauta, retint un cri de frayeur et crut que ses nerfs allaient craquer.

— Qui est-ce ? cria-t-elle d'une voix effrayée.

— Moi, tout simplement moi, répondit son mari.

Il entra sans se soucier de refermer derrière lui. Elle le fit, eut le temps de voir les deux silhouettes qui attendaient un peu plus loin.

— Tu ne pensais pas que j'allais renoncer, dit-il. Et j'ai bien fait... Tu mourais de peur. La preuve ? Ta façon de demander qui c'était alors que tu t'imaginais que c'était l'assassin. Bon, tu es prête ?

Tout lui prouvait que non, autour de lui, mais il savait mépriser les apparences à l'occasion.

— Va faire une valise. Juste l'essentiel. Je ferai suivre le reste.

— Tu sais bien que je ne veux pas partir.

Guy se planta devant elle, les jambes un peu écartées, les coudes au corps comme s'il allait foncer :

— Écoute, la comédie c'est fini. Ou tu acceptes de bon cœur ou bien tu vas sortir d'ici de force. On te fera une piqûre et hop ! Enlevez c'est pesé.

— Tu n'oseras pas.

— Je vais me gêner. J'en ai marre, marre, tu comprends ? On commence à se foutre de moi un peu partout. À Dijon, ici. Je passe pour un imbécile et je déteste ça. Alors, ou tu viens docilement, ou on t'embarque.

— Docilement, répéta-t-elle. Je suis donc ton esclave.

— Ça suffit, la contestation. Est-ce que tu acceptes, oui ou non ?

— Je ne peux pas partir, dit-elle.

Elle se laissa tomber sur la banquette, ferma les yeux.

— Tu ne veux ou tu ne peux ?

— Je ne peux pas. Il m'est impossible de le laisser.

— De qui parles-tu, du chien ? Je ferai faire des recherches, je

mettrai des annonces dans les journaux. Je paierai.

Charlotte secoua la tête.

— Il ne s'agit pas de Truc, mais de l'enfant. Tu te souviens de l'enfant ?

Comme le silence s'éternisait, elle laissa filtrer un regard méfiant. Guy regardait le feu, lui montrait un profil gauche d'homme vraiment excédé.

— Nous y voilà, dit-il enfin.

Il soupira :

— Très bien. Où est-il ?

— Je ne sais pas. Peut-être dans la chambre d'Antoine, peut-être ailleurs. Il est un peu farceur, tu sais. D'ailleurs c'est de son âge.

— Écoute, Charlotte, si je te prouve qu'il n'y a pas d'enfant dans cette maison, est-ce que tu nous suivras ?

— Pas d'enfant ! s'indigna-t-elle. Tu penses que je suis folle, n'est-ce pas ?

Il parut soudain inquiet et regarda vers la porte. Elle se dressa.

— Fais-les entrer tes amis, qu'attends-tu ?

Elle ouvrit et appela :

— Hé ! Vous deux, au lieu de vous geler, entrez donc ! Vous boirez bien quelque chose. Mais si, voyons, venez !

Ils hésitaient. Puis ils avancèrent. Derrière eux elle crut qu'ils avaient amené un traîneau mais ce devait être un brancard. Elle ne les avait pas imaginés ainsi, habillés comme pour aller faire du ski, sans blouses blanches.

— Écoute-moi, Charlotte, si je te prouve qu'il n'y a personne, nous suivras-tu sans faire d'histoire ?

Elle sourit en inclinant la tête.

— Je serais heureuse que tu visites la maison, dit-elle.

Sans plus attendre il monta au premier étage. Pendant ce temps elle sortait des verres. Les portes claquaient les unes après les autres et il redescendait.

— J'ai même regardé sous les lits, dit-il.

Charlotte prit un air à la fois déçu et mécontent.

— C'est impossible. Tu as regardé dans la grange ? Et puis dans le grenier au-dessus ?

Il haussa les épaules, ouvrit la porte. Pendant qu'il mettait l'échelle en place elle alla la refermer :

— Le froid entre, dit-elle pour se justifier. Que voulez-vous boire ?

— Rien, madame. Nous avons de la route à faire et ce serait imprudent.

Guy avait fixé l'échelle tant bien que mal et montait vers la trappe du grenier. Il la souleva et se servit de son briquet pour y voir clair.

C'est alors qu'il le vit, enfoui dans sa grande cape sombre, au-dessus

de lui. L'enfant lança son pied, le frappa au menton et le déséquilibra. Il tomba de quatre mètres avec un long cri de terreur, juste sur le sol cimenté.

Figée au centre du living, Charlotte regardait les deux infirmiers se précipiter vers la grange. Quels merveilleux témoins ils feraient ces deux-là pour jurer qu'il s'agissait d'un accident !

FIN

Dépôt légal : mars 1991

ISBN 2-265-04462-8

Numérisé en octobre 2015